

Digitales Brandenburg

hosted by **Universitätsbibliothek Potsdam**

Esclaircissement de quelques difficultez touchant l'administration du cardinal Mazarin ; Par le Sieur de Silhon

**Silhon, Jean de
Mazarin, Jules**

Rouen, 1651

Livre Premier.

urn:nbn:de:kobv:517-vlib-5531



ESCLAIRCISSEMENT
DE QUELQUES DIFFICVLTEZ
TOVCHANT L'ADMINISTRATION
DV CARDINAL
MAZARIN.

LIVRE PREMIER.

Une des choses obiectees au Cardinal Mazarin, ont esté quelques disgraces arriuees en nos affaires depuis qu'il y est, dont on l'a voulu rendre responsable. Les sieges d'Orbitelle & de Lerida leuez, le secours de Naples auorté, & Courtray repris par les Espagnols; sont les Exemples qu'on a apportez de ces disgraces. L'Examen donc de cette obiection, sera le principal suiet de cette premiere Partie.

A

CHAPITRE I.

*Que les Ministres des Princes ne doivent point
respondre, de l'euement des Conseils
qu'ils donnent.*



VANT que de descendre au fait particulier du Cardinal Mazarin, touchant l'obiection prealleguee; i'ay à faire cōsiderer en general, que ce seroit vne biē estrange & bien dure condition, de ceux qui sont appelez dans les Estats, aux charges Ciuiles ou Militaires, s'ils deuoient respondre de l'euement de tous les conseils, & du succez de toutes les entreprises. Personne n'y voudroit estre admis à ce prix là, & il n'y auroit rien de si vuide ny de si solitaire dans le monde, que le Cabinet des Princes, & les Commandemens des Armees. Il est du destin de la vie Ciuile, le mesme que de celuy des Ouurages artificiels & des Causes naturelles, & il est aussi peu possible que durant le cours d'une longue guerre, & dans l'intrigue des grandes affaires, tout reüssisse

LIVRE PREMIER.

au gré de Ceux qui gouvernent ; qu'il est possible que des Machines se maintiennent tousiours dans l'exacte iustesse de leurs mouuemens : ou des Agens naturels , dans la parfaite vniformité de leurs operations. Comme il y a tousiours quelque piece qui se gaste ou déconcerte aux vnes: ou quelque Agent contraire, qui empesche ou affoiblit l'action des autres; il y a tousiours quelque chose de sinistre, qui se melle dans la bonne fortune des Princes, & quelque nuage de malheur, qui la broüille & qui l'obscurcit.

Et cela arriue, dautant que Ceux qui president aux affaires, quelques sages & laborieux qu'ils soient, ne pouuans pas tous seuls faire tout ; ne sont pas tousiours bien secondez, & que les Causes qui executent, ne suiuent pas le projet de la Cause qui desseigne ; laquelle a tousiours fait son deuoir, quand le plan des Entreprises qu'elle forme est regulier & iuste, & qu'il ne manque rien aux preparatifs, & aux moyens de les faire reüssir.

Cela arriue encore, dautant qu'il suruient des accidens impenetrables à l'humaine preuoyance, qui changent la face & destournent le cours des choses; Dieu le permettant ainsi, pour apprendre la moderation aux Grands de la terre, qui s'enfleroient trop dans les trop grandes prosperitez, si elles estoient permanentes : & pour ne ietter pas les Malheureux dans le desespoir, où ils se porteroient ; s'il

ne se faisoit point de retrogradation vers le bien, comme vers le mal, dans la fortune des hommes. Soit pour rapprocher par là des Ennemis qui se font la guerre, & les disposer à vne plus humaine reconciliation; dont le malheur s'il estoit tout d'un costé, & le Bonheur s'il estoit tout de l'autre, les tiendroit trop esloignez. Soit enfin pour leur faire connoistre à tous, que les ayant obligez de regler leurs actions, par les loix de la prudence ou morale ou politique; Il s'estoit reserué la souueraine dispensation des Euenemens, & qu'il tenoit en ses mains, la clef du bien & du mal, qui se distribuent dans le monde.

Quoy qu'il en soit, pourueu que cette infusion de malheur, qui se fait dans les grandes prosperitez, ne soit pas grande. Pourueu que la fin principale, pour laquelle on agit, vienne à reüssir, & que le Bastiment se conduise depuis les fondemens iusqu'au faiste; Encore qu'il arriue en cela quelque rencontre fascheuse; Encore que l'Entrepreneur mette plus de temps, & fasse plus de despense, qu'on n'auoit creü; c'est en desirer trop, que d'en desirer d'auantage: c'est ne vouloir point que la fortune prenne rien, où elle a vn si grand droit: c'est chercher de la stabilité, en ce qui est né pour les reuolutions, & pour les vicissitudes.

CHAPITRE II.

Où le Raisonnement du Chapitre precedent est confirmé, par l'exemple des Regnes de François I. de Henry I I. & de Henry I V.

MAis afin qu'on ne s'imagine point, que le Raisonnement du Chapitre precedent manque d'Exemples, & de quantité d'Exemples, & que les disgraces qu'on a obiectees à Celuy que ie defends, soient des choses aussi rares, que Ceux qui les luy ont obiectees, pretendoient qu'elles fussent criminelles; ie pourrois faire voir, que dans l'estendue de tous les aages, & parmy toutes les Nations, où la Vertu a esclaté en actions glorieuses, & en succez remarquables; il ne se trouuera presque point de grand Personnage, qui ait esté heureux sans discontinuation; ce qui n'a point fait, que pour cela on ait entrepris de le charger de honte, ou de le deuouer à quelque peine, & que le rang qu'il auoit merité dans le Temple de l'Honneur, ne luy ait esté conserué par l'equitable Renommee.

Je veux mettre icy quelques Obseruations, que i'ay faites sur ce suiet, qui ne seront pas des-agrea-

blés au Lecteur. Ce sera pourtant sans sortir de nostre Histoire, & sans monter plus haut que le siecle passé, & sans m'arrester mesme qu'aux Testes Couronnées, & à ces absolus Arbitres du monde, qui pour n'auoir rien eu au dessus d'Eux, n'ont pas laissé d'auoir des compagnons de leurs trauaux, & des associez à leur gloire. Ce que ie diray de Ceux-là, pourra s'estendra sur Ceux-cy, par vne suite necessaire: & il n'est que trop iuste, qu'il se fasse reflexion sur les Instrumés, du bien & du mal de la Cause principale.

Le Regne de François I. n'a pas laissé d'estre fort estimé, bien qu'il n'ait point esté exempt de disgraces; & le gain de la Bataille de Marignan, & de celle de Cerizoles; le secours & la retraite de Landrecy: la defense de la Prouence, & les succez obtenus en Italie & aux Pays-bas, en Picardie & en Champagne; Sont des pieces que nul reuers de Fortune n'a peu ternir, & qui ont fait que le nom de Grand est demeuré à François, apres auoir perdu des Batailles, des Estats, & sa propre liberté.

Personne ne peut refuser place à Henry I. I. parmi les Princes Illustres, & pour dire beaucoup en peu de paroles, & mettre en petit de grandes choses; il suffira de dire, que le Genie de l'Empereur Charles; fut tousiours soumis au sien: que Henry luy fut tousiours superieur à la guerre, & eut tousiours de l'auantage sur luy, dans les Negociations & dans les Traitez.

Et neantmoins Philippes II. eust le mesme ascendant sur luy, qu'il auoit eu sur son Pere; l'infraction de la Treue où Paul IV. & Messieurs de Guise le porterent; fut l'escueil contre lequel Henry se brisa, & il expia cette faute, par le mauuais succez de l'entreprise de Naples: par la perte des Batailles de S. Quentin & de Grauelines, & par la Paix de Casteau Cambresis, où il rendit en vn iour, ce que on n'auroit sçeu reprendre en trente ans, & ouurit la porte aux guerres ciuiles, en la fermant aux estrangeres.

Je passe par dessus le Regne de ses Enfans; parmy lesquels le Duc d'Anjou donna de si grandes esperances, & ietta de si beaux fondemens d'une future gloire, par le gain des Batailles de Iarnac & de Moncontour; qu'il merita d'estre preferé à plusieurs illustres Concurrens, en la nomination à vne Couronne. Mais Henry III. netint pas, ce que le Duc d'Anjou auoit promis, & l'Edifice ne s'esleua point en grandeur & magnificence, à proportion des fondemens.

Je passe, dis-ie, par dessus le Regne des trois freres, pour venir à celuy de Henry IV. Il faut certes auoier que iamais Vertu parmy nous, n'a ietté des rayons plus vifs & plus purs que la sienne: que iamais main n'y a cueilly de plus belles palmes: que iamais vainqueur n'y a erigé de plus magnifiques trophées. Auec peu il a fait de grandes choses.

Pour monter au throsne qui luy appartenoit , il luy a fallu marcher sur la teste de la pluspart des nations de l'Europe, qui l'en vouloient empescher : & trois batailles qu'il a gaignees : trente cinq rencontres d'Armee, où il s'est trouué : cent quarante combats, où il a combatu de sa main, & trois cens sieges de places; ont esté les degrez d'une si rude montee.

Et neantmoins ce sage Prince n'a pas tousiours marché si seurement, qu'il ne soit quelquefois tombé; ses ennemis luy ont quelquefois fait des affronts, & quelquefois il a fait des fautes. On l'a contraint de leuer le siege des deux principales Villes de son Royaume, Paris & Roüen: on luy a pris des places sur ses yeux, & à la face de son armee; Et si le Duc de Parme eust sceu vaincre à la plaine d'Aumale; il l'auroit eu mort ou en vie. Lors mesme que la Rebellion tiroit à sa fin, & rendoit les derniers abois. Apres que la pluspart des François furent reuenus de cét accez long & aigu, qui leur auoit fait tourner la ceruelle. Apres que ce Prince eût abiuré l'Herésie: que Rome luy eût tendu les bras, & qu'il n'y auoit que l'Espagne, qui ne vouloit point quitter la partie; C'est alors que la fortune luy fit de plus grands outrages, & qu'elle ramassa ce qu'elle auoit de plus malin & de plus venimeux pour le perdre. C'est alors que dans vn petit espace de temps, arriuerent la perte de la Jour-

nee

nee de Dourlan, & la prise de cette place, que le carnage de tant de Noblesse qui y perit, a rendu fameuses. Que le Comte de Fuentes poussa la victoire iusqu'à Cambray, & luy fit changer de maistre: Que l'Archiduc nous enleua Calais & Ardres: Que le Comte de Mansfeld se faillit de Montulin, du Catelet, & de Capele. Et pour combler l'iniure, & ajoulter la honte à la perte: Que Hernant Teillo surprit avec des noix & vne poignée d'hommes, vne Ville gardée par vn grand peuple armé, & dont les rempars & bastions estoient bordez d'artillerie. Ce petit nombre d'accidens sinistres, n'a pas empesché que le surnom de Grand, que la France a donné à ce Prince apres sa mort, N'ait esté receu par tout ailleurs avec applaudissement, & que sa vertu ne se maintienne aussi belle & triomphante dans la memoire des hommes, que elle estoit durant sa vie.

CHAPITRE III.

Où la mesme chose est confirmée, par l'exemple du Regne de Louys XIII.

IL nous faut encore parler du Regne du Fils, qui n'a pas esté moins fertile en merueilles, ni moins

riche d'honneur que celuy du Pere. Et toutesfois le cours de ces merueilles, qui a esté long, n'a point laissé d'estre interrompu quelque fois, & la lumiere de ce Regne, de souffrir quelques éclipses. La leuee des sieges de Montauban, de saint Omer, de Dole, de Tortose & de Tarragone: La surprise de Philisbourg & de Treues: Le malheureux succes de la Ligue d'Auignon, & sur tout de l'entreprise de Genes: Les affrons receus deuant Fonterabie, Thionuille, Cedan, & Hennecour.

La defection des Grisons avec la perte de la Val-teline: l'inondation des Espagnols dans la Picardie, signalée par la prise de la Capelle, du Catelet & de Corbie; La reprise de la Bassée & d'Aire, par les mesmes trauaux que nous auions faits pour le prendre; sont des taches qui n'ont point effacé la beauté, ny terny le lustre de ce beau Regne.

Ce seroit à la verité vne grande iniustice, si pour vn si petit nombre d'accidens fascheux; On venoit à conter pour rien, tant de factions preuenues ou estouffees dans le Royaume: tant d'oppressions destournees & de iougs brisez au dehors sous le Regne de ce Prince. Si pour cela on mettoit au rang des choses non auenuës, le secours de l'Isle de Rhé: la prise de la Rochelle: Tout ce qu'il y auoit de rebelle dans le Party Huguenot remis dans l'obeyssance. Si pour cela on ne parloit

plus du Pas de Suse forcé, malgré la résistance du lieu, de la saison & des hommes: de Pignerol emporté à la veüe de trois Armees Ennemies, & de quatre grands Capitaines: de la Sauoye subiuguee: de Casal deliuré trois fois: de Mantouë arraché des mains des Imperiaux, & de Pignerol conserué à la France. Si pour cela on perdoit la memoire de la reduction de la Lorraine: de la conquete de Roussillon: des places prises sur les Espagnols: des Batailles gaignees en Italie, en Flandres, en Alemagne, & sur la frontiere de Languedoc: des combats de mer qui ont tousiours heureusement reüssi, & de ceux de la Valteline, par le Duc de Rohan, qui peuuent passer pour des batailles: de cette grande nuee d'Imperiaux, qui deuoit s'espandre iusqu'à Paris, & qui menaçoit deux ou trois Prouinces, deux fois dissipee sur nostre frontiere: de la pensee de mettre vn frein à l'ambition de la Maison d'Autriche, & du succez d'auoir fait voir au monde, que cette Maison pouuoit estre attaquee impunément, qu'elle pouuoit estre vaincue ou humiliee.

Ces choses sont certes en grand nombre, & sont grandes en elles mesmes; Mais ce qu'il y a à considerer est, qu'elles sont arriuees sous vn Roy majeur: pendant vn des plus longs Regnes, qui ayent esté veus parmy nous: en vne constitution de l'Estat, où il y auoit abondance d'hommes, & où

les veines de l'argent estoient encore abondantes: Et ce qui est encore fort considerable, sous la direction d'un ministre des plus grands, que le Ciel ait fait voir au monde, depuis qu'il prend soin des Monarchies. On entendra bien que ie parle du Cardinal de Richelieu.

J'aiouste à cela, que si ie voulois deueloper vn peu dauantage les monumens de l'Histoire, & chercher la destinee des plus excellens Hommes qu'elle represente; i'en trouuerois plusieurs, qui dans vn flux continuel, & yne suite constante de malheurs; Ont conserué vne grande reputation, & n'ont pas esté declarez criminels au Tribunal de la Renommee. Mais dautant que ce sont les derniers coups, qu'il faudroit fraper contre les Ennemis de la Vertu, & que, graces à Dieu, pour deffendre celle du Cardinal Mazarin, ie n'ay pas besoin des exemples de cette nature; Ie me contenteray de ceux que i'ay alleguez, & retourneray au suiet d'où ie suis fortý, & qui m'a fait prendre vn si grand tour.

CHAPITRE IV.

*Application de ce qui a esté estably aux
Chapitres precedens, à la Regence
de la Reyne.*

DE ce que nous venons d'establir aux Chapitres precedens; Il s'en suit que les mauuaises rencontres, dont le nombre est fort petit, arriuees dans nos affaires depuis la Regence; Ne doiuent ny en destruire le merite, ny estre imputees comme des crimes, à celuy qui a esté vn des principaux Instrumens de ses bons succez.

Et certes qui voudra mettre à part toute sorte de passion, & regarder avec des yeux indifferens les choses faites; Verra qu'il n'y a point de Regne parmy nous, où il s'en soit fait de plus grandes, & en vn si petit espace de temps. Il y verra en peu de temps, des Negociations difficiles, couronnees d'euenemens fauorables: Il y touuera plusieurs Batailles gaignees, quantité de Places prises, & d'autres notables auantages obtenus, par tout où nous auons fait la guerre. Il y remarquera nos malheurs & ceux de nos Alliez, reparez par tout avec vsure;

Et si quelques-vns de ceux-cy eussent eu vn peu plus de patience, comme ils y estoient obligez, pour pourfuiure avec nous la course qu'ils auoient commencee: ou si les François n'eussent pris le frein aux dents, pour arrester le traual de ceux, qui auoient si fort auancé l'Ouurage de la Paix generale; il y a apparence, que nous le verrions maintenant consommé, & que nous serions arriuez glorieusement au port, où nous touchions presque, lors qu'un coup de vent non attendu, nous a riettez au large.

Entrons vn peu dans le détail de cette matiere, & faisons vne legere course sur les plus memorables euenemens, qui rendent illustre la Regence de la Reyne; Taschons d'adoucir vn peu l'humeur de ceux, qui n'y ont point voulu auoir esgard, pour auoir plus de liberté de s'attacher à quelques endroits, qui s'y font rencontrez foibles; sans qu'il y ait pourtant eu de la faute du premier Ministre.

Il s'est fait assez de bruit durant le Regne du feu Roy, d'une Lettre interceptee du Duc de Baviere, où il disoit, que si l'une ou l'autre des deux Testes (il entendoit du Roy & du Cardinal de Richelieu) venoit à manquer; les affaires en changeroient par tout de face, & l'on auroit bien tost raison des Estrangers, qui s'estoient iettez dans l'Empire pour le déchirer.

Ce Prince, des plus intelligens entre les Princes de son temps; ne fut pas iuste en sa prediction. Le Cardinal de Richelieu mourut, & nos affaires ny celle de nos Alliez, ne perdirent rien de leur premiere vigueur, ny de leur bonheur accoustumé; & ie puis dire sans faire tort à la verité, que Celuy contre lequelles Ennemis ont deployé leur aigreur avec tant de vehemence; en a esté vne des principales causes.

Ceux qui ont tant soit peu penetré dans l'intérieur du Cabinet de ce temps-là, sçauent avec quelle obstination vn de nos Ministres preuenü d'erreur, combatit l'attachement que nous auions aux affaires d'Allemagne, & que s'il en eust esté creü, & s'il n'eust rencontré vne forte opposition, particulièrement de la part du Cardinal Mazarin; on les eust abandonnées à la mercy du plus fort, & au gré de la fortune. Et Dieu sçait quelle funeste reflexion, il se fust fait sur les nostres, de cét abandonnement, & si nous n'eussions pas esté bien tost apres aux termes, de defendre nos conquestes, & nos places mesmes; au lieu que nous auons tousiours depuis continué, d'attaquer & de poursuivre.

Mais apres la mort du Roy, la coniecture du Duc de Bauiere deuoit auoir son effet plus vraysemblablement, que durant sa vie, où il estoit impossible que les choses n'allassent, au moins quel-

que temps , du branle qui leur auoit esté donné. Apres cette mort , dis-je , tout deuoit prendre apparemment vn autre visage , dans le bas aage du Roy , qui n'auoit que quatre ans : au commencement d'vne Regence : dans la nouveauté du Ministère , qui sembloit , deuoit suiure la nouveauté du Regne , pour des raisons conuës de tout le monde : dans l'humeur naturelle des François , tousiours , desiréux de changement , & tousiours mal satisfaits de l'estat où ils se trouuent : dans la diuersité des Religions , qui regnoient parmy nous , & qui d'ordinaire ne deschirent pas moins les Volontez de leurs sectateurs , en affections , que les Entendemens en opinions contraires. Bref dans vne rencontre particuliere , où la Cour se vid incontinent apres remplie de prisonniers essargis , de Bannis rappelez , & de quantité de personnes de condition , mal traitees sous l'autre Regne. Où les Compagnies Souueraines du Royaume se trouuoient mortifiees , & sur tout le Parlement de Paris , estoit outré iusques au bout. Où les Prouinces accablées de subsides , sembloient ne respirer que reuoltes , & n'attendre que l'occasion de rompre ou d'essargir leurs chaines. Toutes ces choses formoient vne conjoncture , qui apparemment ne presageoit que tempestes & broüilleries à la France. Cela pourtant n'estonna point le Cardinal Mazarin , & cette face funeste de l'Estat ne l'empescha
point

point d'entreprendre de le servir, & de recevoir pour cet effet la place, qu'auoit occupee ce grand Ministre, dont i'ay fait mention cy-dessus.

CHAPITRE V.

Des soins que le Cardinal Mazarin a apportez au commencement de la Regence, pour empescher que nos Alliez ne se detachassent de nous, & que nous ne nous detachassions d'eux.

DE tout cela on pouuoit inferer, que nostre application au dehors, relascheroit de sa vigueur, & que nous ne ferions pas peu d'asseurer la Paix au dedans, & de tenir tousiours bouchees les sources des guerres ciuiles. Pour cet effet on se pouuoit souuenir, qu'apres la mort de Henry le Grand, les proiets de ce magnanime Prince furent eschoüez, & que de tous les poincts de cette fameuse Ligue, dont le seul plan fit trembler la Maison d'Autriche; il n'y eust que l'affaire de Iueiliers, qui ne fut point abandonnee. Ces considerations furent si puissantes sur l'esprit de nos Alliez; ^{Les Sues} ^{de} qu'elles esbranlerent leur fermeté, & il y en eust des plus considerables, qui mirent en deliberation,

s'il ne seroit point à propos de s'accorder avec la Maison d'Autriche, qui leur tendoit incessamment les bras; non par des sentimens d'amitié qu'elle eust pour Eux; mais pour auoir moins d'ennemis & moins d'affaillans dans la querelle, qui l'exerçoit depuis tant d'annees.

Les premieres Lettres mesmes, qu'ils receurent de la part du Roy, leur parurent si seches, & touchèrent si peu leur goust malade de deffiance; qu'il s'en fallust peu, qu'ils ne se resolussent de traiter separément, lors que les Lettres du Cardinal leur arriuerent. Elles ne portoient pas seulement des assurances de la resolution où la France estoit, de ne se departir point des Alliances contractees; mais les portoient fortifiees de tant de raisons, qui faisoient voir, qu'elle estoit obligee non seulement par les loix de l'honneur, mais encore par celles de l'interest, de poursuiure les desseins concertez iusques à la Paix generale; qu'ils ne douterent plus de son intention, & qu'elle ne fust animee du mesme esprit, & poussee des mesmes mouuemens, que ceux qui auoient paru en la conduite de l'autre Regne.

Sur tout le Chancelier Oxestern mit en consideration, comme il le tesmoigna en vne Lettre que i'ay entre les mains, pour responce à vne que le Premier Ministre luy auoit escrite; Il mit dis-je, en consideration la priere, que le Cardinal de

Richelieu fit au feu Roy auant mourir, de luy vouloir substituer le Cardinal Mazarin en la direction des Affaires, estimant qu'un office si auantageux qu'il rendit à vn Estranger par preference à tous les François; ne pouuoit proceder, que de la connoissance qu'il auoit de sa capacité, & des autres bonnes qualitez qu'il apportoit au seruice de son Maistre.

Il laisse à iuger, si les mouuemens de deffiance qui s'estoient esleuez dans l'ame des Suedois, s'y fussent entierement establis, & qu'ils se fussent accordez avec l'Empereur; qu'elle eust esté nostre destinee, & si ce fut vn petit seruice rendu à la France par le Cardinal Mazarin, d'auoir destourné cet inconuenient, qui luy eust mis à dos toute l'Alemagne aguerrie, & fait déborder sur ses frontieres vn Peuple inombrable affamé de butin, & nourry dans le sang & dans le carnage.

Il escriuit encore à peu près dans le mesme sens & pour la mesme fin, à la Duchesse de Sauoye, à la Landgrauue de Hesse, au Prince d'Orange, & à Messieurs les Estats, qui receurent ses Lettres avec tant d'agreement & de satisfaction; qu'on en enuoya des copies, dans toutes les Villes, & aux plus notables Maisons de leur Pays. Sur tout il s'appliqua à rassurer le Roy de Portugal & les Catalans, dans la crainte où ils pouuoient estre, que par la mort du Roy, la France ne changeast de con-

duite, & ne sacrifiaft leurs interefts à d'autres interefts, que la condition du temps, luy pouuoit rendre plus confiderables.

Mais ce n'estoit pas assez, d'auoir rompu cette premiere penſee de ſeparation, du coſté de nos Alliez; ſ'il n'eult traueillé à empêcher qu'elle ne ſe fiſt du noſtre, & ſ'il n'eult touliours repouſſé les tentations, qu'on excitoit de temps en temps dans l'eſprit de la Reyne, pour la faire; ſ'il n'eult renuerſé les pieges, dans leſquels on taſchoit de faire tomber cette Princeſſe: tantotſt par la conſideration de la parenté, tantotſt par de faux motifs de conſcience & par d'autres ſuggeſtions, qui luy venoient de la part de perſonnes, qui eſtoient ſans doute bien intentionnees; mais qui certainement n'eſtoient pas assez intelligentes dans nos Affaires, ny assez dressees aux ruses d'Eſpagne.

Cette Separation, ſi nous euſſions tant ſoit peu teſmoigné de la deſirer, n'eult operé autre choſe, que de nous couvrir de honte inutilement; Et donnant ſuiet à nos Alliez de nous preuenir (ce qui leur eult eſté facile) que d'adjouſter des Amis, offenſez, & par conſequent tres-dangereux, à des Ennemis irreconciliables, par la croyance qu'ils auroient eüe, de pouuoir ioindre le plaisir de la vengeance, au recouurement des pertes receuës.

Auſſi certes nous auons obſerué depuis avec tant de ponctualité & de religion, les choſes pro-

misses par les Traitez d'Alliance; Que nous sommes bien souuent allez au delà: Que nous n'auons iamais escouté de proposition, ni receu de Lettre, qui tendist à vn accommodement particulier, dont on n'ait donné part aux Confederez: Que nous n'auons rien obmis de cela mesme, à quoy nous n'estions point obligez, & qui nous estoit fort preiudiciable, pour guerir les moindres ombres, qui se sont esleuez en leur ame. Que nous auons passé par dessus les piqueures, que les vns ont quelque-fois faites à la Confederation, & que nous auons resolu, quand mesme nous aurions pû preuenir avec seureté, ceux que nous scauions qui meditoient de se détascher de nous, de hazarder plustost tout que de le faire, & de nous tenir à cette belle Maxime d'honneur; Que plus les Princes sont grands, & plus ils peuuent impunément violer la foy; plus ils doiuent estre fermes & religieux à la garder.

Ce que ie viens de dire est si vray; que i'ose asseurer, que depuis qu'il y a des Estats, & qu'il se fait des Ligues & des Alliances dans le monde; Il ne s'en trouuera point, d'où la foy d'un Prince soit sortie plus pure & plus nette, que celle du nostre, & tous les monumens de l'Histoire: ni tout ce qui se conserue de memorable des choses humaines à la faueur de la tradition; N'ont point d'exemple de la bonne foy obseruee, qui surpasse ce que nous

avons pratiqué depuis la Regence , à l'endroit de nos Alliez.

Il n'en falloit pas certainement moins , pour restablir les brèches que le Traité de Monçon auoit faites , à la confiance qu'ils prenoient en nous , & pour defarmer ceux, qui nous obiectoient sans cesse l'infraction de ce Traité , qui n'a pourtant pas esté telle qu'on l'a supposée , comme i'espere de le montrer en vn autre lieu. I'appelle tous nos Alliez à tesmoins de cette verité ; Et l'on peut croire , que ie n'aurois point l'impudence d'en parler si affirmatiuement, si ie n'en auois certitude.

Ie ne scaurois taire vne circonstance, qui releue à l'infiny l'odeur de cette vertu , qui a rendu nostre conduite si remarquable à l'endroit de nos Alliez. C'est que dans tous les Traitez , que nous auons fait avec eux, à la reserue des Suedois; Nous n'y sommes directement entrez , que pour leurs Interests , & pour rompre ou destourner le ioug, qu'ils souffroient ou qu'ils craignoient. Que nous auons hazardé le plus pur de nostre sang , & le plus clair de nos finances , pour les redimer ou les preseruer de vexation , & que nous auons fait de leur Cause la nostre ; Bien que nous eussions pû prendre part à la despoüille de leurs Estats , en nous ioignant à ceux , qui les vouloient enuahir , qui nous auoient receus , & qui nous appelloient mesme au partage.

D'où il s'ensuit, que le nœu qui attachoit la plupart de nos Alliez à nous, deuoit estre plus estroit & plus indissoluble, que celuy qui nous lioit à eux; Au lieu que de ceux-là, les vns l'ont entiere-ment rompu, & les autres, qui n'estoient pas dans vne obligation si estroite; l'ont quelquefois vn peu relasché. Ce relaschement pourtant a esté peu de chose, & a ressemblé aux legeres froideurs, & aux petits esclaircissemens, qui arriuent dans les grandes amitez, qui aident à les rendre plus fortes & plus ardentes; Et nous pouuons nous louer, d'auoir rencontré dans le gros de la Confederation, vne entiere correspondance de la part des Suedois, & particulièrement dans l'esprit de la Reyne, qui ne se pique pas moins des hautes vertus que la Morale conseille, que des adroites que la Politique permet, & qui les sçait si bien mettre ensemble dans sa conduite, qu'elles ne s'en separent iamais. On croit encore, que si vne longue & facheuse maladie, n'eust diuertie le Prince d'Orange, de l'application qu'il apportoit aux affaires, & si la mort ne l'eust rauy à Messieurs les Estats, lors qu'ils auoient le plus de besoin de sa santé & de sa vie; Il n'eust iamais consenty au dessein de la Paix particuliere, qu'ils ont faite avec l'Espagne, & qu'il auroit eu assez d'authorité & d'adresse, pour les affermir dans la poursuite de la Generale, qu'ils auroient pû faire avec plus de seure-

ré d'honneur & d'avantage que l'autre.

Aristote. L'adjouste enfin, que si le grand Maistre de la Politique, a definy la legitime domination, celle qui vise plus au bien de ceux qui la souffrent, que de ceux qui l'exercent; Nous nous pouuons vanter d'auoir apporté, particulièrement depuis la Regence, cette excellente & incomparable condition, dans le commerce de nos Alliez, & dans l'observation de nos Alliances. Le Piedmont en est vn exemple illustre, où nous auons tousiours fait remettre entre les mains du Duc, les places de son pays, qu'il auoit mises entre les nostres, à mesure qu'il s'est trouué en estat de les pouuoir conseruer par luy-mesme; & fait voir par là, que nous ne les auons receuës ou gaignees, que pour les luy garder plus seurement, & nous charger d'vne despense, qui en ce temps-là estoit au dessus de ses forces.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

*Que le Cardinal Mazarin a travaillé long-temps
avec succès, pour empêcher les broüille-
mes intestines de l'Etat.*

MAis qu'auroient seruy toutes ces bonnes incli-
nations, que nous auons fait paroistre pour le
dehors du Royaume; si le dedans eust esté foible,
& si la diuision, qui est la mere de la foiblesse, s'y
fust ietee; Si la guerre Ciuile, qui consume l'hu-
mide radical & destruit la vie des Estats, s'y fust
ouuerte. Il falloit certes que nos Alliez demeuras-
sent la proye de nos Ennemis, & que la France seu-
le deuint le Theatre de toute la guerre Estrangere,
aussi bien que de la Ciuile.

Je ne veux pas faire icy la peinture des maux,
que les guerres Ciuiles traissent, ni m'amuser à re-
presenter avec des paroles, des Obiects que nos
yeux viennent de voir, & dont l'image sera long-
temps presente & fraische à nostre memoire. Je me
contenteray seulement de dire en general, que
comme le froid & le chaud de la fièvre, qui vien-
nent du dedans des corps, les agitent & alterent

D

d'une maniere bien plus incommode ; que le froid & le chaud de l'air qui les environne: Et comme les tremblemens que la terre souffre, qui procedent d'un principe interieur, y causent de plus grandes ruines ; que tous les orages, qui se forment au dehors, & au tour de sa superficie. De mesme les guerres Civiles ébranlent bien plus puissamment & plus dangereusement, la constitution naturelle des Estats; que les Estrangeres: Et par consequent, qu'il n'y a rien qu'on ne doive faire, ni rien que l'on doive obmettre, pour en estouffer les germes.

Les Ministres, qui apres la mort de Henry le Grand, demurerent au timon de l'Estat, où ils avoient esté pendant sa vie, connurent bien la necessité de cette maxime; Mais ils ne furent pas assez heureux pour en faire un bon usage. Ils ne songerēt qu'à ne se broüiller point avec l'Espagne durant la minorité du Roy, iugeans qu'ils pourroient par là ou euter ou appaiser plus facilement, les broüilleries de la France. La guerre pourtant ne laissa point de s'allumer parmy nous: Ou parce que les mauuaises humeurs de l'Estat, n'ayant point de passage ouvert pour prendre leur cours au dehors, tournerent leur action au dedans: Ou d'autant qu'elles s'y trouverent si opiniastres & enracinees, que la prudence n'eust point de remede assez fort pour les chasser, ou d'assez benin pour en corriger l'acrimonie.

Il y eust encore des interets separez de ceux de l'Etat, qui firent que quelques-vns de ceux, qui auoient la direction des Affaires; traouillerent à cultiuer, ou à acquerir les bonnes graces des Espagnols, qui ne manquerent point (comme ils le sçauent admirablement faire) de se preualoir d'vne si fauorable conioncture. Cela fit, que regnans dans le Cabinet du Roy, par la crainte que les vns auoient d'eux, ou par les esperances qu'ils donnoient aux autres; Et soufflant aux autres endroits du Royaume le feu, qu'ils auoient aidé secrettement à y allumer; Ils dépoüilloient cependant nos Alliez avec impunité, & sans que nous eussions presque le courage de les defendre, qu'avec des Offices.

Ce Ieu de Cabinet & de Campagne dura, ius-<sup>Le Card-
nal de Ri-
chelieu.</sup> qu'à ce que Dieu eut suscitè au feu Roy ce grand Ministre, qui par des conseils aussi magnanimes que fideles, purgea le dedans de la principale matiere des troubles, & fit transporter au dehors, & iusques dans le Pays mesme de nos Ennemis, le Siege de la guerre.

Ces choses ainsi posees, croira-t'on que Celuy, qui par ses soins & par son adresse, a tant contribué à conseruer l'Harmonie de toutes les Parties de la Monarchie, & en vn temps, comme au commencement de la Regence, où vne partie des forces du Roy se trouuant en Allemagne, en Cataloi-

gne & en Italie; On auoit tant de facilité à remuer, ait merité toute la haine qu'on a suscitée pour l'accabler? Croira-t'on que ce Point si important à toutes nos Affaires Etrangères & Domestiques, eust esté de l'Invention de toute sorte d'Esprits, & l'Oufrage de toute sorte de Mains: Je ne sçay si l'on le croira; Mais ie sçay bien, que rien de tout ce qui s'est fait parmy nous depuis la Regence; N'a donné tant d'admiration à nos Ennemis, ni si fort estonné leur Politique. Je sçay bien qu'ils se sont assez declarez pour cela, & ont auoué qu'ils ne comprenoient pas, par quel charme on auoit pû si long-temps contenir en repos, des humeurs si mobiles & si inquietes que les nostres, & faire que ceux-là mesme, qu'on s'imaginoit qui en pourroient causer la dissonance: ayent vnanimement conspiré à en entretenir l'harmonie. Cela s'est fait principalement par l'vñion de la Maison Royale, que le Premier Ministre a tousiours trauaillé de cimenter avec tous les soins imaginables, & où il a si bien reüssy, que quoy qu'il soit arriué, rien ne l'a pû faire relascher.

De ces deux fontaines, c'est à dire de la concorde du dedans, & de la bonne correspondance de nos Alliez & de Nous; De ces deux fontaines, dis-je, ont coulé ces grands & glorieux succès, qui embellissent la Regence de la Reyne: qui ont volé par tous les lieux de la Terre, & qui se rafraischiront

dans tous les aages du Monde. Il est de là arriué, que nous n'auons pas seulement conserué ce que le feu Roy auoit conquis, & maintenu les Affaires en l'estat où il les auoit laissées, Mais que nous les auós encore mises en vn meilleur estat, & que nos Armes ont passé par tout où nous auons fait la guerre, les limites qui les bornoient, à la mort de ce braue Prince. *Granelins* Que nous leur auons enleué des forteresses, qu'on tenoit comme imprenables, mesme en ce temps, où l'art d'attaquer les Places, est supérieur à celuy de les defendre. Que nous auons penetré iusqu'au cœur de la Flandre, sans qu'il y ait eu ni canal ni riuiera qui nous en ait empeschez. Que nous auons pû donner la main à l'Armee du Prince d'Orange, & luy ouuir le passage à la conqueste de Hulst. Que nous nous sommes establis dans l'Isle d'Elbe en Italie, & en Allemagne delà le Rhin, le Danube & le Lek; ce qui auoit pû estre bien souhaité au Regne precedent; mais qui y auoit esté peu esperé, ou ne l'auoit point esté du tout.

Ie scay bien que la valeur du Duc d'Orleans & du Prince de Condé, & le merite des autres Chefs, qui ont commandé les Armes du Roy; ont en quelque façon contraint la fortune de les suiure. Mais aussi on ne doit point douter, que la valeur & le merite de ces grands Hommes, n'ayent esté beaucoup aidez, par l'Esprit & l'Action du Cardinal Mazarin, qui ayant eu part aux desseins concertez pour les

Campagnes, s'est toujours chargé du principal soin des preparatifs necessaires, pour les faire reüssir.

C H A P I T R E V I I.

L'Entree de la Regence signalée par le gain de la Bataille de Rocroy, & par la prise de Thionville. De l'Expedition de Fribourg, & des suites de cette Expedition.

MAis afin que nous sortions de la generalité, dans laquelle nous nous sommes iusques icy enfermez, & que nous descendions à quelques particularitez remarquables, de la conduite du Cardinal Mazarin; On se souviendra que la Journée de Rocroy, qui arriua peu de iours apres la mort du feu Roy; fut vne action fatale pour le reste de nos Affaires, & la crise, pour le dire ainsi, de la fortune de la Regence.

Ce fut elle qui dessecha le torrent, qui alloit couvrir de ses eaux la Champagne, la Picardie, & les environs de Paris mesme, si nous l'eussions perduë, & ce fut elle qui ouurist le chemin aux autres Victoires, qui sont venuës en grand nombre & en

foule, en suite de celle-là. On ne peut certes douter, que le gain de cette Bataille, ne soit l'œuvre de celuy qui l'a donnée. Mais aussi on n'y peut iustement refuser part, à celuy qui ayant decouvert le fonds de tant de vertus militaires caché dans l'ame du Duc d'Anguien, & préveu l'ample moisson qu'il rapporteroit à l'Estat; luy auoit obtenu le commandement de l'Armee qui vainquist: A celuy dis-ie, à qui il auoit fallu donner des grands & opiniastres combats pour surmonter la repugnance que le Roy y apportoit, qui estoit extrême, & generalement l'auersion qu'il auoit de mettre ce Prince dans l'employ, qui n'estoit pas mediocre. Et afin de ne rien oublier de ce qui pouuoit rendre ses presages veritables, & que les moyens d'agir ne manquassent point à celuy qui deuoit agir si vtilement; Le Cardinal qui auoit esté le promoteur de toute l'affaire, trouuailla avec des soins extraordinaires, c'est à dire avec ses soins accoustumez, aux preparatifs de la Campagne, & aux auances de la Victoire.

Le siege & la prise de Thionuille, furent le fruit le plus proche de cette Victoire. Personne n'ignore l'importance de cette conqueste, qui couvre Mets & le pays Melsin, contre les insults du Luxembourg: qui nous rend Maistres de la Mozelle, & fait la communication de la France avec l'Electorat de Treues, qui ne deuoit guere estre moins cher au Roy, que ses propres Estats, à cause

de l'Electeur, qui a espouſé avec tant de zele & de fermeté, les intereſts & la fortune de la France. Bref qui met vne barriere pour nous, entre le Luxembourg & le bas Palatinat, où les Eſpagnols regnent encore.

Et neantmoins nous euſſions perdu ce fruit ſi riche & ſi conſiderable de la bataille de Rocroy, ſi par la confiance que la Reyne commençoit à prendre, en la capacité & en la fidelité du Cardinal; Elle n'eut eutierement deféré à ſon aduiſ, & reſiſté à l'oppoſition ouuerte, & aux trauerſes ſecretes, qu'on faiſoit contre le deſſein de ce Siege. Il y auoit long-temps qu'il l'auoit à la teſte, & il l'auoit deſia fait propoſer deux fois au feu Roy par le Mareſchal de l'Hoſpital, qui n'eſtoit pas mal, comme le monde ſçait, dans ſon eſprit. Auſſi dès que le ſuccez de Rocroy euſt fait iour à cette entrepriſe; Il n'en laiſſa point eſchaper l'occafion, & bien qu'il ſembloit ſe rendre par là garent de l'euenement, & qu'il y en euſt meſme qui dirent, que c'eſtoit par eſprit de ialouſie qu'il agiſſoit, & que la gloire naiſſante du Duc d'Anguien commençant à luy faire mal au cœur: ſa penſée n'eſtoit que de le faire eſchoüer deuant Thionuille. Cela ne ralentit point ſa poursuite, & il fiſt enuoyer l'ordre à ce Prince d'afſieger cette Place, & vn autre en meſme temps au Marquis de Gévyres, de l'aller inueſtir avec le Corps qu'il com-
mandoit

mandoit en Champagne, pendant que le Duc donneroit le change aux Ennemis, & les pouffant vers Bruxelles; leur fairoit penser à toute autre chose, qu'au siege de Thionuille. Cela reüssit comme on l'auoit projecté, & Gévres s'acquita si bien de ce qui luy auoit esté ordonné, & la Place fut si heureusement inueltie; que tous les secours qu'on y voulut ietter furent coupez, & la garnison se trouua si foible; que si apres l'arriuee du Duc d'Anguien, il n'y en fut malheureusement entré, elle fust tombee peu de iours apres auoir esté attaquée, & la mort de Gévres, qui certainement valoit beaucoup, n'eust point amoindry le prix de cette conqueste.

J'ay veu les considerations qui obligerent le Cardinal d'en appuyer le dessein, dans vn discours si iudicieux, & si plein de lumieres politiques & de la connoissance de nos interests; Que ce seroit vn grand dommage, si l'Histoire ne les conseruoit, & ne les faisoit voir au monde. Parmy ces considerations, il y en a vne que ie ne puis passer sous silence, & que ie ne veux dérober à la connoissance du Lecteur; Afin qu'il iuge si c'est par raisonnement & par choix, ou par hazard & à l'auanture, que nos Affaires ont esté conduites depuis la mort du feu Roy. Le Cardinal donc representa entre autres choses à la Reyne, qu'il importoit que nos Ennemis ni nos Alliez, ne remarquassent point de foiblesse, aux commancemens de sa Regence, sur lesquels les

vns & les autres estoient plus particulièrement attentifs, pour en tirer des consequences à leur prejudice ou à leur avantage. Qu'il estoit donc necessaire, pour faire iuger avantageusement de son progres, d'en signaler l'entree, & de luy donner de la reputation, par quelque entreprise d'esclat. Que la victoire de Rocroy estoit veritablement vne grande chose; Mais que ce n'estoit que l'action d'un iour, & de ce genre d'actions, où la fortune prend tousiours part, quelque grande que soit la prudence & la valeur de celuy qui les conduit. Au pis aller, que la pluspart du monde attribueroit ce succez, à vne suite du bon-heur du Regne precedent, & aux soins qu'on y auoit eus, d'en preparer les principes & les causes. Mais que le bon vsage de cette victoire, ne pouuoit estre attribué qu'à la Raison bien esclairee, & au Courage fortifié de bonnes raisons; Qu'il seroit tout du Regne present, sans relation au Regne passé, & qu'il pourroit s'estendre sur tout le temps, que nous ferions la guerre en Flandres. Cette consideration, outre les autres que j'ay designees cy-dessus, & celles que j'ay obmises; emporterent la resolution du Siege de Thionuille, malgré la resistance & les oppositions contraires.

La fin de cette Campagne, qui fut la premiere de la Regence; fut troublee par la défaite du Marechal de Rantzau à Tutlinghen. La perte que nous y fismes, qui estoit grande en elle mesme; fut

encore remarquable par cette circonstance, qu'elle ne cousta rien aux Ennemis, qui ne vainquirent pas les nostres; mais qui les prirent. Toute-fois ce fut peu de chose, au prix de la perte que nous fîmes, en la personne du Marechal de Guebrian, qui mourut dans Rothueil, de la blessure qu'il auoit receüe deuant cette place.

Adioustez à cela, qu'au mesme temps que cette disgrace nous arriua, l'Armee Suedoise abandonna presque l'Allemagne, sans nous en donner auis, & entrant dans le Pays de Holstein, qui en est vne des lizieres, se fit vn Ennemy nouveau, qui estoit le Roy de Dannemarc; comme si ce n'eust point esté assez pour elle de la Maison d'Autriche: ou que Nous (qui estions occupez en tant d'endroits contre l'Espagne) & la Landgrau de Hesse; pussions soustenir seuls le fais de la guerre en Allemagne. Nous le foustismes pourtant, par les bons ordres que la Reyne y apporta, & empeschames que la victoire des Bauarrois & Imperiaux; n'eust point de suite considerable, & que ce qui auoit esté esbranlé du Party Confederé par cette Victoire, & par la retraite des Suedois; ne succombast en ce Pays-là.

Cela veut dire, qu'on n'a pas tousiours esté occupé durant la Regence, à recueillir les faueurs de la fortune, & qu'on n'a pas tousiours eu le vent en poupe en nauigeant. Si cela eust esté, la Vertu qui s'est employee à reparer les disgraces, qui nous sont

arriuees; auroit manqué d'un employ qui est plus proprement le sien, & que l'art du Pilote eust esté moins remarquable, qui n'auroit point luté contre les tempestes.

Le Prin-temps apres que nostre Armee eut receu ce grand eschec; fit voir celle de Bauiere deuant Fribourg. Elle parut deuant cette Place, plus belle qu'on ne l'auoit encore veüe: s'estant enflée de nostre dépoüille, & le Duc n'ayant rien espargné pour la fortifier, & la mettre en estat d'exécuter le dessein qu'il s'estoit mis à la teste, de faire tomber Brisac par vn blocus. Il iugeoit que la nostre s'estant debiffée, ou plustost ruinee par l'accident de Tuttinghen; La résistance qu'elle feroit seroit fort petite, & qu'il ne nous seroit pas possible, de la releuer de long-temps de cette perte. Sa coniecture n'estoit pas mal fondée, & si du costé de la Cour on ne se fust appliqué avec des soins extraordinaires, à la restablir; Elle se fust infailliblement trouuée si foible; qu'elle n'auroit esté qu'une Armee de garnison, ny seruy qu'à tenir bon dans les Places.

Elle ne püst pourtant ietter dans Fribourg, le secours que le Mareschal de Turenne qui la commandoit, auoit proietté, Et il luy falust recourir à la Cour où sa faueur estoit grande, pour estre renforcé d'un Corps au moins de quatre mil hommes, avec lequel il se promettoit de faire vn affront à Mercy, & de sauuer la Place, ou de la reprendre.

La difficulté estoit où trouuer ces quatre mil hommes; Les autres Armees du Roy n'en ayant pas plus qu'il leur en falloit , pour le dessein auquel elles estoient destinees.

Dans cét embarras, où il n'y auoit ni vn seul moment de temps à perdre , ni à choisir entre deux auantages le plus grand ; Mais entre deux inconueniens , le moindre ; Le Cardinal iugeant de quelle consequence estoit la prise de Fribourg pour Brisac, & pour le reste de l'Alsace; prend d'abord sa resolution , conseille la Reyne d'ordonner au Duc d'Anguien, qui commandoit la seconde de nos Armees, d'appuyer le Marechal de Turenne , en la maniere qu'il iugeroit le plus à propos, luy escrit & luy-mesme l'en coniuure, & luy enuoye vn Memoire si iudicieux, & si bien raisonné sur ce suiet ; que ce Prince , en l'ame duquel la nature n'a pas versé moins de lumiere , pour connoistre les bonnes choses, que de feu pour les executer; ne se pouuoit lasser de le lire & de le louer. Je sçay cela d'vn des principaux Officiers de son Armee , qui estoit present à cette lecture, & qui estant de sa confidence, ne pouuoit ignorer ses veritables sentimens.

Après cette lecture donc , le Duc ne balança point sur ce qu'il auoit à faire ; Et bien que son premier dessein fust d'aller à Treues , & que pour cela il eust ses basteaux prests, & ses viures chargez ; Il ne fit point difficulté de le changer , & de partir vn

iours apres pour l'Alsace. Il auroit bien pû enuoyer au Marechal de Turenne, le renfort qu'il demandoit, n'esperant point en pouuoir obtenir dauantage; Mais dautant qu'il sçauoit qu'avec des mediocres forces, on ne peut faire de grands efforts, & que des moyens imparfaits ne produisent iamais la fin qu'on s'est proposee; Il y voulust conduire luy-mesme en personne toute son Armee, & l'y conduisit toute, avec vne diligence incroyable, notwithstanding la longueur du chemin, & les difficultez de la marche: Et bien qu'il sçeuft encore qu'il alloit attaquer la meilleure Armee, & le plus grand Capitaine du Party Enemy, & qu'il l'alloit attaquer dans des postes tres-avantageux par nature & par artifice; Ce qui en auroit diuertie vne prudence ordinaire, fut vn aiguillon à sa vertu pour l'entreprendre.

Personne n'ignore le succez de cette memorable Expedition, & comme le Duc ayant appris durant sa marche, que Fribourg estoit rendu; ne laissa point de la continuer: Comme apres les plus furieux Combats qui se soient donnez de cetemps, & qui se renouellerent pendant trois iours; Il força l'Armee Bauarroise dans ses retranchemens, & s'estant osté ce grand obstacle, descendit comme vn torrent le long du Rhin, & se rendist Maistre de Philisbourg, de Vormes, de Spire, de Guermeshein, de Landau, de Bingham, de Creusnac, & de Mayence.

Il ne faut point oublier icy, le deuoir que tous les nostres firent en ces occasions, où la conduite & le courage des Mareschaux de Gramont & de Turenne; se firent particulièrement remarquer, à l'imitation du Chef qui en donnoit par tout l'exemple. Il ne faut pas oublier encore, qu'au mesme temps que de son mouuement, & par la liberté que la Reyne luy auoit laissée, d'agir selon l'estat des occurrences; Le Duc d'Anguien descendoit le Rhin, pour l'attaque de Philisbourg; on luy depecha vn Courrier qui luy en portoit l'ordre, avec vne Lettre du Cardinal, dans laquelle il luy proposoit ce qu'il auoit desia choisi, & l'assuroit qu'il ne manqueroit de rien de ce qui seroit necessaire pour les conquestes qu'il meditoit.

 CHAPITRE VIII.

De ce que fit le Premier Ministre , pour reparer la perte de la Bataille de Mariental. Du gain de celle de Nortlinghen par le Duc d'Anguien. Des avantages qu'auoient les Imperiaux & les Bauarrois , sur le Party Confederé d'Allemagne , en la maniere de faire la guerre.

Les soins du Premier Ministre , ne furent pas moins necessaires , ni moins vtiles la campagne suiuite, l'entree de laquelle fut remarquable, par l'eschec que le Mareschal de Turenne receut à Mariental, plus par la malice de la fortune, que par sa faute. Tout le monde sçait , quelles suites ont d'ordinaire ces pertes , quand elles arriuent au commencement des Campagnes , & que les Vainqueurs ont vn grand temps deuant eux , pour poursuivre leur victoire.

C'est aussi en cette conioncture , qu'il fallust que le Cardinal redoublast ses soins , & déployast plus que iamais sa vigilance , pour destourner les mauuais suites d'vn si fascheux accident ; Et c'est ce qu'il

ce qu'il fit avec tant de promptitude & de bon succès, que bien tost apres on vit sur le Rhin le Duc d'Anguien, recueillir l'Armee du Marechal de Turenne, & quelque temps apres, gagner vne Bataille dans la plaine de Nortlinghen, où quelques années auparauant, les Suedois en auoient perdu vne autre.

La reuanche pourtant ne fut pas entiere, ni la Victoire complete, par la lascheté d'vne des ailles de nostre Armee où estoient les François, qui ne firent presque point de resistance, & qui furent presque vaincus sans combattre. De sorte qu'on peut dire, que nous ne gagnasmes pas alors, qu'à cause que nous ne perdismes point, si nous en exceptons la mort de Mercy, avec lequel il semble que le bonheur de l'Armee de Bauiere expira; Et il est vray que ce Corps n'eust plus son mouuement accoustumé, depuis qu'il fut priué de cette Teste. Mais la fortune deuoit cette grande victime à la valeur du Duc d'Anguien, ausi bien que celle qu'il luy sacrifia à la iournee de Lens, en la personne de Bek.

Tous les autres auantages, pour dire ce qui en est, auoient vne monstre de grandeur plus propre à estre racontée, & à embellir nostre Histoire; qu'à accommoder nos Affaires: & ils seruoient plus à la gloire de ceux qui les obtenoient; qu'à la fin de la guerre que nous faisons, qui estoit la Paix de l'Em-

pire. Il est certain que cette Paix ne s'acheminoit pastant par là; que la ruine du Party Confederé se reculoit en Allemagne, & qu'un grand eschiec arrivé à l'Armee Suedoise, eust esté le tombeau de la Confederation, & la ressource de toutes les esperances de l'Empereur, & de toutes les pertes du Roy d'Espagne.

Il falloit donc faire changer de forme à la guerre, si nous voulions avoir des Victoires, qui menassent droit à la Paix. Il falloit s'oster pour vne bonne fois, du danger où nous estions tousiours, de voir deffaire les Suedois par vn combat general: ou de les voir perir à faute de subsistance. Il falloit tacher d'arrester dans nostre party, la fortune de la guerre, & de luy couper les aisles, s'il m'est permis de le dire ainsi, pour l'empescher de nous quitter, & de voler vers le Party Enemy. Il falloit trouver moyen de gagner de bons Quartiers, où nous pussions prendre pied, & non pas ne faire que les saluer en passant, apres les avoir escumez, comme c'estoit nostre coustume. Il nous falloit sortir de la necessité où nous estions reduits toutes les annees, de faire relascher nostre Armee deçà le Rhin, & de luy voir manger l'Alsace, & estendre ses rauages iusques dans la Lorraine, & dans le Pays Barrois. Il nous falloit surmonter l'impossibilité où nous estions, de la rendre forte, par la repugnance qu'auoient les François d'y aller seruir, & par le manquement des

Quartiers propres, à faire des leuees & des recreutés d'Allemans.

Au lieu que les Imperiaux & les Bauarrois, auoient toutes les commoditez qui nous manquoient, & qu'estant establis & ancrez dans tous les Cercles Germaniques, par de bonnes villes & de fortes garnisons; ils y faisoient de grands magazins pour la subsistance de leurs Armees, & entiroient des contributions reglees & grosses, qui leur donnoient moyen d'en reparer les brèches & les débris.

Adjoustez à cela, que ces Armees agissoient avec vne telle correspondance & tant de concert; que lors qu'il en estoit besoin, elles faisoient leur impression toutes ensemble, sur vne seule des Confederees: ou accouroient sans obstacle au secours l'vne de l'autre, lors qu'elles estoient battuës, ou menacees de quelque orage.

Les Confederees au contraire trauailloient, sans qu'il y eust entre elles de societé, ni mesme de participation de desseins, & il y auoit d'ordinaire vn si grand entre-deux occupé par les Ennemis, qui les separoit; qu'elles pouuoient estre deffaites, sans qu'elles eussent le moyen de s'entre-secourir, ni mesme le loisir de faire diuersion en faueur l'vne de l'autre. Que s'il se faisoit quelquefois, ce qui arriuoit rarement, la ionction de quelque Membre de la Suedoise avec la nostre; Elle se faisoit pour si

peu de temps, & avec si peu de bonne intelligence; que le fruit que nous en recueillions estoit fort petit, & de fort peu de durée; T esmoin la separation de Konismarc de l'Armee du Duc d'Anguien, quelques iours auant la Bataille de Nortlinghen, sans luy en auoir donné auis.

CHAPITRE IX.

Que le Cardinal Mazarin proposa & fit resoudre une correspondance, entre les Armees Confederees d'Allemagne, pour se ioindre & agir de concert, quand elles voudroient. Et des auantages qui ont reüssy de cette correspondance.

POur esuiter les inconueniens que nous venons de représenter, & mettre les choses en esgalité entre Nous & nos Ennemis; Voicy l'expedient qui fut pris, & que le Cardinal fit resoudre dans le Conseil, apres l'y auoir proposé. C'est que les Armees des Confederez, talcheroient de se mettre en estat de se ioindre, & de se donner les mains quand il leur plairoit, & de ne se laisser point de barrie-

re, qui les separast contre leur gré, & les coupast l'une de l'autre. Qu'il arrieroit de là, qu'on ne hazarderoit iamais le gros de la Cause commune, avec vne partie de ses forces, comme on auoit si souuent fait; Mais qu'on les pourroit, quand on voudroit, opposer toutes à celles des Ennemis, qui ne leur estant point égales, au moins en bonté & en discipline; leur seroient vray-semblablement inferieures en bonheur, comme on l'a veu par experience.

Qu'il arrieroit encore de là, que nos Armees battant sans cesse celles des Ennemis, où les pouffant tousiours deuant elles; on s'empareroit du Pays qu'on leur feroit quitter, & qu'en s'accommodant de leurs Quartiers, qui estoient gras & amples; on les reduiroit ailleurs si à l'estroit, & les toucheroit si fort au vif & en des endroits si sensibles; qu'il n'y auroit point de condition si rude, à laquelle ils ne se rangeassent: ni de Traité de Tréue ou de Paix si desauantageux; qu'ils n'acceptassent plustost, que de continuer vne guerre, où apparemment il n'y auroit rien plus à perdre pour eux, que lors qu'il n'y auroit rien plus à gagner pour nous.

Iamais raisonnement ne fut plus iuste, ni preuoyance plus certaine que la nostre; Et iamais personne ne sema plus heureusement que nous fîmes alors, ni ne recueillit de ce qu'il auoit semé, vne

moisson plus abondante. Sur quoy on remarquera, qu'encore que le Traité de la ionction & du concert des Armees, fust arresté par les Suedois sous le Mareschal Torstenfon ; Il ne s'executa point de leur part, que sous le Mareschal Vrangel.

On remarquera encore, que quoy que celuy-cy fut homme de grand cœur & de haute ambition, & qu'il eust passé avec esclat, par les charges militaires voisines du commandement general; Si est-ce que n'ayant point, lors qu'il y fut appellé, ni l'experience de son Predecesseur; ni son autorité sur les principaux Officiers, qui aimoient & reueroient sa personne: ni l'agreement & la confiance des petits Officiers & des soldats, que l'autre s'estoit acquise: ni les establissemens qu'il auoit en Allemagne, & qui luy donnoient moyen de faire vne grande despense; Si est-ce qu'à la faueur de la ionction fufdite, les Suedois & Nous ne laissâmes point, de faire des progres considerables sur les Ennemis: de les affoiblir, & de leur oster le cœur par plusieurs combats particuliers: de nous rendre Maistres de la Franconie, & de la Suauue: de passer le Danube & le Lek: de nous establir & prendre racine sur ces deux riuieres; Bref de contraindre le Duc de Bauiere, de qui le Pays estoit deuenu le Theatre de la guerre, & l'Hostellerie, pour le dire ainsi, de tant d'Armees, d'arrester le cours de ses pertes & de ses

crainctes, par vn Traité de Tréue, qui se conclud à Ulme, où entre autres auantages, qui furent accordez à nos Alliez & à Nous; Hailbron nous demeurera; Hailbron, dis-ie, à qui nous faisons l'amour depuis si long-temps: que nous auions si souuent mugueté inutilement, & qui estoit pour nous en Allemagne, ce qu'estoit Casal pour les Espagnols en Italie, & ce qu'auoit esté Gueldres pour les Hollandois au Pays-bas. A la faueur de cette Place nous receusmes la possession paisible, que nous n'auions encore pû auoir depuis la guerre, de tous les Quartiers dont Bauiere iouïssoit en Suauue, & qui fournissoient vne bonne partie de l'entretienement, & de la subsistance de ses Armees.

Comme la ionction des deux Armees, auoit porté le fruit & produit les auantages, dont nous venons de parler; La separation qui s'en fit apres la Tréue, & qui les esloigna notablement, faillit de leur estre fatale. Elle se fit en Bauiere, d'où nous nous rendîmes à nos Quartiers, & les Suedois tournerent leurs armes contre les Imperiaux, qui n'estoient pas compris dans la Tréue, & prirent Aigra, vne des clefs de la Boheme.

Cependant il se fit vne nouvelle conspiration entre ceux-cy & Bauiere, pour les opprimer: iugeans qu'ils en auroient bon marché, & qu'estant harassés & affoiblis, par les trauaux d'vne longue

Campagne, & par les pertes receuës au Siege d'Aigra; Ils deuiendroient la proye facile de leurs Armees, qui auoient eu quelque loisir de respirer, & de se reffaire.

En effect apres la defection de l'Electeur de Coloigne, & quelques autres mouuemés irreguliers, dont Bauiere fit preceder l'infractiõ de la Tréue, qu'il meditoit; Elles leur tomberent toutes ensemble sur les bras, & les obligerent de relascher au Pays de Madame la Lantgraue, qui a si souuent seruy de port aux Armees Confederees, lors qu'elles ont esté battuës de quelque tourmente. La Suedoise neantmoins eust fait naufrage dans ce port mesme, & eust attiré avec elle la ruine de cette incomparable Princesse, dont le courage, la constance & la fidelité, ne seront iamais assez louées; Si la nostre n'eust quitté le repos qu'elle commençoit à prendre, & marché pour la reioindre & la secourir, sur le poinct qu'elle estoit prest de succomber: Si le Cardinal n'en eust fait enuoyer l'ordre en toute diligence au Marechal de Turenne, qui se preparoit pour aller à la Cour, où il auoit permission de venir.

Après cette seconde ionction, tout fit ioug sous les Armes des Confederez: Les Imperiaux & les Bauarrois furent poussez dans la Bauiere, plus auant qu'ils ne l'auoient encore esté: Le Duc mesme chercha vn azile & de la seureté hors de son
Pays,

Pays, & si nous eussions pû passer la riuere d'Ing, apres auoir penetré au delà du Danube & du Lek; Il ne luy fust resté qu'Ingolstat, qui n'eust plié sous nostre bonne fortune. Enfin la Paix de l'Empire se trouua seule capable, de guerir les blessures que ce Duc auoit receuës, & il falloit que l'Empereur passast par là, nonobstant la resistance des Espagnols, & les artifices qu'ils firent iouer, pour l'enuoyer en fumee.

CHAPITRE X.

*Des Auantages que la Paix d'Allemagne
a apportez à la France.*

QVels ont esté pour nous les Auantages de la Paix de l'Empire, & quels biens ont deriué de ce principe dans nos Affaires; Je vais l'expliquer en peu de paroles. L'on peut dire en verité, que tant que la guerre a esté en Allemagne, & que ce feu qui a esté si long & si mal-aisé à esteindre, y a bruslé; Nul des Confederez ne s'est iamais pû promettre d'auoir rien d'asseuré chez soy: Vne seule Bataille gaignee sur l'Armee principale, qui estoit celle de Suede: Auroit rendu l'Empereur maistre de

ce grand Pays, qui est auourd'huy la plus fertile Pepiniere de gens de guerre qui soit dans l'Europe.

Après cela rien ne l'eust empesché, de passer où il auroit voulu avec des forces innombrables, & vray-semblablement la France auroit esté l'Endroit, où elles se fussent plustost débordées, comme sur le Pays le plus propre à souler l'auarice, & la vengeance de nos Ennemis. On peut iuger ce que fussent deuenües en cette dure conioncture, nos Conquestes de Flandres & d'Italie, & nos Affaires de Cataloigne, & si l'Espagne n'auroit pas eu la reuanche de ses disgraces, & son retour sur la France, de qui elle a esté si mal traitee. Ce n'est donc pas vn petit seruice rendu à l'Estat par le Premier Ministre, d'auoir tant contribué à faire cesser vne guerre si dangereuse, & à fermer cette source, que d'autres que luy auoient ouuerte.

En second lieu, la Paix de l'Empire ne nous assure pas seulement contre des craintes si iustes, & ne nous met pas seulement en estat de ne pouuoir plus faire que de petites pertes, & des pertes mesme de ce que nous auons gagné; Mais nous donne des auantages si considerables sur l'Ennemy qui nous reste, qui est l'Espagne; que si vn coup fatal ne l'eust empesché, nous l'aurions forcee d'accepter la Paix, qu'elle a tousiours si opiniastrement refusee.

Outre les forces que nous auons tousiours eües,

pour les opposer à celles des Pays-bas, & qui leur ont toujours esté supérieures, aussi bien en bonté qu'en nombre; Sans faire de nouveaux frais, nous auons pû retirer d'Allemagne, vne Armee la plus aguerrie, & la plus accoustumee aux Victoires, qu'on ait veu il y a long temps: Et nous auons eu la liberté de choisir parmi les autres Armees de ce Pays-là, mesmes en Celles de l'Empereur, la fleur & l'élite des soldats & des Officiers, pour les employer contre l'Espagne. Au lieu que Celle-cy n'en peut retirer vn soldat, sans s'engager à vne nouvelle despense, & qui ne luy couste excessiuelement: & qu'on a lié les mains à l'Empereur par le Traité de la Paix; pour l'empescher de l'assister directement ou indirectement, ni comme Empereur, ni comme Archiduc d'Austriche.

En troisieme lieu, nous ne nous sommes pas seulement affranchis par cette Paix, du danger de nostre derniere ruine, qui nous pendoit continuellement sur la teste: ni fortifiez comme il nous a pleu, du débris des Armees d'Allemagne; Mais il nous en demeure encore vn bien fixe & permanent, & tout vn grand Pays, qui est la haute & basse Alsace.

Je ne diray point icy ce que c'est que de l'Alsace, qui pour la beauté & la fertilité de son Terroir, est appelée la Touraine de France, & la Lombardie d'Italie; qui est arrousee d'vn Fleu-

ue des plus beaux & des plus marchands de la Chrestienté, qui est le Rhin; qui a à sa teste la meilleure forteresse d'Allemagne, qui est Brisac; A la faueur de laquelle on donnera de l'assurance ou de la crainte aux Suisses, selon qu'ils seront bien ou mal intentionnez pour cette Couronne; qui fera respecter le nom François iusques dans le Tirol & dans la Bauiere; Et qui enfin (ce qui est le plus considerable) tient la Lorraine enclauée entre ce Royaume & Elle, & couure du costé d'Allemagne ce Pays-là, s'il nous demeure: & le rend plus dependant de la France qu'il n'estoit, s'il retourne à son premier Maistre.

En quatriesme lieu, outre la possession de Brisac, celle de Philisbourg, que la Paix de l'Empire nous affermit; N'est pas vn mediocre auantage, pour la conseruation de nos Alliez d'Allemagne, s'ils se maintiennent dans nostre Amitié: ni vn petit frein pour les retenir en leur deuoir enuers la France, s'il leur prenoit quelque enuie des'en departir. Cette Place nous fait r'entrer dans la domination du Rhin, que la ville de Strasbourg auoit coupee: Et seruant d'vn costé ou de blocus ou de forteresse à cette Republique, comme Brisac luy en sert de l'autre; Adiouste la necessité, à l'inclination qu'elle a tousiours eue d'estre bien avec nous, & la met à couuert de l'ambition de ses Ennemis, & hors de la portee de leurs entreprises. Elle tiendra en-

core en bride le bas Palatinat, & si l'Electeur, qui nous deura en partie son reſtaſſement, vouloit quereler mal à propos quelque voifin Catholique, ou aſſiſter de ſes armes quelque rebelle Suiet du Roy; Il en ſeroit diuertty par le voifinage des noſtres, & par les irruptionſ que nous pourrions faire en ſon Pays, à la faueur de Philisbourg.

En cinquiefme lieu, la Paix de l'Empire qui nous reueſtit de ces auantages; en deſpoüille la Maifon d'Autriche, & particulièrement l'Eſpagne, en détachant l'Alſace d'vne des branches de ſa Parenté. Elle luy oſte cette ligne de communication, par où elle pouroit traicter ſes forces d'Italie en Flandres: & luy arrachant des mains ce qu'elle occupoit dans le bas Palatinat; La priue du moyen de deuenir Membre de l'Empire, & de ſe faire reſpecter ou craindre, comme elle faiſoit, ſur le Rhin & ſur la Mozele.

En ſixiefme lieu; Elle incorpore & conſolide de telle ſorte, les trois Eueſchez de Mets, Thoul & Verdun, à cette Couronne; que nous les poſſedons en pleine ſouueraineté, & ſans aucune dependance de l'Empire; au lieu qu'auant la guerre, & l'eſtaſſement qui a eſté fait à Mets d'vn Parlement; les Habitans de ces trois Eueſchez, eſtoient obligez d'aller plaider en dernier reſſort, à la Chambre Imperiale de Spire. Ce qui eſtoit proprement partager leurs inclinations, & eſtre moi-

tié François, & moitié Imperiaux.

Il est vray que durant le Regne du feu Roy, il sembloit qu'on eust guery cét inconuenient, & osté ce partage, en creant vn Parlement à Mets, comme il a esté dit; Mais il est vray aussi, qu'il sembloit que cela fust, & que neantmoins cela n'estoit pas, & qu'en creant ce Parlement, on n'auoit eu d'autre pensee que de faire de l'argent par la vente des Offices, & qu'on se proposoit, la Paix aduenüe, de dédomager les Officiers, & de consentir que les choses de ces Eueschez fussent remises, en l'estat où elles estoient auant la guerre. C'estoit vn des poincts de l'Instruction qui en fut dressée par le Cardinal de Richelieu selon l'intention du feu Roy, qui vouloit encore, que ce que nous aurions occupé en Allemagne, seruit seulement, par la restitution qui s'en feroit, au dédommagement de l'Electeur Palatin, & à l'affermissement de l'Electorat en la Maison de Bauiere.

Mais l'heureux cours de nos Armes en ce Pays-là, & les grands progresz que nous y auons faits depuis la Regence; nous ont donné moyen, en rendant vne partie de nos conquestes, de faire dédommager la Maison Palatine, & de nous assurer encore l'entiere & absoluë possession des trois Eueschez, du consentement de l'Empereur, & des Estats de l'Empire. De sorte que nous ne craignons plus, de voir desormais renouueller sous quelque cou-

leur de Iustice , l'entreprise que fit Charles le Quint sur la ville de Mets , apres la Paix de Passau : ni celle que le Vallthein vouloit faire plus auant dans le mesme Royaume , & sous le mesme pretexte ; lors que nous estions occupez deuant la Rochelle , & que la Diete de Ratisbonne l'obligea de changer de dessein , comme il se dira au Liure suiuant.

En septiesme lieu , nous auons obtenu la principale fin que nous nous estions proposee , quand nous auons commence la guerre , qui estoit de mettre des bornes si iustes , & des barrieres si fortes , à la Maison d'Autriche en Allemagne ; qu'il ne luy fust point aisé de les rompre , ou de les franchir.

Par cette Paix nous auons tary encore le fonds des esperances de cette ambitieuse Maison , qui estoient finalement attachee à la reduction de l'Allemagne sous la puissance de l'Empereur , & ayant fait rendre aux Estats & aux Constitutions de l'Empire , leurs priuileges & leur force ; nous l'auons retiré de la seruitude de l'Espagne , & obligé de ne porter point auuglement , comme il faisoit , au gré de l'autre , les Bans & les Armes de l'Empire.

En vn mot , nous auons donné vne base plus solide qu'ellen'auoit , à la tranquillité de l'Allemagne , & soulagé l'esprit des Princes de ce Pays-là , des ombrages & des craintes , que la diuerité

des Religions y faisoient naistre. Les Catholiques ne s'atacheront plus si estroitement qu'ils faisoient, aux interets de l'Empereur, ayant vn rempart plus seur contre les entreprises des Protestans, en l'amitié & au voisinage de la France. Les Protestans feront plus en repos qu'ils n'estoient, à la faueur du mesme abry & de la mesme protection, qui ne leur manquera point, non plus que la protection de Suede, aux choses qui ont esté arrestees en leur faueur, à Osnabruk & ailleurs. Et les vns & les autres n'apprehendans plus le Genie de cette estrange Maison, dont l'amitié n'est guere moins dangereuse, que la haine; n'auront plus de pensee, que contre le iuste & naturel Ennemy de l'Empire Chrestien, & contre ce Lion rugissant, qui cherchant & rodant sans cesse; en deuore tousiours quelque membre.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

*Des Expéditions de Flandres par le Duc d'Orleans, le
Duc d'Anguien, & autres Chefs.*

J'ay voulu courir tout d'un train sur les choses d'Allemagne, & j'ay creu que la veüe en seroit plus agreable au Lecteur, si ie n'en coupois la relation par des Accidens arriuez ailleurs; bien qu'ils soient arriuez en mesme temps, & qu'ils soient dignes de la curiosité des honnestes gens, & du plus beau iour de l'Histoire. Aussi bien mon dessein n'est pas tant de l'escrire, que de m'en seruir, & d'emprunter d'elle certains faits, pour estre la base des raisonnemens que i'establis dessus, & les principes des conclusions que i'en tire. C'est pourquoy ie ne m'assuietis pas scrupuleusement à ses loix, & pourueu que ce qui fait à mon dessein soit veritable; Il m'importe peu qu'il se trouue quelque vuide, & quelque defaut au reste.

Il nous faut donc retourner en Flandres, d'où nous estions sortis depuis le Siege de Thionuille, & ouvrir derechef ce fameux Theatre, où le Duc d'Orleans a fait voir des choses, qui seront l'admira-

tion de la posterité, comme elles sont des plus illustres ornemens de la Regence de la Reyne. Et certes il ne falloit pas attendre des fructs moins rares d'une Branche; qui a pour sa tige Henry le Grand: ni des Actions ordinaires d'une Personne, qui est issuë d'un Pere, dont la vie est si peu commune.

Il est vray que la vertu de ce Prince, a esté quelques années recueillie en elle-mesme, pour n'auoir pas eu où s'estendre, & que par le malheur du temps il luy est arriué, comme à ces eaux qu'on retient avec des digues, & qu'on empesche de couler, avec des machines. Mais si tost qu'un autre temps a osté ces digues, & qu'il luy a esté permis de prendre sa pente naturelle; On l'a veü aller d'un cours également fort & utile, & on a veu la victoire ne se separer iamais des armes qu'il a commandees. Aussi est-il vray, que iamais personne ne les a commandees avec des intentions plus droites & plus pures, & que sans y meller d'interest particulier, que celui de la gloire qui luy en reuenoit; Il est tousiours allé droit au seruice du Roy, & au bien de ses affaires.

Ce qui est d'abord à remarquer de son Courage, est qu'il n'a pas voulu essayer ce qu'il pouuoit, par vne entreprise mediocre, ni commencer que par un Chef-d'œuvre. Il n'a point daigné proposer à ses premieres Armes, que le Siege d'une Place, qu'on auoit creu iusques alors imprenable, que la

conqueste de Grauelines, qu'au temps du feu Roy on auoit iugee impossible. Il est certain que ce Prince auoit eu la pensee de l'entreprendre, & que le Prince d'Orange en auoit fait faire la proposition par Heuft, au Cardinal de Richelieu, pour s'ouuir par là le chemin à la conqueste de Dunkerque, qui estoit la fin de celle de Grauelines. Toutefois cōme la chose en elle-mesme auoit des attraitz à en donner le desir; elle parut avec des difficultez à en diuertir le dessein, comme il arriua.

Mais comme (s'il m'est permis d'appliquer vne comparaison des choses sainctes, au Regne d'vn Prince, que le Ciel nous a donné en son amour, & qui est l'esperance aussi bien que les delices de ses suiets) comme, dis-ie, Dieu reserua à Salomon de construire le Temple, que Dauid auoit eu la pensee de luy édifier; Il a voulu que ce qu'on n'auoit osé esperer sous le Regne du pere; ait esté accompli sous celui du fils, & que Grauelines, & Dunkerque ayent tombé sous les Armes de Louys XIV. qui n'auoient pas seulement esté menacees par celles de Louïs XIII.

Pour donc mener à bout vne entreprise si difficile, & oster le soupçon de ce qu'on vouloit faire; Son Altesse partagea son Armee en trois Corps, qu'elle fit marcher par trois routes differentes. Ce stratageme luy reüssit, & luy donna moyen de passer sans resistance vn defilé couuert d'vn bon fort,

qui estoit sur le chemin qui menoit à Grauelines.

Cela pourtant n'eust esté que traualier imparfaitement, & perdre le fruit de son traual, si les Hollandois n'eussent esté de la partie, & si l'on n'eust aiusté avec eux, qu'ils enuoyeroient l'Admiral Tromp avec des Vaisseaux, pour empescher les secours, qui pourroient entrer par la mer dans cette Place. Pour faire cét aiustement, & pour tirer mesme de ces Messieurs, quelques autres commoditez à faciliter l'auancement du Siege; Il n'y a point de doute, que la consideration de la personne de Son Altesse, ne fut toute puissante. Mais il est vray aussi, qu'on n'oublia rien du costé de la Cour pour les y porter: Et i'ose dire que les offices particuliers, que le Cardinal fit aupres du Prince d'Orange, avec lequel il a entretenu iusques à la mort, vne fort particuliere correspondance; ne gasterent rien de cette poursuite.

Quoy qu'il en soit, Tromp n'empescha point qu'il n'entraist quelque peu de secours dans la Place, & il n'estoit pas au pouuoir des hommes, d'empescher que la mer n'entraist tous les iours dans ses fosses: ce qui en rendoit le trajet plus mal-aisé, & qui couta la vie à quelques-vns des nostres, qui perirent dans la rupture des Ponts, qu'on auoit fait pour les passer. Enfin la Place traita apres que le second fourneau du Mareschal de la Meilleraye eut ioüé, & fait vne si grande ouuerture au Bastion où il s'e-

estoit attaché ; qu'on y peust faire vn logement de quatre cens hommes. On auroit aisément forcé la Place par là, si elle ne se fust renduë : Et ce Marechal comme tres-intelligent & tres-experimenté en l'art des Sieges, s'estoit donné la patience de travailler à vne seconde mine; la premiere n'ayant pas fait l'effet qu'il desiroit pour vn logement raisonnable.

Au lieu que le Marechal de Galsion, qui commandoit à l'autre attaque, s'estant contenté du premier fourneau qu'il auoit fait ioier, & opiniastré à y faire vn logement, comme il fit avec beaucoup de peine & peu de succez ; ne pouuoit obliger par là les Ennemis de se rendre, ni conseruer son logement qui estoit petit, s'ils le luy eussent disputé. Il est vray que le travail de ce Marechal s'auança au commencement plus que le travail de l'autre: soit pource que par vn esprit d'emulation, qui luy estoit naturel, il le poussa à perte d'hommes, que l'autre agissant plus par les formes, prenoit plus de soin de conseruer: Soit dautant que celuy-cy trouua plus de resistance de la part des Espagnols, qui s'opposoient à son attaque; que Galsion n'en rencontra de la part des Italiens, qui s'opposoient à la sienne. Mais l'auantage du dernier succez, qui estoit la couronne de tout le reste; demeura au Marechal de la Meilleraye, comme il a esté dit cy-dessus.

Je ne veux point oublier icy vne circonstance,

qui facilita la prise de Grauelines, & accourcit beaucoup le temps du Siege. C'est l'abandonnement que les Ennemis firent dès le commencement, du Fort Philippes, qui faisoit la communication de la Mer dont il estoit proche, avec la Ville, & qui estant bon, nous auroit donné de l'exercice plusieurs iours, s'il eust esté deffendu. Ce ne fut pourtant pas, comme le vulgaire l'a creu, par lascheté & par crainte, que les Ennemis l'abandonnerent. Il leur faut faire iustice; ce fut par maxime de prudence, & pour conseruer les hommes qui estoient dedans, & en fortifier la garnison de la Ville qui en auoit faite, que le Commandant eut ordre, de s'y retirer de nuict avec ses gens, apres auoir préparé vne mine, qui deuoit faire sauter le Fort, dès que les nostres y seroient entrez; ce qui ne leur reüssit pas.

Cela veut dire, que de deux inconueniens, il faut se tenir au moindre, & faire ceder ce qui est le moins important en quelque chose, à ce qui l'est dauantage. L'obeyssance que rendit le Commandant du Fort Philippes, au Gouverneur de Grauelines; doit seruir de leçon à nos Braues, qui auroient bien de la peine à prendre le party qu'il choisist, & à laisser à si bon marché, ce qu'ils pourroient vendre fort cherement, & par vne deffense fort honorable.

Mais afin que la gloire de cette reduction fust plus complete, & qu'il n'y eust pas à desirer vn

rayon de la lumiere, qui esclaire les actions militaires, Picolomini s'estoit approché de nos lignes avec son Armee, faisant mine de les vouloir attaquer: Et Son Altesse s'estoit disposée à le bien recevoir avec la sienne, & à luy donner vn diuertissement le plus honorable, qu'il eust receu de sa vie. Toutefois il ne se iugea pas digne de cét honneur, & se contenta de celuy d'estre spectateur de la conqueste de ce Prince, & d'adiouster quelque chose par sa presence, à la beauté de son Triomphe.

Comme les Hollandois n'aiderent pas peu à la prise de Grauelines; le Siege de Grauelines contribua beaucoup à celle du Sas de Gand, & le Prince d'Orange profitant de l'engagement, où se trouuoit Picolomini avec l'Armee Espagnolle, pour tascher de nous faire leuer ce Siege; entreprit & acheua heureusement celuy du Sas, & fit par ce moyen à Messieurs les Estats vn Establissement en Flandres, où ils n'auoient iusques alors pû mettre le pied, ou au moins l'y affermir. Tant il est vray, que pendant que ces Messieurs & nous auons agy de concert, & que la bonne intelligence s'est maintenüe entiere entre les deux Nations; la Fortune n'a pû s'empescher de les fauoriser: ou si elle leur a tesmoigné de la froideur en quelque occasion; cela n'a eu ni de duree ni de suite.

Après la prise de Grauelines, le Duc d'Orleans retourna à la Cour, où sa presence estoit neces-

faire, & le Marechal de Galsion, à qui le commandement de l'Armee estoit demeure, & qu'il partagea apres avec le Duc d'Elbeuf; se rendit maistre du Neufossé, & en combla ce qu'il en falloit, pour ouvrir aux nostres, vne communication de l'Artois avec la Flandre, qui estoit empeschee par ce fossé. Ils'empara encore du Poste d'Ovaten, tres-important pour les desseins que nous auions en Flandres, & tres-difficile à conseruer, à cause du voisinage des garnisons ennemies, dont il estoit comme bloqué. Le Duc d'Elbeuf se chargea de le conseruer, comme il fit, avec vne partie des troupes; pendant que le Marechal de Galsion, alla faire viure & enrichir l'autre, aux despens des Ennemis, qui commençans fortement à craindre ce nom qui leur a depuis donné tant d'effroy; luy laissoient la liberté de faire en leur Pays vne partie de ce qu'il vouloit.

CHAPITRE

CHAPITRE XII.

Du passage de la Colme, de la prise de Mardik, Bourbourg, Bethune, Armentieres, & autres Places sur les rivieres de la Colme & de la Lys, par le Duc d'Orleans, & par les Mareschaux de Cassion & de Ranzau: Et du passage du canal de Bruges, & des deux Escauts, par le Prince d'Orange escorté de ces deux Mareschaux.

LE Duc d'Orleans excité par les succez de sa premiere campagne, & poussé de ce grand zele, qu'il a tousiours fait paroistre pour le service du Roy; reprit l'annee suiivante le commandement de l'Armee, qu'il auoit laissé au Duc d'Elbeuf, & au Mareschal de Cassion. Il n'auoit commencé par Grauelines, que pour finir par Dunkerque, dont la prise fit la closture de sa troisieme campagne, que le Duc d'Anguien acheua, comme ie diray en son lieu. Pour aborder Dunkerque; il falloit absolument prendre Mardik, qui en estoit comme vn Dehors esloigné, ou comme vne Citadelle détachée. Mais la difficulté d'aller à Mardik estoit bien plus grande, que n'auoit esté celle de passer de Calais

La Colme. à Grauelines, & il se trouuoit entre deux vne riuie-
re non gueable, & vne Armee de l'autre costé, pour
en disputer le passage. La force toute ouuerte eust
esté foible, ou plustost temeraire de l'entreprendre.
Il fallut donc que Son Altesse eust recours à la ru-
se, & à donner aux Ennemis le change, faisant
semblant de viser, où elle ne vouloit point
donner.

*Au Pont
l'Abbé.* D'ailleurs il n'y auoit qu'un seul endroit, sur
lequel on pult faire vn pont, sans que les Ennemis
s'en apperceussent, & mesme qu'ils s'en doutassent;
à cause de quelques digues voisines qu'ils auoient
fait rompre l'annee precedente, qui auoient inondé
pres de deux lieues de Pays, au delà de ce passage.
C'est par où Villequier & Lermont passerent, avec
les milices du Boulonnois, & trois Regimens tirez
d'Ovvaten pour les appuyer; attendant le passa-
ge du Mareschal de Galsion, qui les deuoit aller
ioindre à vn certain signal, dont ils auoient con-
uenu.

La resistance que les Ennemis firent delà la Col-
me, & mesme de là la Layette, qui est vn ruisseau
plus auancé, fut forcee par les Nostres, quoy qu'a-
uec beaucoup de peine. Villequier seruit tres-di-
gnement en cette occasion, comme en toutes les
autres, où il s'est trouué en Flandres. Lermont y fit
bien aussi. Quant au Mareschal de Galsion; il suf-
fit de dire qu'il en eut la principale direction, sous

les ordres du Duc d'Orleans, pour dire qu'il eut la principale part apres ce Prince, en l'honneur qui s'y gaigna. J'ay veu la relation de ce passage de la main de Son Altesse, si iudicieuse & si exacte, qu'elle y fait voir, que si elle sçait bien faire; elle ne sçait guere moins bien escrire ce qu'elle fait, & que l'idée qui precede ses actions est aussi viue & aussi nette, qu'elles sont belles.

Je ne sçauois m'empescher de mettre icy deux considerations, qui releuerent le prix, & embelirent la gloire de ce passage. La premiere, que toutes les difficultez qu'on proposa à Son Altesse, qui la pouuoient diuertir de l'entreprendre; ne firent que blanchir sur son esprit, & ne furent qu'autant d'aiguillons qui l'y poufferent. La seconde est la resolution & la gayeté, avec laquelle nos gens de pied se hazarderent, de traicter plus de deux lieues de pays inondé, portans leurs habits & leurs armes sur leurs testes, & passans à la nage quelques endroits, où il y en eut qui se noyerent.

L'Histoire de Flandres parle avec admiration, de deux traiets de mer faits par les Espagnols, sans vaisseaux en basse maree. L'un par Mondragon, pour aller secourir la ville de Goez, où il y auoit pres de deux lieues de chemin: & l'autre par Ozorio Vlloa, qui se fit de la petite Isle de Philippine iusqu'à Duyuelande, avec presque la mesme distance. L'Histoire de France rapportera quel-

que chose de semblable, à l'honneur de nostre Nation, sur le fuiet dont nous venons de parler : Et les actions estranges & merueilleuses de vertu, n'entreront pas moins dans les relations du regne du Roy ; que les communes & ordinaires.

Le passage de la Colme ayant débouché le chemin de Mardik ; le Duc d'Orleans s'y rendit bien tost apres, l'assiegea & le prit en moins d'un mois de Siege. De là on mit en deliberation si l'on iroit à Dunkerque, ou bien à Cambray; à quoy Son Altesse inclinoit, si l'on eust pû alors luy fournir de la Cour, tout ce qu'elle demandoit, pour vn siege de telle importance. Mais la chose n'estant pas possible ; l'Armee se rabatit vers Lintz, petite place mais bien fortifiée, située entre les deux Colmes, ou plustost entre deux marests qu'elles font, & où il estoit mal-aisé d'aborder, que par vne ligne que les ennemis nous disputèrent, apres l'auoir coupee en plusieurs endroits. Cela n'empescha point qu'on ne s'en rendist bien tost Maistre, & que sans perdre temps on n'allast assieger Bourbourg, qui eut le mesme sort que Lintz, & qui ne fut pas mesme attaqué par les formes, c'est à dire par circonuallation, afin que la reduction en fust plus prompte.

Après la reduction de Bourbourg, l'Armee s'empara de Maruille, qui nous donnoit vn passage

avantageux sur la Lys, & facilitoit le Siege de Bethune, place forte, mais qui s'estant trouuee foible d'hommes; fut emportee en trois iours par son Altesse. De là Elle enuoya le Mareschal de Gasion attaquer S. Venant, & le Mareschal de Ranzau attaquer Lillers, qu'ils prirent aussi en trois iours. Cela fait Elle retourna à la Cour, ayant laissé le commandement de l'Armee aux deux Mareschaux, qui se ioignirent apres la prise de la Mothe-au-bois par Gasion, pour le siege d'Armentieres. La resistance que fit cette Place, quoy qu'assez grande & assez peulee, fut fort petite, & l'on peut dire qu'elle fut presque aussi-tost renduë que menacee; Bien qu'estant entre nos mains, elle ait soustenu vn siege memorable, & arresté long temps toutes les forces des Pays-bas, animees de la presence de l'Archiduc, & de la confiance qu'elles auoient en la vertu & en la fortune de ce Prince. Menehein fit la fin de nos conquestes de cette annee, & de cette fertile moisson de Places, que nostre Armee prit en Flandres.

Toutefois le bon-heur de nos Armes ne s'arresta point là, & la loy de la Societé, qui fleurissoit encore & se maintenoit en chaleur, entre les Hollandois & Nous; vouloit qu'ils y participassent. Le Prince d'Orange estoit avec son Armee de là le Canal, qui meine de Bruges à Gand, sans oser entreprendre de le passer; à cause des Forts que les Enne-

mis auoit fait au bord de deça, qui l'eussent fort incommodé en son passage.

Nos deux Marefchaux l'allerent deliurer de cette peine, & par vne hardiesse peu commune, pousferent depuis Menehein iusqu'au Canal, & enleuerent avec leurs seuls Gardes & leurs Dragons, les Forts qui tenoient en eschec le Prince. Ils le receurent en suite de deça, & l'escorterent iusqu'au delà des deux Escauts, où se trouuant enfin en seureté, il s'attacha à Hulst, qui apres vn siege assez long & assez opiniastré; couronna la vertu de ce Prince, de sa derniere conqueste.

Comme la marche de nos Generaux vers le Canal de Bruges, ne pouuoit estre plus hardie; leur retour vers les places de la Lys, ne pouuoit estre plus perilleux: Et c'est merueille que les Ennemis estant à l'erte avec toutes leurs forces; ne leur fermerent le chemin, ou ne les combattirent en leur retraite; ce qu'ils pouuoient faire avec auantage.

Il y en a qui ont blasmé de temerité, cette derniere Expedition de nos Generaux, & descrié particulièrement la conduite de Galsion, comme de celuy qui en ayant esté le principal promoteur; auoit exposé nos Affaires en ce Pays-là, aux consequences qui auroient resulté de la deffaite de nostre Armee, si les Ennemis se fussent auisez de la combattre avant sa ionction, ou apres sa separation d'avec le Prince d'Orange.

Mais ceux qui ont bien estudié le genie de ce Marechal, & reconnu les principes & les ressorts de ses mouuemens guerriers; ont remarqué que ce qu'il sembloit qu'il fit le plus au hazard, & contre les loix de la guerre; estoit entrepris & conduit par vn mouuement de prudence particuliere, & par vn resultat de Raisonnement, fondé sur vne connoissance tres-exacte qu'il auoit, de l'estat present des Ennemis: de la condition de leurs forces & des siennes: de leur estonnement ou irresolution à agir, procedant de la pluralité, & de l'independance de leurs Chefs les vns des autres: de la qualité des chemins par où il deuoit passer, & retourner à ses quartiers: de ce que pouuoient en telles occasions la diligence & l'actiuité, la precaution & les surprises, les ruses & la Braueure mesme.

Surtout cela il formoit des resolutions, qui paroissoient estranges à ceux, qui n'auoient pas les mesmes lumieres que luy, pour les desseigner: ni les mesmes qualitez actiues pour les executer: ni la mesme presence d'esprit, pour remedier aux accidens impreueus, & sçauoir prendre party selon la nature des occurences. C'est sur ce fondement, qu'il enuoya conuier le Prince d'Orange, de vouloir passer le Canal de Bruges; l'asseurant que nostre Armee le viendroit infailliblement receuoir au deça, sans qu'il y eut rié qui luy fit obstacle en sa marche.

Qu'ayant sçeu que ce Prince, auoit commandé

quatre mil hommes & du Canon, pour l'attaque des Forts qui luy estoient la liberté du passage; luy & son Compagnon ne firent autre chose, que commander à leurs Gardes & aux Dragons, d'aller prendre ces Forts, comme ils firent.

Que pendant que le mesme Prince, apportoit toutes les precautions, & toutes les formalitez que la guerre conseille, particulièrement pour passer le grand Escaut, au delà duquel les Espagnols estoient postez pour l'empescher; Ce Marechal ayant rencontré quelques basteaux, le passa avec cinq cens cheuaux, donna l'espouuante & la chasse aux Ennemis, qui creurent que toute l'Armee estoit passée, & vint faire signe aux Hollandois, (qui tirent d'abord sur luy le prenant pour Ennemy) que la seureté du passage estoit entiere.

Bref qu'il respondit à quelqu'un, qui luy representoit la difficulté, voire mesme l'impossibilité de la retraite; Qu'il auoit en sa teste, & portoit à son costé, dequoy surmonter cette pretendue impossibilité, & pourueu qu'on le suiuiust, & qu'on fist ce qu'il commanderoit; qu'on se reposast sur luy du reste.

Quoy qu'il en soit, l'Armee estant retournée heureusement en ses quartiers, & Galsion ayant offert à Ranzau le choix, d'aller assieger la Bassée, où l'on scauoit que la garnison estoit foible: ou de se charger de la conseruation des Places que
 nous

nous tenions sur la Lys; Celuy-cy choisist le premier de ces deux partys, croyant l'autre impossible, ou le iugeant peu necessaire au bien des affaires du Roy; Ce qui n'estoit point sans apparence. L'avis qu'on eut qu'il estoit entré vn grand secours dans la Bassée, par le retardement de quelqu'un des nostres, comme on l'a creu: ou plus vray-semblablement par la diligence des Ennemis, en fit abandonner l'entreprise.

Galsion reüssit mieux en ce qui fut de son partage, & c'est vne chose des plus remarquables, que la guerre ait fait voir en Flandres; que ce Marechal n'ait pas seulement perdu, vne des places de la Lys durant tout vn hiuer, au milieu des Ennemis, & environné de toutes leurs forces, qui estoient de beaucoup superieures aux siennes; Mais qu'il les ait esloignez de son voisinage: qu'il les ait esté chercher iusqu'au delà de l'Escaut, & ne leur ait pas mesme laissé de lieu de seureté, que dans les Villes, au delà de cette riuere.

 CHAPITRE XIII.

Du Siege de Courtray par le Duc d'Orleans.

LE Duc d'Orleans se remit l'annee suiivante en Campagne, & avec luy la mesme fortune qui l'a toujours accompagné, pendant qu'il a commandé les Armes du Roy. Comme sa coustume estoit de faire l'ouverture des Campagnes, par quelque Entreprise importante; Il ne fut pas plustost à Arras, qu'il n'assemblast le Conseil de guerre, pour sçavoir à quoy on s'attacheroit. On n'auoit rien resolu sur cela à Amiens; lors qu'il en partit d'aupres de leurs Maiestez; Bien que le Duc d'Anguien se fust laissé entendre dès Compiègne, que sa pensèe estoit qu'on allast passer l'Escaut, pour y combattre l'Armee Espagnolle, qui estoit postee au delà. Il persista dans la mesme pensèe à Arras, & s'offrit d'en estre luy-mesme l'executeur; pourueu que son Altesse le fortifiast de quelques Corps, particulièrement de Caualerie, dont il auoit plus de besoin.

Quelque couleur plausible qu'eut cét auis; il ne laissa pas d'auoir ses incōueniens: & quelque grand que fust le bié que le succez en promettoit (qui n'e-

estoit pas moins que la reductiõ de toute la Flandre) d'autant que ce succez estoit fort incertain, toutes les forces des Ennemis qui estoient considerables, ne deuant auoir à faire qu'à vne partie des nostres, & ce qui restoit sous le Duc d'Orleans; n'estant pas capable de destourner les suites qu'auroit eu la defaite de nostre Armee, si elle fust arriuee; On creut qu'il estoit à propos de ne courir point ce hazard, & qu'il valloit mieux s'attacher à quelque chose de plus certain, quoy que de moins esclatant, & de moins vtile mesme.

Le Mareschal de Ranzau proposa le siege de Douay; mais son opinion ne fut pas suiuite, & l'on iugea que ce n'estoit pas assez pour l'action d'une si belle Armee, qu'estoit alors la nostre, & pour la reputation du Chef qui la commandoit; que la conqueste de cette place.

On s'arresta enfin au sentiment du Mareschal de Gassion, qui estoit pour l'attaque de Courtray, place grande sur la Lys, & qui eust esté comme la couronne des Establissemens, que nous auions sur cette riuere. La loy ordinaire des conquestes, qui veut qu'on les fasse autant qu'on pourra continuës, pource qu'elles s'en conseruent mieux; Cette loy, dis-ie, fauorisoit le sentiment de Gassion. Mais outre qu'il y rencontroit son interest particulier, par la iõction qui se feroit d'une si belle piece, aux autres places de la Lys, dont il auoit la surintendance;

Il voyoit encore que cette conquête applaniroit le chemin à vn plus grand dessein, dont Roanette venant de traiter avec le Prince d'Orange, auoit eu ordre de luy donner part; qui estoit d'attaquer conjointement avec les Hollandois, Anuers ou Gand, ainsi qu'il seroit aduisé, & aux conditions dont ie diray vn mot cy-apres.

Le siege de Courtray resolu, on peut dire que iamais Place ne fut attaquée d'une plus belle hardiesse que celle-là; puis qu'elle le fut à la veüe & en presence d'une Armee ennemie, presqu'aussi forte que la nostre puisque la trenchee y fut ouuerte sans circonuallation, & les nostres se retranchans deuant les Ennemis de dehors, & contre ceux de dedans, à mesure que le siege s'auançoit. Mais qu'y auoit-il d'impossible ou de difficile à vne Armee, où estoient vn Duc d'Orleans, vn Duc d'Anguien, les Mareschaux de la Meilleraye, de Gramont, de Gassion & de Ranzau, & tant de braues Officiers subalternes? Courtray fut pris, & les Espagnols eurent la mortification, de sembler n'estre venus là que pour assister à sa reduction, & la rendre plus glorieuse par leur presence.

Il y auroit plusieurs remarques à faire sur la nature de ce siege. I'en mettray icy quelques-vnes, qui ne déplairont pas peut-estre au Lecteur. La premiere est, que dès qu'il fut resolu, Villequier eut ordre d'aller inuestir la Place. Il se rendit pour cét effet

à Menehein sur l'entree de la nuit, d'où les portes n'ayant pû estre ouuertes le matin si tost qu'il eust voulu; Il eut le desplaisir arriuant deuant Courtray, d'y voir filer le Regiment d'Infanterie de Delponty qu'il commandoit en personne, deux cens cheuaux, & quelques munitions de guerre. Cela veut dire qu'à la guerre, plus qu'en nulle autre des actions humaines; il n'y a point de moment à perdre, & que d'un moment perdu ou bien mesnagé, dépendent quelquefois des choses, d'une consequence incroyable. Si Villequier eust pû arriuer assez tost, pour couper le secours qui entra dans Courtray; cette place se fust renduë d'abord, & le temps que nous employasmes à la prédre; eust peut-estre attiré des progresz, qui eussent esbranlé toute la Flandre.

Vne seconde remarque sera, que l'Armee du Duc d'Anguien, ne deuant pas proprement estre du corps du siege, & ayant pris son poste à deux lieuës de là, seulement pour l'appuyer; les Ennemis passerent l'Escaut, & allant à luy avec toutes leurs forces, l'obligerent de se retrancher, & d'en donner auis au Duc d'Orleans, qui estant accouru à son secours avec vne partie de son Armee; obligea ceux-cy de se retirer. Apres quoy, afin que le Duc d'Anguien ne fust plus exposé à de semblables alarmes; il fut resolu qu'il se ioindroit à son Altesse,

pour faire le siege avec elle. Ce qui fait voir qu'en matiere de Sieges, il est fort dangereux d'auoir de ces Armees detachees, à moins qu'elles soient autant ou plus fortes que celles des Ennemis. Sans cela elles courent fortune d'en estre mal-traitees, ou de ne les empescher pas de faire ce qu'ils voudront contre les assiegeans, & pour les assiegez.

Sur tout la chose empire & les inconueniens croissent, quand les Chefs des deux Armees sont d'égale autorité, & de reputation à peu près esgale: Car il est certain qu'en cét estat il est mal-aisé, qu'ils puissent bien agir de concert, & se bien entendre en tout ce qui regardera le seruice du Maistre. Il est mal-aisé, que le General de l'Armee auxiliaire, ne souffre impatiemment & avec vn grand mal de cœur, de n'estre là que pour aider à acquerir de l'honneur à l'autre: Et que celuy-cy ne tasche de se passer de son assistance, & de luy donner le moins de part qu'il pourra, au bon-heur de son entreprise; d'où il arriue que les affaires du Maistre n'en vont pas mieux, & que son seruice s'en recule quelquefois bien fort. Nous en fismes vne fascheuse experience, en ce qui se passa entre le Mareschal de Chartillon & le Mareschal de la Force durant le siege de S. Omer: Et tout le monde tombe d'accord, que si dans le proiet qui s'en fit, l'Armee de ce dernier eust eu ordre de s'enfermer d'abord dans la circó-

uallation, avec l'Armée de l'autre; nous n'aurions point eu la honte de leuer le Siege, apres auoir veu introduire par les Ennemis, tout ce qui leur pleust dans la Place.

Le meilleur donc en cecy pour l'ordinaire est, qu'apres s'estre bien pourueu des choses necessaires pour le siege, & auoir estably de bons ordres pour la seureté & la facilité des conuois; on enferme dans le camp tout ce qu'on a de forces; d'où on en fait fortir apres ce qu'on en veut, pour les conuois, & les autres occasions qui se presentent à la guerre. Cela fut iudicieusement pratiqué deuant Courtray par le Duc d'Orleans, ainsi que nous venons de dire; comme il le pratiqua aussi deuant Grauelines, où il fit venir le Mareschal de Gassion; bien qu'il n'eût esté destiné, que pour seruir au dehors avec l'Armée auxiliaire.

On remarquera en troisieme lieu, que nous perdîmes au commencement du siege, vne belle occasion de défaire l'auant-garde des Ennemis, à faute de sçauoir l'estat de leur Armée, & l'ordre dans lequel ils venoient à nous, qui est vn poinct si necessaire à la guerre. La chose se passa ainsi. Gassion ayant son quartier deçà la Lys, les Espagnols s'auancerent de ce costé là par vne plaine, où entrans par vn defilé; ils se mettoient en bataille, à mesure qu'ils passoient. Qui les auroit chargez

en ce temps là, en eust eu sans doute bon marché, à cause que le corps de leur bataille estant éloigné, comme on l'a sçeu depuis, de plus de quatre grandes lieues de leur avant-garde, & nécessairement obligé de passer ce defilé pour la ioindre; Nous eussions eu tout loisir de la combattre & de la défaire. Mais dautant que nous auions ou la riuiere, ou quantité de defilez à passer, pour nous rendre à la plaine où les Ennemis se camperent. On iugea qu'ils auroient eu le temps de se retrancher, & de s'accommoder dans le poste qu'ils auoient pris, avant que nous pulsions arriuer à eux.

Mais comme nous perdîmes vne si belle occasion de les défaire; Ils ne sçurent, ou n'oserent pas se preualoir de celle qu'ils eurent, de forcer le quartier de Gasion, auant qu'il fust retranché, & qu'il eust pû estre secouru de nos autres quartiers, dont la communication estoit trauessee par la riuiere & par plusieurs defilez: comme i'ay dit cy-dessus. Ils se contenterent seulement de dresser deux bateries, avec lesquelles ils l'incommoderent quelque temps. Apres cela ils passerent la riuiere, & allerent essayer s'il y auoit quelque chose à faire au quartier du Duc d'Orleans, où Gasion se rendit aussi-tost, avec vne partie de ses troupes. Ils se posterent là en vn lieu vn peu plus élevé que
notre

nostre camp, & auancerent leurs trauaux si près de nos lignes, que les coups de pistolet portoient dedans. Nous fusmes contraints de faire des Espaulemens à l'Espreuue, pour couvrir nostre Cavalerie, qui estoit obligée d'estre presque tousiours en bataille, aussi bien que nos gens de pied d'estre sous les armes, à cause de cette proximité.

Enfin apres deux legeres tentatiues faites & repoussées, ils se retirerent, & firent comprendre qu'ils n'estoient pas tant venus là pour secourir Courtray, que pour en sauuer la garnison qui estoit forte, & nous disposer par la ialousie qu'ils nous donneroient, à luy accorder, comme nous fismes, vne capitulation honorable.

Ceux qui ont recherché la cause de cette grande retenue que les ennemis firent alors paroistre, à rien entreprendre sur nous; l'ont attribué à la pluralité & à l'indépendance des Chefs qui commandoient leur armée. Il n'est rien de plus nuisible dās la guerre, que cette pluralité & cette indépendance de Chefs. Rarement s'accordēt-ils à vn mesme poinct, sur tout pour ce qui est de hazarder vn combat general, à moins que quelque sorte de desespoir les y pousse: comme il arriua aux Mareschaux de Schomberg, de la Force, & de Marillac, quand ils furent secourir Casal. Hors de là il arriue presque tousiours que quand l'vn conclud à la bataille, l'autre n'en est pas d'avis: Et il arriue encor presque tousiours, que

l'aui de celuy-cy l'emporte, à cause que le premier ne veut point s'exposer au hazard de l'éuenement, dont le second s'est mis à couuert, & a rendu l'autre en quelque façon responsable, par l'opposition qui luy a faite.

Le siege de Landrecy par l'Archiduc Leopold, nous en fournit vn exemple insigné. Les Marefchaux de Gassion & de Ranzau s'estans ioints, pour reconnoistre l'estat des Assiegeans, & voir ce qui se pourroit faire pour le secours de la place assiegée. Gassion par le mouuement peut estre de cét instinct dont i'ay parlé cy-dessus; eust tenté le hazard de l'attaque des lignes des Espagnols, si Ranzau ne s'y fust opposé, pour des raisons qui estoient peut-estre bonnes, selon les loix ordinaires de la guerre. Mais l'on a sçeu depuis avec certitude, que l'instinct de l'autre estoit meilleur, & que les ennemis auoient resolu de se retirer & d'abandonner le siege, si l'on les eust attaquez.

Cette heureuse entrée de campagne, luy eust apparemment donné vne autre face, que celle qu'elle eust dans le progres: Et le premier faiët d'armes de l'Archiduc aux Pays-bas, ayant mal reüssy: il y auoit lieu de se promettre, que le reste suiuroit de mesme, & que la chaisne qui auoit commencé, acheueroit de se defiler. La prudence de la Reyne tascha de remedier à cét inconuenient, en laissant à Gassion le commandement de toute l'armée. Mais

celuy-cy s'est encor plaint (si c'est à tort ou avec raison, ce n'est pas icy le lieu de le decider) qu'il auoit ressenty de cruels effects de la mauuaise volonté de l'autre, en l'entreprise d'Ipre, qui s'en alla en fumée par le manquement de viures, & des autres choses qu'il auoit promis de fournir.

Cette pluralité donc & independance des Chefs de l'Armée Espagnole, a esté vne des causes pour lesquelles on ne peut s'y resoudre, de hazarder vn combat general, dont chacun craignoit en son particulier la reflexion qui s'en pouuoit faire sur sa fortune. Lamboy se souuenoit que la sienne auoit fait naufrage à la bataille de Kempen qu'il auoit perduë, & ne vouloit pas sacrifier vne autre fois ce peu de forces qu'il auoit ramassées apres ce débris. Picolomini n'ignoroit point, que pour auoir trop inconsidérément obligé l'Archiduc de donner la bataille, qu'il perdit près de Lipsic; Il auoit esté cassé du seruice de l'Empereur. Et le Duc Charles qui sçauoit que toute l'esperance de sa ressource, & pour le dire ainsi, toute sa destinée future, estoit comme enfermée dans son armée, n'auoit garde de l'exposer de son mouuement, au hazard d'vne deffaite.

En fin les Espagnols se retirerent, & la Mine du

Duc d'Orleans ayant renuersé la demi-lune, à laquelle il s'estoit attaché, apres que le Duc d'Anguien eust plusieurs fois inutilement tenté d'emporter d'assaut & sans fourneau, c'est à dire contre les formes, celle de son attaque; Courtray traita, & la place fut remise à son Altesse.

C H A P. X I V.

Du second siege de Mardik par le Duc d'Orleans, & de celui de Dunkerque par le Duc d'Anguien.

Courtray rendu, nostre Armée poussa l'Armée ennemie vers l'interieur de la Flandre, & n'oublia rien pour l'attirer à vn combat general, que les auantages du lieu où elle se postoit, sembloient luy deuoir conseiller. Elle l'euita pourtant avec soin, comme nous l'auons designé, & ne songeant qu'à couvrir les places que nous pouuions attaquer, mit tout son gain à ne rien predre. Je remarqueray icy qu'on n'a iamais veu vne ardeur de cōbatre pareille à celle qui transportoit alors nos gens: & bien que celle de la saison fut extrême, & que quelques soldats mesme en moururent, il sembloit qu'ils ne la sentoient point, par le sentiment de l'autre.

Sur tout il ne se peut rien ajouster à la ioye que le Duc d'Orleans fit paroistre, sur vn auis qu'il receut

que les ennemis auoient fait alte à vn village nommé Til, où ils sembloient se preparer pour la bataille. Cela l'obligea à se rendre à la tente du Duc d'Anguien, pour luy dire qu'il ne venoit point là pour deliberer s'il falloit combattre: mais en quelle maniere on combatroit, & quelle forme on donneroit à la bataille.

Il auoit tesmoigné vn peu auparauant vne semblable passion sur vn autre auis qu'il auoit eu, que le Duc d'Anguien qui menoit l'auant-garde, estoit aux mains avec les ennemis, dont il pouffoit quelques escadrons, qu'ils auoient laissé derriere pour couvrir leur marche. Son Altesse croyant que ce fust tout de bon que le combat fust attaché, y accourut en diligence, & quitta la bataille pour se ranger à l'auant-garde; ne voulant point qu'un autre que luy donnast le commencement à vne action, de laquelle despendoit le gain de toute la Flandre.

L'occasion de combattre eludée par les ennemis, qui outre le hazard qu'ils couroient d'une defaite generale dans le cœur de leur pays, voyoient encore de là le Canal de Bruges vne puissante armée sous le Prince d'Orange; Nous nous auançâmes vers ce canal, que le Prince Guillaume passa avec deux mil cheuaux, pour s'aboucher avec son Altesse. Là on vit qu'il n'auoit point ordre de rien refoudre de precis, sur ce que Roanete auoit desia proposé, & comme arresté en Hollande avec le Prince son pere. *Ou*

d'assiéger conjointement Gand, & que la place prise, on mettroit garnison moitié Françoisise & moitié Hollandoise à la citadelle, attendant la conquête d'Anuers: on si l'on commençoit par Anuers, qu'on mettroit garnison moitié Hollandoise & moitié Françoisise à la citadelle apres la reduction de la place, attendant la conquête de Gand, qui deuoit estre le partage de la France, suiuant le Traité fait auant la rupture: Comme Anuers celuy de Messieurs les Estats, à des conditions fauorables à la religion qu'on auoit eu soin de stipuller, & qu'on renouuela tousiours depuis par preference à toute autre chose.

Le succez de cette conference fust enfin reduit aux six mil homes que nous prestasmes aux Hollandois sous la conduite du Mareschal de Gramont, que nous leur pretâmes, dis-ie, plustost pource qu'il nous les demanderét par force, & pour ne paroistre pas ne vouloir rien faire: que pource que nous iugeassions qu'ils s'en voulussent seruir tout de bon, pour quelque entreprise importante. Comme ils n'auoient desia que trop de ialousie, de la prosperité de nos Armes au Pays-bas; Nous commencions aussi à prendre quelque soupçon, & auoir quelque lumiere du peu d'inclination qu'ils auoient à continuer la guerre, & sur tout de s'engager aux despenses excessiues, que les grands sieges traissent.

On scauoit outre cela que la santé du Prince d'Orange declinoit visiblement, & qu'il passoit quelque chose de la maladie du corps à l'esprit, qui en rendoit

les fonctiōs moins libres; Ce qui n'empeschoit point qu'il ne voulût toujours conseruer les apparences de son autorité accoustumée, & que le respect que les Hollandois auoient pour sa personne, ne le laissast iouyr de ce biē imaginaire, qui le deuoit bien quiter.

Cela fut cause qu'il ne voulut rien entreprendre, & qu'il ne voulut souffrir que son fils entreprit rien, de peur qu'il ne prit possession auant sa mort d'une chose dont il ne pouuoit consentir de se desaisir durant sa vie, & dont il ne pouuoit faire part à celuy à qui il en faisoit de ses autres biens, & pour l'eleuation duquel à vne Alliance fort haute; Il n'auoit rien espargné. Tant il est vray que les biens de l'esprit ou veritables ou faux; sont les derniers de l'amour desquels l'ame se dépouille, & que ceux-cy s'y fortifient dauantage, à mesure que ceux des sens s'en retirent.

Quoy qu'il en soit, on vit en cette constitution de corps & d'esprit où se trouuoit alors le Prince d'Orange, quelque chose de semblable, à ce qu'on auoit veu en nostre Louys XI. quelque temps auant qu'il mourut. Sa mort neantmoins arriua avec plus de tranquillité, ou moins d'agitation que celle de son frere Maurice, qui fut en partie causée par le déplaisir qu'il eut d'auoir laissé perdre Breda, & manqué de prendre Anuers, pour lequel il auoit exposé Breda: ou que celle du Marquis de Spinola son riuall, qui ne pût resister à la honte dont il s'estoit imaginé que sa vie seroit couuerte, si Casal luy eschapoit, à quoy il voyoit toutes choses disposées.

Le dernier Prince d'Orangen en vint point là, & il n'y eut que le dessein de prendre Anuers, qui luy tenoit à l'esprit depuis long temps, & que la fortune déconcerta tousiours, qui luy auoit fait quelque peine. L'irruption que fit le Comte Guillaume du costé de Calo, pendant que nous assiegeons S. Omer, en estoit vn preparatif, qui fut enuoyé en fumée. Le projet qu'il en auoit fait, & qui fut concerté avec Estrade, la seconde année de la Regence, s'auorta, de la mesme maniere que les mines qu'on euenta par la descouuerte qui en fut faite aux Espagnols, & le renfort que luy mena le Marechal de Gramont, auoit pour pretexte cette entrepryse, lors qu'il nous fut demandé. De sorte qu'on peut ajouter à l'eloge de ce Prince, qui a esté vn des plus grands Capitaines, & vn des plus grands Politiques de son temps, qu'il est mort avec le dessein de prendre Anuers: Comme vn Empereur Turc voulut qu'on inserast dans le dénombrement de ses heroiques actions, celuy qu'il auoit eu de prendre Rhodes. Que cecy soit dit par occasion.

La separation du Prince Guillaume faite, on mit en deliberation parmy nous, si l'on entreroit plus auant en Flandres, où il sembloit qu'on pouuoit faire des establissemens plus vtiles qu'en nulle autre part: ou si l'on retourneroit vers la mer, où tout estoit demeuré foible d'hommes pour les ennemis, à cause du besoin qu'ils auoient eu, d'en tirer de toutes les garnisons.

garnisons, pour en grossir leurs Armées, qui auoient en teste la nostre, & celle du Prince d'Orange.

Ce dernier party, que le Mareschal de Ranzau, & quelque autre de la confiance du Duc d'Orleans appuyerent; preualut, & le retour de nostre Armée vers la mer, fut resolu. Pour le faire plus seurement & avec moins d'obstacle: Son Altesse fit vne contre-marche vers Courtray, & se laissant entendre, qu'elle en vouloit à Oudenarde sur l'Escaut, pendant que les Hollandois attaqueroient Dendermonde sur la mesme riuere; obligea les ennemis de tourner toutes leurs forces de ce costé là, & de ne songer point aux places de la mer, où elle tourna toutes les siennes.

La pensée de son Altesse fut de prendre Mardik, qui nous auoit esté enleué par vn malheur, auquel il semble que nostre nation soit plus sujete que nulle autre. La prise de Bergues que nous emportasmes comme d'emblée, en facilita l'attaque: Mais les ennemis ayant la mer libre, & rafraischissant comme il leur plaisoit la garnison, iusqu'à l'arriuée des vaisseaux Hollandois, qui parurent vn peu tard: Ce siege fut plus long qu'on n'auoit creu, & plus memorable qu'il n'eust esté à desirer par la mort de plusieurs personnes de condition, qui furent tuez à vne sortie que le Duc d'Anguien repoussa en personne, & où il fust blessé d'vn esclat de Grenade au visage. Entre ceux-là le Comte de la Rochequion fust des

plus généralement regrettez. L'estime que j'auois pour sa personne, & que j'ay pour ceux à qui il appartenoit, m'oblige à luy rendre ce tesmoignage, que sa vertu n'auoit besoin que d'une longue vie, pour luy acquerir tout l'honneur qu'elle apporte à ceux qui l'exercent long-temps.

Le siege de Mardik acheué, & trois mil hommes qui deffendoient cette place rendus à discretion: Le Duc d'Orleans que les vœux de tout le monde rappelloient à la Cour, & que les longues fatigues qu'il auoit essuyées, conuioient au repos: remit l'Armée au Duc d'Anguien, pour se rendre aupres de leurs Maiestez.

La saison estoit desia fort auancée, & l'Armée se trouuant fort recreüe & harrassée: sembloit ne demander que les quartiers d'hyuer pour se delasser. Mais ce Duc qui vouloit profiter de ce peu de temps qui luy restoit pour l'action, & de qui le grand cœur ne souffroit pas qu'il eut de petits desseins à la teste: Ne se preposa rien moins que de finir la campagne par la conqueste de Dunkerque.

C'estoit certes la finir glorieusement: Et s'estre rendu Maistre en treize iours de trenchée ouuerte, d'une place de ce nom & de cette force, apres s'estre emparé de Furne en moins de tēps qu'on n'en met à prendre vn meschant Chasteau; ne sont point des succez qui entrent dans le rang des choses ordinairement possibles, & communement croyables. Le raitaille-

ment de Courtray, que ce Prince fit luy mesme en personne avec moins de peril que de bon-heur; fut la conclusion du dernier acte de cete Campagne.

Sur cecy il est à considerer, que pour ne retourner pas à la Cour les mains vuides, comme l'on dit, & pour laisser aux Espagnols quelque souuenir particulier de sa demeure dans leur pays: le Duc d'Anguien auoit resolu, en cas qu'il ne peust penetrer iusques à Furne, pour de là passer à Dunkerque; d'aller reprendre Menehein. Pour cet effect il auoit laissé à Hunscoth, qui est à deux lieuës de Furne, tout le bagage de l'Armée, avec deux mil cinq cens hommes, & ordonné au Commandant de faire filer le tout vers Menehein au premier auis qu'il auroit, que le passage de Furne n'auoit pas esté forcé. Apres s'estre rendu Maistre de cette place, qui est comme vne des clefs de Dunkerque: il y fit quelque seiour pour la fortifier, pour y laisser respirer son armée, & pour y faire les prouisions de foin, d'auoine, de paille & des autres choses necessaires pour le siege qu'il meditoit; attendant qu'il eut receu de la Cour la permission de le faire. Cette preuoyance est à remarquer & à estimer.

On remarquera encore, qu'on n'a point veu en Flandres vne plus belle & plus iudicieuse deffense, que celle que fit le Marquis de Leyde à Dunkerque. Il n'y confirma pas seulement, mais il y augmenta de beaucoup, la gloire qu'il auoit acquise à la deffense

de Mastric, il y auoit quelques années. Et d'autant que cét Art ne consiste pas seulement à sçauoir retrancher vn bastion, ou chicaner vne contrescarpe, ou faire quelque sortie sur les ennemis pour incommoder leurs approches, ou surprendre leurs tranchées : Mais à les tenir le plus long temps qu'il se pourra, esloignez du corps d'une place : Le Marquis de Leyde nous disputa tout, depuis les Dunes iusqu'au pied de la contrescarpe, & par des trauerse palissadées qu'il nous opposoit continuellement: Il empeschoit que nostre Caualerie ne peust ny le combatre ny l'attaquer, pendant que la sienne auoit la liberté de charger nostre Infanterie, apres qu'elle auoit forcé ces trauerse, qu'elle estoit obligée de forcer à coups de pique & à coups d'espée. C'estoit vne petite imitation de la guerre de campagne, qui se fait entre deux Armées, dont la plus foible se retranche deuant la plus forte, & l'attend dans ses auantages.

C H A P. X V.

Des trois dernieres Campagnes que nous auons faites en Flandres.

LA Campagne de l'année suiuiante, qui ne nous fust pas heureuse au commencement, n'auoit

pas laissé de l'estre sur la fin, si le peu de bonne intelligence, qui fut entre les Mareschaux de Gassion & de Ranzau, n'eneust corrompu le fruit. La foiblesse où nos troupes se trouuerét d'abord, auoit esté si bien réparée par les soins du Cardinal Mazarin; Que sans cette malheureuse mes-intelligence, nous auions dequoy adiouster la prise d'Ipre à celle de la Bassée par Gassion, & de Dixmude par Ranzau: Et l'action d'une Armée de vingt mil hommes, que nous eusmes sur pied à la fin de cette campagne, ne seroit point reduite à la conqueste d'une place de si petite consideration que Lens.

Cette conqueste nous fut chèrement vendüe, puis qu'elle cousta la vie au Mareschal de Gassion, par vne fatalité commune à plusieurs grands Capitaines, de perir en des occasions de peu d'importance. La fortune qui n'auoit point contribué à son éléuation, & qui ne pouuoit souffrir les progresz que sa vertu faisoit sans elle, le fit tomber deuant cette meschante place, qui est deuenüe de grand nom par sa mort, & beaucoup plus par la bataille que le Prince de Condé gagna l'année d'apres, dans la plaine qui luy est proche.

Je ne feray point icy la relation du particulier de cette bataille; puis qu'outre que mon dessein n'est pas de m'attacher guere au detail des succez, qu'il me suffit de représenter en gros, Cela a esté fait avec elegance & exactitude par vn Auteur de merite. Je

*Le Sr de
Lapeyre.
re.*

diray seulement que la perte en auoit si fort estourdy les Espagnols : Que si le Ciel l'eust voulu, & que les desordres arriuez en France, ne nous eussent mis dans l'impuissance de recueillir les suites qu'elle auoit eues ; nous eussions fort auancé dans le chemin de la Paix generale, d'où les discordes intestines, nous ont si fort esloignez.

I'aurois tort si ie ne faisois obseruer icy, que depuis nostre rupture avec l'Espagne, nous n'auions pas mis sur pied vne plus belle Armée que fut la nostre au comencement de la Campagne, en laquelle Ypre fut pris, & la bataille de Lens gagnée. Que si des accidens impreueus, n'eussent fait auorter vne partie des bons succez qu'elle promettoit ; la prise d'Ypre en eut infailliblement attiré d'autres plus importantes, & nos coupseussent porté iusques dans le cœur, & les entrailles de la Flandre. Mais ce n'est pas la premiere fois que la fortune a pris plaisir de renuerser, ce que la prudence humaine auoit eleué avec plus de soin, plus de solidité & plus d'esclat : ce qui ne doit point empescher qu'on ne loue ceux qui auoient aydé à faire les desseins & les preparatifs des choses que la prudence auoit conseillées, & qui n'ont pas eu tout l'effect qu'elles deuoient auoir, par la malice de la fortune.

C'est pourquoy i'estime que dans le succez de cette Campagne, de quelque melange de bien & de mal qu'elle ait esté bigarrée : Ce que le Cardinal y auoit

contribué n'a pas laissé d'auoir tout son prix dans l'opinion des Sages, qui ne iugent pas tant des choses par les éuenemens que par les raisons qu'on a eu de les entreprendre. l'estime encore que bien que le siege de Cambray, dont il fit le projet l'année passée, ait mal reüssy par le manquement de quelque cause, dont il n'est pas responsable : Il n'y a pas moins de gloire pour luy, à en iuger sainement, de l'auoir fait si à propos qu'il le fit : d'auoir si bien pris le temps pour l'execution, que la place se trouuoit foible d'hommes & dégarnie de munitions, & d'auoir préparé tout ce qui estoit necessaire pour l'heureux cours de ce siege : nonobstant le mauuais estat des affaires du Roy & la confusion du Royaume.

CHAPITRE XVI.

Des motifs que nous auons eus pendant la guerre, de nous attacher particulièrement aux Pays-bas.

LEs efforts & les progresz que nous auons faits en Flandre, ont eu sans doute pour fin la paix generale: Mais ils ont eu outre cela vne autre fin particuliere pour ce Royaume. On a songé de couvrir par ce moyen Paris, qui en est la partie la plus noble, & de mettre des barrieres plus fortes & plus esloignées aux irruptions des Flamens, en eslargissant nos

frontieres de ce costé là , & faisant rempart pour nous, de leurs propres forteresses.

On se souuenoit des allarmes , qui en sont plusieurs fois venues, à cette grande ville, & de la consternation où elle tomba, lors qu'en la ligue que Charles le Quint & Henry Huictiesme Roy d'Angleterre, firent contre nous; Celuy-là s'estoit auancé iusque sur les bords de la Marne, qu'il ne pût, ou ne voulut point passer, pour des raisons qui ne sont pas de nostre suiet.

On auoit la memoire encore fraische, de l'effroy que luy causa le passage de la Some par Picolomini & Iean de Verth; bien qu'à dire le vray, cette terreur fust vn peu panique, & moins raisonnable que n'eust esté celle, que nous eut causée la bataille de Rocroy, si nous l'eussions perduë.

On scauoit enfin que le mesme Empereur Charles, auoit laissé pour Maxime constante à son fils; Qu'il n'y auoit point de si seure diuersion pour luy, en quelque endroit que nous luy fissions la guerre, que de donner l'allarme à Paris, & de toucher à son voisinage. Que son fils se seruist heureusement de ce conseil, faisant entrer le Duc de Sauoye en Picardie, pour faire rappeler d'Italie le Duc de Guise: comme il arriua après la bataille de S. Quentin. Cela me fait croire que les Espagnols n'ont pas si peu à cœur la conseruation des Pay-bas, qu'il a semblé à quelques vns, qui se sont imaginez, que les pertes
qu'ils

qu'ils y faisoient, ne leur estoient pas fort sensibles, & que la dépense de la guerre qu'ils y ont faite, surpassoit de beaucoup le prix des choses qu'ils y ont voulu conseruer, ou qu'ils y ont tasché d'acquérir.

Il est vray que l'Espagne, & ce qu'ils ont en Italie, & peut-estre mesme encor les Estats de l'Empereur, leur sont plus chers que la Flandre. Mais cela n'empesche point que celle-cy ne leur soit fort considerable. Et comme la passion qu'on a pour les moyens, se mesure par celle qu'on a pour la fin: Et qu'on dispute les Dehors avec presque la mesme ardeur, que celle qu'on a pour sauuer le Corps d'une place: On peut iuger par cette proportion, à quel point les Espagnols seroient faschez de perdre les Pays-bas, qui leur donnent moyen d'assister plus puissamment & plus commodement l'Empereur en Allemagne, qu'ils ne feroient par aucun autre lieu; comme il s'est veu depuis les troubles de la Boheme: ou d'arrester à la deffense de nos frontieres, ou à l'attaque des leurs, la meilleure partie de nos forces, qui sans cela pourroient fondre en Espagne, ou dans leurs Estats d'Italie.

C'est pourquoy il y a de l'apparence qu'ils disputeront iusqu'au bout la possession de ce qu'ils ont aux Pays-bas, & ne s'en dessaisiront iamais de telle sorte, qu'ils ne le tiennent par quelque endroit, & ne soient assurez de le faire reuenir à eux; Comme il arriua au mariage de leur Infante avec

l'Archiduc Albert. Quelque traité qu'ils puissent faire là dessus; Il ressemblera aux traitez que faisoit Charles le Quint avec François Premier, pour le transport de l'Etat de Milan, à vn des Enfans de de France. Il le faisoit tousiours avec la pensée, que luy ou la fortune en eluderoient l'accomplissement, & que cependant il recueilliroit les fruiçts presens, qui luy venoient de ces traitez, & termineroit par là quelque guerre qui luy estoit ruineuse.

Cette bien-seance si grande pour nous, que que la Flandre changeast de Maistre: ou ne fut fut plus en estat de nous faire des affronts, ou nous donner des allarmes: m'a fait quelquefois penser, pourquoy vn Prince si sage, & qui auoit vn si sage Conseil, qu'Henry le Grand: qui aimoit ses Estats, non seulement comme vn bien receu par succession: mais comme vn bien acquis avec des trauaux incroyables: qui auoit si souuent esprouué, combien le voisinage du Pays-bas luy estoit funeste, & qui sçauoit que c'estoit là la grande porte, par où nos plus dangereux ennemis y pouuoient entrer; Pourquoy, dis-ie, ce Sage Prince, dans le Plan de la ligue qu'il auoit faite, pour mortifier les Espagnols en Italie, & reduire en Allemagne au petit pied la Maison d'Austriche: n'y auoit point enfermé l'attaque des Pays-bas, pour courir son Royaume par où il est le plus ouuert: Estoit-il plus ialoux du bien des Princes d'Italie, & des Princes

d'Allemagne, que du sien propre, & de celuy de ses Suiets? ou respectoit-il dauantage la paix de Veruins en Flandres, que dans l'Estat de Milan, où le Duc de Sauoye & l'Esdiguieres deuoient porter la guerre, apres auoir commencé de l'allumer dans celuy de Genes?

C'est bien plus, la Treue qu'il procura entre les Hollandois & les Espagnols, & où il eut besoin de toute son autorité enuers Messieurs les Estats, & de toute l'éloquence du President Ieanin, pour la faire reüssir: Sembloit-il pas designer qu'il vouloit conseruer à ceux-là les Pays-bas, & les mettre à couuert de tous les desseins que leurs ennemis pourroient faire sur eux de ce costé là, l'espace de plusieurs années.

Nonobstant cela, il est à croire que dans vne telle conduite, ce Prince faisoit comme ceux qui en nageant, tournent le dos au lieu où ils vealent aborder, & que d'asseurer pour iamais la France contre les insults du Pays-bas: estoit la premiere chose où il visoit dans son intention: quoy qu'elle fust la dernière qui deust paroistre dans l'execution, suiuant la maxime des Philosophes.

Que s'il n'auoit point voulu commencer la guerre qu'il meditoit, par l'attaque de ce Pays là: C'estoit ou qu'il ne le vouloit point du tout attaquer, & qu'il pensoit paruenir par vn autre moyen, à la fin qu'il s'estoit proposée de ce costé: comme on arriue

à vn mesme lieu par plusieurs chemins: Et ie tiens cela fort vray-semblable, & que ce Prince ne desiroit point rompre avec les Archiducs, n'ayant pas le mesme pretexte de leur faire la guerre en Flandres, que de la faire en Italie & en Allemagne, où il n'entroit que comme Soustenant & Auxiliaire. Ou bien certes que luy ny les siens, n'estans pas aussi intelligens en l'art d'attaquer les Places, qu'en la guerre de Campagne; Il voyoit que commencer la guerre par là, ce seroit pour luy vne mer à boire: ce seroit se tailler vne besongne infinie, & consumer du temps, des hommes, & de l'argent sans mesure; que d'attaquer les places de Flandres, si fortes par art & par nature, & semées en si grand nombre, & si près l'une de l'autre.

Je m' imagine donc que la pensée de ce Prince estoit, de bloquer de telle sorte les Pays-bas, par la guerre qu'il alloit faire en Italie & en Allemagne, que les Espagnols & l'Empereur n'y pouuant rien enuoyer par terre, & le traict de la mer estant mal seur pour ceux-là, à cause des tourmentes & des vaisseaux ennemis: Il falloit de necessité que les Flamens fussent reduits à leurs seules forces, avec lesquelles il leur seroit mal-aisé de se deffendre des Hollandois & de nous, si nous les attaquions en mesme temps, & beaucoup plus de rien entreprendre sur les vns ou sur les autres.

Tellement que ce Prince ne songeoit pas moins

à la seureté de Messieurs les Estats, qu'à celle de son Royaume, & la Tréue qu'il leur auoit procurée, n'estoit qu'une planche pour passer plus seurement & plus auantageusement à la Paix, par l'impuissance où les Espagnols se trouueroient de leur faire la guerre; toutes les veines par où ils faisoient couler du secours aux Pays-bas, leur estans bouchées. Cependant Henry, outre qu'il se deliuroit des frais des subuentions qu'il faisoit aux Hollandois, qui ne s'aiuistoient pas fort avec son humeur mesnagere; pretendoit de se seruir de la capacité du Comte Maurice à assieger des places, & de l'Infanterie de Messieurs les Estats, qui estoit alors plus aguerrie & plus en exercice que la sienne.

La mort de Henry ayant enuoyé en fumée ses grands projets, & le terme de la Tréue entre les Hollandois & les Espagnols estant expiré; nous n'auons esté que simples spectateurs de la guerre qu'ils se sont faite depuis, iusqu'à la surprise de la ville de Treues, & l'enleuement del'Electeur, qui fut vne œuvre de l'inuention & du soin des Espagnols. Ce fut le veritable sujet de nostre rupture avec eux, qui ne pouuoit estre plus iuste, puis que cet Electeur reposoit sous la protection que nous luy auions accordée contre les armes du Roy de Suede; lors que l'Empereur & le Roy d'Espagne ne pouuoient pas en garentir leurs propres Estats, & que le feu qui desoloit ses voisins, s'alloit respan-

dre iusques à luy.

Toutefois quelque iuste que fust le suiet de cette rupture; on eust encore balancé de la faire, sans les violentes poursuites des Hollandois, & les ardens offices de quelques amis qu'ils eurent auprès du Roy & du Cardinal de Richelieu. Le Roy y auoit de la repugnance par scrupule de Religion, qui luy fut leuë par vne assemblée de Docteurs qu'on conuoqua sur ce suiet: Et le Cardinal ne pouuoit s'y refoudre, à cause que la France estant en paix avec tous ses voisins; Il faisoit difficulté de la plonger directement dans la guerre, d'où l'on ne sort pas si facilement que l'on y entre.

Ce qui fit prendre party en cet estat d'incertitude & tomber la balance dans les contrepoids que faisoient diuerses considerations dans l'ame du Roy & du Cardinal; fut la Tréue que les Hollandois se laisserent clairement entendre qu'ils feroient, si nous ne nous resoluions à la guerre. Les conséquences de cette Tréue (s'ils l'eussent faite) estoient sans doute fort à craindre pour nous & pour nos autres Alliez; mais non pas au point qu'on se le representoit à la Cour, & que le Pere Ioseph & Charnassé, qui pouissoient fortement à cette rouë, le figurerent. Le premier s'y portoit par cette humeur turbulente, & ennemie du repos du monde, avec laquelle il estoit né: & le second par vn interest d'vtilité, qu'il trouuoit fort grand pour luy dans cette guerre, qui l'eust esleué

Fort haut, si la mort n'eust arresté le mouuement de son éléuation deuant Breda, où il se fit mal-heureusement tuer par vn excez de courage. Les presens qui ne furent point espargnez de la part de Messieurs les Estats durant cette poursuite & depuis, acheuerent d'applanir toutes les difficultez qui s'y rencontrerent.

Outre cela, comme la crainte des inconueniens dont la Tréue nous menaçoit, auoit esté le plus puissant motif qui nous auoit fait entédre à la guerre: L'esperance des fruits que nous en deuions recueillir, ne fut pas vn petit charme pour nous y engager. C'estoit à peu prés la moitié de tout ce que l'Espagne possède aux Pays-bas, qui nous en deuoit reuenir par les cōditions du Traité, & le partage d'entre les Hollandois & nous en estoit fait sur le papier avec vne telle bien-seance, que chacun auoit pour soy ce qui l'accommodoit le mieux, en cette pretenduë despoüille.

Avec ces machines ils nous poufferent où ils voulurent, & l'ardeur que nous fîmes paroistre à suiure tous leurs mouuemens, fut si grande; qu'au lieu qu'ils nous eussent donné de l'argent pour nous obliger à rōpre, si nous leur eussions tenu le marché haut; ils en obtindrent de nous en quantité notable, & ne le voulurent pas mesme receuoir qu'en quarts d'escus de poids, afin de les pouuoir conuertir avec plus de profit aux especes de leur Pays. Ce qui fut

le meilleur pour eux fut, que nous consentifmes que le Prince d'Orange auroit toute la direction de la guerre, & que nos Generaux luy feroient subalternes & receuroient la loy de luy.

Par ce moyen ils faisoient deux choses fort considerables pour eux. L'une de nous embarquer dans la mesme guerre qui les occupoit, d'où il leur estoit apparemment infallible de ne sortir iamais que par vne Paix, qui les feroit reconnoistre pour Souverains par ceux qui les traitoient de suiets: ce qu'ils s'estoient proposez en traitant avec nous.

L'autre, qu'encore que le partage concerté, s'il venoit à s'accomplir, leur deust estre vn principe immortel de ialousie, & qu'ils creussent que nous auoir pour voisins au lieu des Espagnols, n'estoit que changer de crainte, & peut-estre qu'empirer de condition: Ils iugerent qu'il valloit mieux s'exposer à vn mal incertain, & contre lequel il y auoit plusieurs remedes, pour obtenir vn bien present & d'vne telle importance, que celuy de nous rendre compagnons de leur fortune; c'est à dire, de luy donner par cette societé vne baze plus seure & plus ferme qu'elle n'auoit.

Qu'à la verité ils souffriroient bié que nous nous rendissions maistres des places de la mer qui estoient si fatales à leur commerce entre les mains des Espagnols, & mesmes de quelques autres de leurs places, qui estoient frótieres des nostres. Mais que de nous
establi

establi dans le cœur de la Flandre, & aux lieux qui leur estoient proches, ce qui leur faisoit de la peine: ou que le cours de la guerre l'empescheroit de luy-mesme: ou qu'ilstrouueroient moyen de le diuertir, soit en cessant d'agir contre les Espagnols, & d'occuper, comme ils faisoient, vne partie de leurs forces: ou prenant le temps de s'accorder avec eux, sous quelque pretexte plausible, que l'estat des choses leur fourniroit.

Ils ne mirent pas long temps à nous faire ressentir les effets de cette ialousie. Le gain de la bataille d'Auein, dont le premier mouuement de nos armes fut fuiuy, contre l'attente de tout le monde: ne leur donna guere moins l'allarme qu'aux Espagnols, qui la perdirent, & de peur que cet auantage n'en tirast d'autres apres luy, comme c'est la coustume, & que nos Generaux, qui estoient le Mareschal de Chastillon & le Mareschal de Brezé, ne pouffassent plus auant la victoire: le Prince d'Orange leur enuoya ordre de le venir ioindre. Si neantmoins Chastillon, qui ne sçauoit qu'aller droit aux choses dont il se mesloit, en eut esté creu; on fut allé assieger Namur, & faire là vn bon establissement, nonobstant les ordres du Prince d'Orange.

Mais Brezé qui auoit la confidence du cabinet & le secret des affaires s'y opposa, & fit resoudre son Compagnon d'obeyr à leur Generalissime, suiuant l'intention de la Cour. Et ce fut là le premier germe

de la diuision, qui vint depuis si fortement à s'éclorre entre ces deux Generaux; qu'ils furent vne fois à en mettre l'espée à la main l'un contre l'autre. D'où l'on peut voir, non seulement combien il est dangereux de mettre au commandement d'une mesme armée, deux Chefs d'égale autorité: mais encore combien cét inconuenient s'augmente, par la confiance que le Maistre témoigne à l'un plus qu'à l'autre, & par la participation qu'il luy donne plus grande de ses volontez, de qui son Compagnon est obligé de les apprendre.

Quoy qu'il en soit, le Prince d'Orange fit promener si long temps nostre Armée sans rien faire, au siege de Tirlimon près, & la laissa tellement denüée de subsistance, quoy qu'il se fut obligé de luy en fournir; quelle se defist d'elle-mesme: ou plustost l'on peut dire, que les Hollandois la defirent sans combattre, à faute de la secourir, & qu'ils en eurent la dépouille, qui estoit ample & riche, presque pour rien. Outre cela ce procédé du Prince d'Orange, & les longueurs & tournoyemens des marches de son Armée & de la nostre, sans rien entreprendre; donnerent loisir aux Espagnols de reuenir de la consternation, où la bataille d'Auein les auoit iettez, & d'euoquer vn puissant secours d'Allemagne, qui nous mit presque sur la defensue.

C'est bien plus, comme si la fortune nous eut voulu donner moyen de nous venger genereusement des

Hollandois, & de leur rendre du bien pour le mal qu'ils nous auoient fait: elle permit que les Espagnols surprissent le Fort de Skink dans le Betau; c'est à dire, qu'ils eussent l'entrée dans les propres entrailles de la Hollande. Voila donc les Hollandois reduits à la necessité de reprendre ce Fort, ou de perir par là: Et voila aussi les Espagnols obligez de conseruer cette conqueste, pour conseruer l'esperance qu'ils auoient eüe, de s'emparer du reste de l'Isle. Cét Endroit a esté vn des plus beaux Theatres, que la guerre ait fait ouuir en ce Pays-là, depuis qu'on luy fait. Iamais les Hollandois n'ont fait vn plus grand effort de puissance, ny iamais le Prince d'Orange n'a donné vne plus grande marque de ce qu'il seauoit faire, qu'en cette occasion. Et iamais les Espagnols ne se sont appliquez avec plus de soin, ny plus generally avec toutes leurs forces, qu'à deffendre ce que les Hollandois attaquoient.

En ce dur & triste accessoire, la France ne manqua point à ceux-cy, & sans se souuenir de ce qui s'estoit passé de leur part en nostre Armée; elle enuoya ordre au Mareschal de Brezé, qui estoit demeuré seul à la commander, de ne se separer point du Prince d'Orange, iusqu'à la reduction du Fort de Skink, qui se fit plusieurs mois apres son attaque. On peut voir par là, combien est iudicieuse la Politique du Cardinal de Richelieu, & combien son Ame estoit haute, d'auoir conseillé à son Maistre vne conduite si ma-

gnanime, & à dire vray si necessaire. Apres ce seruice si importât rendu par la France à Messieurs les Estats: La guerre que nous fîmes au Pays-bas, changea de face de part & d'autre, & chacun prist separément son auantage, selon qui le iugea à propos.

On a veu aux Chapitres precedents, vne partie de ce qui s'y est passé depuis la Regence. L'adiouste à cela, que les progres que nous y auons faits, ont pû détromper le monde, de l'erreur ou il estoit, qu'estant occupez en tant d'autres lieux: Nous n'estions pas capables tous seuls, & sans le concours des Hollandois, d'y donner la loy aux Espagnols, & d'y prendre sur eux des auantages considerables. Je ne parle point de la pensée qu'eust le Duc d'Anguien, de passer l'Escaut pour les aller combattre, l'année de la prise de Courtray & de Dunkerque. Puisque la proposition ne fut point acceptée: il faut croire qu'on iugea que le succez en estoit trop aubigu, & que n'y ayant pas moins à craindre qu'à esperer en cette Expedition: on ne la voulut point tenter.

Mais si apres qu'on eust pris Courtray, & poussé les ennemis iusqu'au Canal de Bruges & de Gand: On eust attaqué Oudenarde ou Tournay, au lieu de tourner vers les places de la mer: tout le reste de la Flandre estoit esbranlé, & alloit presque tomber de luy-mesme, comme on l'a sçeu depuis. Et par consequent les Hollandois qui ne vouloient plus agir: eussent esté obligez de souffrir cette proximité qui leur

estoit si suspecte, & dans laquelle le spectre qu'ils y voyoient & qui leur faisoit peur: n'estoit forgé que par vne imagination erronée: estant certain que si cela fut arriué: ils y auroient veu observer par les François toutes les loix de bons voisins: comme ils leur ont veu observer toutes celles des bons Alliez, tant que la confederation a esté sur pied.

Après la reduction de la ville d'Ypre, & le gain de la bataille de Lens, qui arriuerent lors qu'ils commençoient à laisser reposer leurs Armes, dans l'attente de la Paix qu'ils vouloient faire: Si les desordres de Paris n'eussent arresté tout à coup le cours des nostres: Ils auroient pû estre spectateurs d'une reuolution, qu'apparemment nous allions causer dans la Flandre: Mais Dieu nel'a point voulu, & il a permis qu'à la veille d'une grande extremité; Les Espagnols ayent esté secourus par les François mesmes, & qu'ils nous deussent leur ressource en ce Pays-là & ailleurs, sans nous estre obligez de ce bien-fait, & sans que nous en pûssions pretendre ny merite de nostre côté, ny reconnoissance du leur.

Quand aux Hollandois, ie ne scay quel sentiment ils ont pour la France, & s'ils nous hayssent pour ce qu'ils nous ont fait tort, & nous ont abandonnez au milieu de la tourmente, à laquelle nous nous estions exposez pour l'amour d'eux: ou s'ils nous aiment pour cela mesme, & pour ce que nous sommes cause, qu'ils sont arriuez au port où ils aspiroient, qui

estoit la Paix, pour nous estre mis de la partie avec eux en la guerre qu'ils auoient sur les bras, qui ne pouuoit sans cela aboutir tout au plus qu'à vne Tréue.

Je veux croire que ce dernier sentiment preuadra tousiours dās leur ame, & qu'ils seroient faschez qu'une petite Republique comme celle des Grisons, à qui il est arriué quelque chose de semblable, ait tesmoigné plus de gratitude qu'eux à l'endroit de cette Couronne. Apres la defection où ils se portèrent contre nous, qui auoit plus de pretexte que la leur: Ils protesterent au Duc de Rohan en le conuoyant hors de leur pays, qu'ils ne perdroyent iamais le souuenir des obligations qu'ils auoient à la France, de ce que par son assistance ils auoient eu moyen de faire la paix d'Inspuk, qui les affermissoit dans la souveraineté de la Valteline, & que leurs rochers & leurs môtagnes retentiroient tousiours (c'estoit vne partie de leur compliment) des loüanges qu'ils donneroyent à labonté du Roy, à laquelle ils estoient redeuables de ce grād biē.

C H A P. X V I I.

Du soin qui a esté pris depuis la Regence, des affaires de Catalogne, & avec quel succez.

L'Endroit le plus ialoux, où nous ayons maintenu la guerre & les autres choses depuis la Regence, a esté sans doute la Catalogne. Les esprits des habitans y estant trauallez de certaines passions, qui ne

Il n'alloient pas si violemment ceux que nous protegions ailleurs : vouloient estre traitez avec plus de circonspection, & de plus grands tesmoignages de bonne volonté que les autres. Il falloit agir avec plus de vigueur & d'adresse, pour les asseurer contre des Ennemis qui auoient esté leurs Maistres, & rompre les menées que ceux-cy faisoient pour les ramener à leur premiere sujétion, & les retirer de celle qu'ils auoient choisie, & qui à proprement parler, estoit plustost vne sujétion de nom, & vn ioug dont il leur estoit permis de sortir toutes les fois qu'ils le voudroient, qu'une dépendance réelle.

D'ailleurs on ne peut nier, que nous n'ayons eu la fortune moins fauorable en cette Prouince, qu'aux autres lieux où nous auons fait la guerre. D'où il s'ensuit, que nous auons esté obligez de faire de plus grands efforts d'esprit & de puissance, pour reparer les malheurs qui nous arriuoient, ou au moins les empêcher d'auoir leurs suites accoustumées.

Nous l'auons fait pourtant, & avec vn tel succès, que malgré toutes les malices de la fortune, & toute la force & les artifices des Espagnols, nos affaires y subsistent. Malgré tout cela, nous nous sommes rendus maistre depuis deux ans d'une grande ville, qui est Tortose: Et depuis peu nous auons veu auorter le dessein que les ennemis auoient fait sur Barcelonne, & tous les preparatifs d'une Campagne, & toute l'action d'une grande Armée qu'ils auoient mise sur

La prise de Tortose par le Marechal de Schouberg, est vne des plus belles choses qui ayent esté faites en Catalogne depuis la guerre.

ped pour cét effect; n'aboutir qu'à vn ne rien faire.

Que s'il ne m'estoit fascheux de parler si souuent des desordres de la France, & de remettre les mains à ses blessures, qui ne sont pas encore bien fermées: Je dirois que si apres la prise de Tortose, l'argent ne nous eut manqué, pour faire les frais du siege de Tarragone, humainement parlant, nous estions assurez de l'emporter & d'oster cette pierre de scandale à toute la Catalogne, & particulièrement à Barcelonne.

Lesid.

*Tarra-
gonne.
Fragues.*

Je ne veux point venir au détail de tout ce qui s'est passé en ce Pays-là depuis la mort du feu Roy: ny rechercher pourquoy cette place a esté prise par les ennemis, & pourquoy nous ne l'auons pû reprendre? D'où vient que cette autre que nous auions assiegée, nous a eschappé, & que ce siege qui auoit esté proicté à la Cour, & qu'on y auoit creu faisable: n'a pas esté fait? Qu'est-ce qui a affermy pour les Espagnols les Royaumes de Valence & d'Arragon, qui estoient fort esbranlez, & rendu infructueuses les negociations que nous auons eu sur pied en Arragon, tât que Monçon a esté à nous. Je laisse cette recherche à l'Histoire generale, à qui elle appartient proprement, & sans accuser personne de ce qui nous a mal reüssy, que j'ayme mieux imputer aux astres; Il me suffit de dire, que nonobstant cela, nous auons sçeu si bien ménager l'esprit des Catalans, & si bien trouuer les remedes propres aux maux qu'ils souffroient ou qu'ils craignoient, qu'ils n'ont iamais perdu

du

du courage, & ont tousiours veu les disgraces arri-
uées, fuiuies immediatement des moyens capables
de les restablir avec auantage.

Et afin qu'on iuge de toute nostre conduite (à l'é-
gard de ce pays-là) par vne partie, & qu'on voye si
du costé de la Cour on a eu de bonnes lumieres, &
des mouuemens raisonnables, pour en redresser les
fares quand elles ont esté penchantes: l'ay voulu
mettre icy l'instruction, qui fut donnée à Beau-
uais Plessian, avec ordre de la communiquer au Ma-
reschal de la Mothe, vers lequel on l'enuoya apres
l'eschec que son armée receut deuant Lerida, la se-
conde année de la Regence.

*Sur l'auis donné à leurs Maiestez de la perte arriuée
deuant Lerida, elles ont enuoyé leurs ordres en toute
diligence, pour faire marcher le Sieur Marquis de Ville-
roy en Catalogne, avec toutes les troupes portées par le
controlle qui sera donné au sieur de Beauuais Plessian.*

*Depuis leurs Maiestez ayant aprié, par les reueniés
qui ont esté enuoyés par le sieur Mareschal de la Mothe,
qu'il y a pres de quatre mil hommes de pied dans Lerida,
& reconnu par les lettres du sieur Haligre, qu'il y a de-
dans la place trois mil quartiers de farines, & soixante
dix-sept mil rations de biscuit, qui peuuent estans ména-
gez nourrir ladite garnison durant trois mois & demy,
leurs Majestez ont resolu, de depescher ledit sieur de
Beauuais Plessian vers ledit sieur Mareschal, pour luy
representer ce qui ensuit.*

Que n'y ayant pas d'apparence que les ennemis entreprennent le siege de Lerida par force, à cause d'un si grand nombre d'Officiers & de Soldats, qui pourroient faire perir leur armée: les assiegez faisant la deffence que l'on doit attendre d'eux, & estans assisteZ du dehors, comme l'on ne doute pas: il semble qu'ils se reduiront à essayer de la prendre par famine. Qu'en ce faisant ils n'oublieront rien, pour rendre leur circonuallation accomplie, & se fortifier contre le secours: Mais comme il y a des viures dans la place pour trois mois & demy, l'on peut prendre ses mesures, pour profiter de ce temps-là à l'honneur des armes du Roy, & à l'auantage de son seruice.

Qu'il semble qu'il n'y a autre party à prendre sur cela que de tenter le secours de la place, ou obliger les ennemis à en abandonner le Siege par vne diuersion, attaquant quelqu'autre place qui leur soit si importante: qu'ils en preferent la conseruation à la prise de Lerida, ou bien s'ils continuent leurs sieges, que nous puissions reparer cette perte par la conqueste que nous ferons de celle que nous pourrions forcer dans le temps que Lerida pourra tenir.

Qu'autant que l'on peut voir les choses de deça, l'on iuge bien qu'il sera tres-difficile d'y ietter du secours: les ennemis ayans eu vn assez long-temps, pour faire leurs circonuallations; si ce n'est que l'on vueille hazarder vn combat avec des-auantage, contre vne armée fortifiée de bons retrenchemens.

Que les combats en l'estat present des affaires de Catalo-

gne, doiuent estre évitez autant qu'il se peut, parce que les mauvais évènements nous mettroient en danger de perdre la Prouince, & que le gain ne nous donneroit pas de grands progres. Que comme nous ne pouuons faire presentement plus de mal aux ennemis, qu'en bien conseruant ce que nous tenons en Catalogne: Il importe de ne pas hazarder des batailles, & que la plus forte raison pour y obliger celuy qui y commande les Armes du Roy, de s'en abstenir sans vne grande necessité, & s'il ne voyoit vn peril aussi grand à ne le pas faire, que pourroit estre celuy du mauvais évènement d'un combat, ou qu'il en peut tirer vn auantage certain: est que la meilleure place que le Roy ait en Catalogne, est le cœur des peuples, leur amour pour la France, leur haine contre l'Espagne, & l'opinion qu'ils ont que les forces de cét Estat sont non seulement capables de les conseruer, mais de faire des progres contre les ennemis. Si bien qu'il est à craindre, que s'ils voyoient que leurs forces preualussent aux nostres: Ils ne changeassent l'estime & l'affection qu'ils ont pour nous, aux pensées de se recôcilier avec le Roy Catholique, & ne trauaillassent à expier le crime que les ennemis leur imputēt, en contribuant à nous chasser de leur pays, & à y restablir l'authorité du Roy d'Espagne.

Que pour ne pas tomber dans ces inconueniens, & soustenir les affaires en conseruant l'affection des Peuples, le but principal dudit sieur Marechal doit estre de ne mettre iamais les choses en estat, que les Catalans puisent aprehēder de ne pouuoir estre soustenus par la France, dans la resolution qu'ils ont prise de se separer de l'obeissance d'Espagne.

Ce sont les raisons generalles, desquelles on a estimé à propos d'avertir ledit sieur Marechal, lequel estant sur les lieux, en pourra user selon les occurrences particulieres qui pourront suruenir.

Que ledit sieur Marechal doit prendre ses mesures sur la force du secours qu'on luy enuoye, & le temps qu'il iugera facilement qu'il peut arriuer: toutes les troupes ayans à partir des enuiron de Limoges.

D'autant que s'il croit pouuoir & deuoir attaquer les ennemis dans leur circonuallation (ce que l'on ne iuge pas qu'il doie faire quand il le pourroit) ou en prenant quelque poste proche d'eux, & les contraindre d'abandonner le siege, à ce que nous pouuons connoistre d'icy: Il semble qu'en ce cas il doit attendre, que le secours qui luy est destiné soit arriué.

Que si au contraire il iuge deuoir faire vne diuersion, & qu'il continuë dans le dessein qu'il auoit sur Taragonne: Il doit faire passer vers luy ledit sieur Marquis de Villeroy avec les troupes qu'il commande: sinon & qu'il estime deuoir attaquer Roses: Il doit en auertir par auance ledit sieur Marquis, & luy donner auis de ce qu'il aura à faire, pour l'execution de ce dessein: concertant en l'un & en l'autre cas, par l'entremise dudit sieur de Beauuais Plessian, tout ce qui sera necessaire pour bien commencer & acheuer ce que l'on entreprendra, non seulement pour l'artillerie, mais pour les vaisseaux & galeres, ceux qui les commandent ayans ordre de se conformer à tout ce qu'il desirera d'eux.

Pour le service de sa Maieſté il ſeroit à deſirer d'attaquer pluſtoſt Roſes, qu'à aucune autre place de Catalogne: parce que par la priſe de cette place, le Rouſſillon en tout événement nous ſeroit aſſeuré, & nous courririons tousiours mieux Perpignan, & l'entreprise en ſeroit d'autant plus facile, que les Galeres & vaiſſeaux, pourroient mieux boucher le port de Roſes, que celui de Taragone, & que nous n'aurions pas beſoin de Cavalerie pour en faire le ſiege. Mais dans la conioncture preſente, il eſt à conſiderer que les Catalans pourroient ſouſçonner, que nous ne ſongeaffions pluſtoſt à nos affaires particulieres, qu'à la ſeureté generale de la Prouince: taſchant d'empêcher les progres des ennemis, & aſſurant le Pays par nos forces. C'eſt pourquoy on ſe remet audit Sieur Mareſchal de la Mothe, apres auoir bien examiné toutes choſes, de faire ce qu'il eſtimera pour le mieux.

Ledit Sieur de Beauuais Pleſſian propoſera auſſi audit Sieur Mareſchal, qu'en cas qu'il eſtimast ne deuoir pas tenter le ſecours de Lerida, & qu'il ſe reſoluſt au Siege de Taragone ou autre, il ſemble qu'apres qu'il aura eſté bien aſſeuré du temps de l'arriuée dudit ſieur Marquis de Villeroy: Il pourroit s'auancer à Taragone, & en commencer le Siege, dix ou douze iours auant que ledit Sieur Marquis s'y rendit, en projetant le lieu de ſa retraite, ſur l'avis qu'il auroit de la marche de toute l'Armée des ennemis.

Qu'en ce faiſant les ennemis ne peuuent aller à luy qu'en quittant le ſiege de Lerida, qui ſeroit l'effect qui ſe peut

desirer, & en le continuant ils ne peuuent se seruir que de leur Caualerie, qui ne sera pas plus forte que la sienne, suivant les auis que l'on nous donne de l'estat de ses troupes, ne pouuant tirer auantage pour cela de leur Infanterie, qui ne leur peut pas suffire pour garder leurs postes, contre la garnison que nous tenons dans Lerida, qui est de quatre mil hommes.

Que l'on a iugé par deça, qu'il pourroit incommoder les conuois des ennemis, faisant passer un corps de Caualerie au delà de la riuiere de Noguiera: selon ce qui a esté expliqué plus particulièrement audit sieur de Beauuais Plessian sur la carte du Pays, en conformité dequoy il aura à entretenir ledit sieur Marechal.

Qu'il importe en toutes les occasions d'entretenir les Peuples dans la bonne disposition qu'ils ont témoignée sur le denier rencontre, de faire qu'ils l'assistent de toutes les choses qui dépendront d'eux, & notamment pour l'équipage d'Artillerie, en attendant l'exécution des ordres qui ont esté donnez pour le restablir.

Qu'il aussi quelque entreprise qu'il fasse, dont l'éuenement puisse estre douteux: Il en concerte la resolution avec les Deputez du Principat, & les Conseillers de la Ville de Barcelonne, afin que si les succez ne respondent pas à leurs esperances: la part qu'ils auront eu dans les conseils qui auront esté pris, les empesche de blasmer nostre conduite, & les conseruent tousiours dans la mesme passion qu'ils tesmoignent pour la France.

Que tout ce qui est contenu cy-dessus, ne doit estre dit au-

dit sieur Marefchal que par forme d'avis : Leurs Maieftez se remettans entierement à luy de prendre les refolutions qu'il verra estre les plus auantageufes & en la maniere qu'il eftimera le plus à propos , apres auoir ouïy les Officiers principaux de l'Armée , & examiné les penfées d'un chacun , & selon la connoiffance qu'il a des affaires du Pays , de l'humeur & des affections des Peuples , & selon les occasions qui fe pourront offrir.

Et pour donner entiere creance audit sieur de Beauuais Plessian près dudit sieur Marefchal : il fera mis en ses mains vne Lettre de fa Maiefté à cét effect.

Ledit sieur de Beauuais Plessian communiquera toutes choses avec ledit sieur de Marca , & mesme luy fera voir la presente instruction , & prendra ses avis sur tout ce qu'il aura à proposer audit sieur Marefchal , pour les luy donner : si ce n'est que ledit sieur Marefchal n'estant pas beaucoup esloigné de Barcelonne ; ledit Sieur de Marca peut luy-mesme l'aller trouuer.

I'estime qu'il ne se peut rié voir de plus iudicieux , ny de mieux entendu que cette instruction que i'ay voulu inferer icy tout simplement , aux termes qu'elle a esté conceüe. On pourra iuger de toute la piece par cét eschantillon , & s'asseurer que rien de ce qui concerne la preuoyance & les bons ordres : ne s'est dementy du costé de la Cour , en la conduite des affaires de cette Prouince. Que s'il n'a pas pleu à Dieu de les benir tousiours : Il n'en faut pas moins estimer ceux qui les ont gouuernées , ny auoir plus mau-

uaise opinion de la science de l'Architecte & de ses soins, si quelque cause plus puissante a empesché l'execution du dessein qu'il auoit fait, & dissipé les materiaux qu'il auoit assemblez pour la construction de l'édifice.

C H A P. X V I I I.

Relation succincte de ce qui s'est fait en Italie depuis la mort de Henry le Grand, iusqu'à la Bataille de Quiers, gagnée par le Comte de Harcour.

IL nous faut dire quelque chose des affaires d'Italie, qui ont precedé la Regence, auant que de venir à celles qui l'ont accompagnée, & particulièrement aux succez de l'Isle d'Elbe. L'Italie fust le premier champ que les Espagnols choisirent à leurs armes, depuis la mort de Henry le Grand, si l'on en excepte la guerre de Iueilliers, qui fust vne affaire de peu de durée & de nulle suite. Le desplaisir qu'ils auoient eu, & qu'ils gardoient sur le cœur, que le Duc de Sauoye eust esté vn des membres, voire mesme le principal promoteur de la Ligue, qu'il auoit faite avec Henry & quelques Princes d'Allemagne leur fist resoudre sa ruine, apres laquelle il leur seroit plus aisé de marcher sur la teste du reste de l'Italie. Ils firent en suite trois guerres à ce Duc,
qui

qui furent terminées par autât de paix, où la France interuint toujours comme Mediatrice : La Politique de ce temps-là ne luy ayant permis d'y interuenir à découuert, comme Auxiliaire.

La succession de Mantouë estant passée par la mort de Vincent, qui mourut sans enfans males, à vne autre Branche, qui estoit celle du Duc de Neuers: Ils l'en voulurent exclurre avec la force, n'y ayant point de droit qui ne luy adiuageast cette succession, & qui ne luy fust fauorable. Pour cét effet ils firent ligue avec le Duc de Sauoye, qui abayoit apres quelques pieces du Mont-ferrat qui estoiet à sa bien-seance, & obligerent l'Empereur de faire la paix avec le Roy de Dannemarc, pour enuoyer l'élite de ses forces contre le Duc de Mantouë, sous pretexte de felonnie; Bien que ce Duc se fut mis à tous les devoirs imaginables, ausquels la qualité de vassal l'obligeoit, à l'endroit de son Seigneur Lige.

La France regardoit ce desordre naissant de l'Italie, non pas avec des yeux indifferens, puis que c'estoit en partie pour l'amour d'elle, que le trouble se faisoit: Mais avec vn esprit qui n'y pouuoit contribuer que de bons souhaits, ny agir qu'avec des offices, qu'elle fit faire fort violens mais fort inutiles, à Madrit & à Vienne. Les occupations qu'elle auoit chez soy contre les Huguenots factieux, & l'auerfion que quelques Testes considerables du Conseil du Roy y faisoient paroistre, pour le secours du Duc de Mantouë,

ne luy permirent de faire autre chose iusqu'après le siege de la Rochelle, qui donna moyen au Roy de passer les Alpes, & de deliurer Casal qui estoit aux abois, au seul bruit de ce passage.

La paix qui fut concludë alors à Suze, entre les Espagnols & le Duc de Sauoye & nous, fut violée l'année suiuante, où le Marquis de Spinola passa dans le Milanois, & Colalte descendit dans le Mantoüian, pour enuahir en mesme temps les deux Estats du Duc de Mantouë. Le Duc de Sauoye qui vouloit auoir sa part de sa dépoüille; fut aussi de la partie, & nous repassâmes les monts pour nous opposer à cette iniuste société, & apres auoir demellé toutes les ruses dont le Duc de Sauoye se seruit pour nous faire engager mal à propos dans le Pays: Le Cardinal de Richelieu, qui estoit le General de l'Armée du Roy, luy enleua Pignerol par vne contremarche qu'il fit vers cette place, ayant fait mine d'en vouloir à Thurin, pour mieux donner le change au Duc.

Cela n'empescha point, que les Armes d'Espagne & de l'Empereur, ne fissent vne partie de ce qu'elles voulurent dans le Mont-ferrat & le Mantoüian, & que nous n'y vissions perdre tout ce que nous y voulions conseruer, à la citadelle de Casal près, à laquelle seule qui tenoit bon, toute l'esperance du Duc de Mantouë se trouua reduite. comme autre fois toute la fortune de Rome, le fut au seul Capitole qui se defendoit.

La Paix qui se fit deuant cette place par l'entremise du Pape, & le ministere du Cardinal Mazarin, fit respirer le Duc de Mantouë de la crainte de sa derniere ruine, & les choses d'Italie se trouuerent en vn estat, ny tout à fait trouble ny tout à fait calme, iusqu'à celle de Cairasque, qui leur apporta quelque consistence. La necessité qu'eust l'Empereur de rappeler toutes les forces qu'il y auoit enuoyées, pour les opposer au Roy de Suede, qui estoit entré à main armée dans l'Empire, & la conduite de Galas son Plenipotentiaire en Italie, qui seruit son Maistre & la Cause commune en homme d'honneur; firent que Feria qui auoit succédé au Marquis de Sainte Croix; reduisit toute l'ardeur & la vehemence, avec laquelle il auoit enuie de remuer de nouueau, à quelque paroles de menace & de fanfaronnerie.

Ceste Paix nous donna moyen de regagner le Duc de Sauoye Victor Amedée, & de retirer Pignerol de ses mains par vne vente volontaire, au mesme temps que la ville de Mantouë fut remise à son Duc, pour la restitution de Pignerol.

Le Duc de Sauoye pourtant, ne repassa point si nettement de nostre costé; qu'il ne luy restast quelque mal de cœur, pour la perte de cette Place, & qu'il ne songeast tousiours aux moyens de la recouurer. Cela fut cause, qu'après la rupture que nous fîmes depuis avec l'Espagne, à la sollicitation des Hollandois, & pour la cōsideration de l'Electeur de Treues:

ses armes ne firent point tout ce qu'elles pouuoient faire contre elle, & qu'il ne voulut laisser prendre aux nostres, tous les auantages qu'elles auroient pû, afin de nous engager plus auant dans le besoin que nous auions de luy, & pour tascher de rencontrer quelque temps propre à se faire restituer Pignerol, qui estoit pour luy le principal fruit, & la derniere fin de la guerre.

Cela est si vray, que si apres le combat du Tesin, qu'il ne voulut point au commencement gagner, comme sur la fin il ne le voulut pas laisser perdre: Il eut auancé vers le Milanois, au lieu de rebrousser vers le Pied-mont, & s'il se fut rendu au lieu, où l'on auoit conuenu que le Duc de Rohan se rendroit aussi avec son armée, assurement on se fut estably dans l'Estat de Milan, & l'exercice qu'on y eut donné aux Espagnols, les auroit empeschez de songer au Pied-mont & au Mont-ferrat, & fait voir à l'Italie ce qu'elle n'auoit point veu il y auoit prés d'un siecle, c'est à dire le Milanois deuenu le siege de la guerre de ce Pays-là.

Mais le Duc se contentoit, de balancer de telle sorte les choses entre les deux Couronnes: que tout l'auantage ne tombast de part ny d'autre, & que les Espagnols ne fussent ny trop abbaissez, de peur que par ce moyen il nous deuint moins considerable: ny nous tellement affoiblis: qu'il ne fut toujours en estat de nous remettre quand il voudroit.

Il iouïa ce personnage iufqu'au passage du Prince Thomas en Flandres, & à l'attachement qu'il prift avec l'Espagne : ce qui le fit refoudre de n'efpargner plus les Espagnols, & de leur faire la guerre à outrance, pour deftourner les fuites qu'auroit pû auoir avec le temps dans fes Estats, la defection de fon frere. Mais vn peu apres que cette volonté luy fut venuë, la mort luy ofta la puiffance de l'executer, & l'on peut dire, qu'il manqua au bien de l'Italie, & au nostre en ce Pays-là: lors qu'il y eftoit le plus neceffaire.

Quelque temps apres les Espagnols y renuoyerent le Prince Thomas, iugeans bien qu'il y traouilleroit plus vtilement pour leurs interefts, qu'il n'auoit fait en Flandre, où ils auoient esprouué par la perte de la bataille d'Auein, que les grands Capitaines n'eftoient pastoufiours heureux, & que le changement de Pays, ne contribuoit pas moins quelquefois au retour de la bonne fortune, qu'au recouurement de la fanté, quand on manquoit de l'vne ou de l'autre. Ils ne fe tromperent point en leur preuoyance, & les progres que le Marquis de Leganez & luy firent dans le Mont-ferrat & dans le Pied-mont furent tels; que tout presque y succomba sous leurs Armes, fors la ville de Casal, & la citadelle de Thurin.

En ce dur & triste accessoire du Pied-mont & du Mont-ferrat, & dans la crainte mortelle, que le reste de l'Italie en auoit conceuë; La France ne manqua point d'accourir à leur befoin. Les maux pourtant de

ce Pays-là, sembloient estre plus forts que les reme-
des qu'elle y pouuoit alors apporter, & les difficul-
tez qu'elle auoit à combattre, paroissoient plus gran-
des que ses forces. Cela n'empeschâ point qu'elle
n'entreprist de les surmonter, & que prenant cœur
& confiance, de la iustice de la cause qu'elle deffen-
doit: Elle ne se remit au Ciel du reste.

Elle choisit en suite vn Chef, qui ne fut pas seule-
ment Capitaine: mais qui fut Capitaine intrepide,
& d'vn courage supérieur, à tout ce que la guerre a
d'effroyable & d'estonnant. Ce choix tomba en la
personne du Comte de Harcour, qui par vn prodi-
ge de valeur continué trois ou quatre iours, venoit de
regagner les Isles de S. Marguerite & de S. Honoré,
que les Espagnols nous auoient vn peu auparauant
enleuées.

Ce qu'elle s'en promettoit, fut surpassé par les suc-
cez qui luy arriuerent. Casal que le manquement de
plusieurs choses necessaires pour la subsistence, auoit
mis aux abois, fut rafraischy, & ce Comte y pene-
tra, & esquiua tout ce qui pouuoit incommoder son
passage, qui se faisoit en pays ennemy. Mais tout le
danger fut au retour, où il luy fallut passer sur le
ventre de deux Armées, chacune desquelles estoit
plus forte que la sienne, & qui l'attaquant de nuit, l'v-
ne par la teste & l'autre par la queuë, le pouuoiet plus
facilement mettre en desordre, & en suite en déroute
à la faueur de l'obscurité. Toutefois il s'en demella

courageusement, & batit les ennemis en teste & en queue, par des actions qui meritoient d'estre exposées au plus beau iour, dont le Soleil esclaire le monde. Tous nos gens firent bien en cette occasion, Turenne & le Plessis-Praslin Mareschaux de Camp, & Roqueseruiere Sergent de Bataille, s'y signalerent entre les autres.

CHAPITRE XIX.

De la deffaitte du Marquis de Leganez deuant Casal. Du siege & de la reduction de Thurin par le Comte de Harcourt, & de quelques autres succez arrivez en Italie, iusqu'à la mort du feu Roy.

L'Affront & la perte que Leganez receut en cette bataille, où il se trouua avec le Prince Thomas; n'affoiblirent point dans son esprit, le dessein qu'il auoit sur Casal, qu'il proietta d'emporter de force. Il en fit sourdement les preparatifs, & enflé entre autre choses des succez de Breme, dont la mort du Mareschal de Crequy luy auoit facilité la prise de Verceil, dont il s'estoit rendu Maistre presque à la veuë du Cardinal de la Vallette, & de ce qui s'estoit passé aux Grisons, qu'il auoit détachés de l'alliance de France, & iettez dans celle de la Maison d'Austriche par le Traité d'Inspruck. Enflé, dis-ie, de ces succez, il ne se

proposoit pas moins, que de les couronner par la conquête de Casal, qui a esté l'amour & la ialousie de tous les Gouverneurs de Milan, depuis la construction de la citadelle de cette place.

En effect il sortit de Milan avec vne si ferme confiance de la reduire, qu'on auroit dit qu'il alloit plustost à vne prise de possession, qu'à vne conquête. Et à la verité se trouuant puissamment armé, & sçachant ses ennemis esloignez & foibles; Il pouuoit sans temerité, presumer que le temps fatal estoit arriué, que Casal changeroit de Maistre.

La nouvelle de ce siege mit Harcour en vne estrange perplexité. Toutefois balançant entre le peu d'apparence qu'il y auoit de pouuoir secourir la Place assiegée, & le mal qu'il y auroit de la laisser perdre: Il se resolut de tenter le premier avec l'incertitude de l'éuenement, pour ne laisser pas arriuer certainement le second: & de tout hazarder, pour sauuer ce qui sans cela ne pouuoit faillir de se perdre.

Il auoit receu vn renfort considerable, que la Motte Oudancour luy auoit mené, avec lequel & le reste de son Armée, il partit de Pignerol & marcha vers Casal, plus foible à peu près de la moitié que Leganez, qu'il força dans sa circonuallation. Après il vint attaquer Thurin, où le Prince Thomas s'estoit enfermé avec vne Armée, non guere moins forte que la sienne. Là il n'eust pas moins à souffrir de la faim, que les assiegez qu'il vouloit reduire, & qu'il reduisit
par

par là, après auoir plusieurs fois essuyé l'effort des plus furieuses & grandes sorties, qui se soient faites de nostre temps, d'aucune place assiegée. Le principal honneur tant du secours de Casal, que de la reduction de Thurin; est deu après luy à Turenne, à Plessis-Pralin, & à la Mothe Oudancour, qui se trouuerent en ces deux fameuses occurrences.

Je seray bien-aise de faire remarquer icy par occasion, vne chose sur le suiet de Casal, qui merite d'estre sceuë. C'est que lors que Leganez faisoit les preparatifs de ce siege; Il s'estoit fait des propositions de Paix en Espagne, que ce Gouverneur fit rebuter, sur les assurances qu'il y donna, de l'infaillible reduction de cette Place. Il estoit arriué mesme quand Gonzales de Cordoüa l'assiegea, aux premiers mouuemens qui furent excitez contre le dernier Duc de Mantouë. Les affaires de ce Prince prenoient vn assez bon train, à Vienne & à Madrit, tant par les offices que la France fit faire en l'vne & en l'autre, que par la iustice de la cause de ce Duc, que l'Empereur faisoit conscience de violer, au grand scandale de toute l'Europe. La certitude avec laquelle Gonzales escriuit en Espagne, qu'il se rendroit Maistre de Casal, où il croyoit auoir vne intelligence certaine, fit auorter toutes les auances de la Paix, qui n'estoit pas loin d'estre concludë.

*Avec le
Maïor de
la Place
nommé
Spadini.*

Sur quoy on obseruera encore, que ce n'est point merueille, que les Gouverneurs de Milan aiment les

troubles d'Italie, & qu'ils y suscitent ou qu'ils y fomentent des broüilleries, pour auoir lieu d'armer, & de demeurer armez. Ils n'y pourroient faire de guerre si des-auantageuse à leur Maistre; qui ne leur produise en leur particulier, des auantages fort notables. Outre le plaisir qu'il y a de commander & de se faire craindre, qui est vn estrange charme pour leur humeur vaine: Ils y trouuent dequoy faire vne grande moisson d'argët, qui est vn autre charme, qui ne touche guere moins leur humeur auare. Ils mettent par là presque dans leur dépendance, les autres Ministres du Roy d'Espagne, qui le seruent en ce Pays-là, & les Vice-roys de Naples, de Sicile & de Sardaigne, sont obligez de leur fournir les subuentions qu'ils leur demandent, s'il n'y a point chez eux, quelque plus forte cause qui les en empesche.

D'ailleurs ils croyent qu'estans enuironnez de voisins, qui ne sont pas leurs suiets; Il y va de leur honneur de les laisser en repos, & de ne tascher point d'adiouster quelque nouveau membre, au corps de la Monarchie de l'Italie, où ils aspirent depuis si longtemps. De sorte que rien ne les pouuant rendre plus considerables aupres de leur Maistre, ny leur preparer de sa part vne plus ample reconnoissance, que quelque succez important obtenu en ce Pay-là; Il ne faut point s'estonner s'ils y remuent & broüillent sans cesse, pour en rencontrer l'occasion & la matiere.

On peut conclurre de ce que ie viens de dire, sur le fuiet des deux sieges de Casal; qu'il n'y a point de guerre si iniuste en elle mesme, ny si ruineuse au reste de la Chrestienté; que les Espagnols n'allument, ou qu'ils vueillent terminer, dès qu'ils voyent quelque iour des'en pouuoir preualoir: Et la tempeste a beau estre forte, & le port où ils pourroient aborder seur & commode: Ils ne quittent point la mer, tant qu'il y a esperance d'y faire des prises.

On remarquera enfin touchant ces deux sieges, que Dieu n'a pas laissé impuny l'amour de la guerre & l'auerfion de la Paix, que les Espagnols y ont resmoignée. Car il est vray que la guerre qu'ils ont faite, & qu'ils ont forcé l'Empereur de faire au Duc de Mantouë, a esté le principe de la reuolution qui est arriüée en Allemagne, aux affaires de celuy-cy: Et que les disgraces receuës deuant Casal & à Thurin, ont donné cœur aux Catalans & aux Portugais, de se souleuer cõtre les autres. Cela veut dire, que le sang Chrestien respandu inlustement, parle hautement au Ciel, & luy demãde vengeance, que tost ou tard il obtient.

Reuenons à nostre fuiet, dont à mon auis, nous ne nous sommes pas escartez inutilement. Thurin reconquis, Harcour n'eust presque plus rien en Piedmont, qui luy fit de la peine, que le siege de Cony, où le Gouverneur, qui estoit le Comte de Broillo, fit vne resistance au delà de tout ce qu'on s'estoit imaginé, & rendit des preuues signalées de cette valeur,

qu'il employe auiourd'huy au seruice du Roy, & qui merita que le Cardinal Mazarin l'y attirast, apres qu'il eut détaché les Princes de Sauoye des interests d'Espagne, pour les reünir aux nostres.

En suite de cela Harcour fut rappellé d'Italie, & le Duc de Boüillon y fut enuoyé, pour y commander l'Armée. Bien que son employ ne fust pas long en ce Pays-là: Il y fit neantmoins voir en peu de temps de grandes marques d'une grande capacité militaire, apres celles qu'il en auoit données deuant Sedan: Et si cette fatale affaire où il s'embarqua depuis malheureusement, en luy faisant perdre les bonnes graces du Roy, ne luy eust fait oster ce commandement: Il y auoit lieu d'en attendre des effects tres-auant ageux pour le seruice de sa Maieité, & le bien de l'Italie.

Le Duc de Longueuille succeda au Duc de Boüillon, & le choix en fut tres-iudicieux, tant à cause du merite de sa personne, que pource que deuant agir de concert, & pour la mesme fin avec le Prince Thomas son beau-frere: On ne pouoit mettre ensemble deux Chefs, qui dans vn pareil degré d'autorité, apportassent tant d'vnion & de bonne intelligence. Ils attaquèrent & prirent coniointement Tortone, où nostre Armée commença à se ruiner. Mais ce ne fut rien au prix de ce qu'elle souffrit en se retirant, par la rigueur de la saison qui fut extrême, & comme par la coniuration de tous les Elemens, dont elle fut si mal traitée, que les hommes à grand peine se peu-

rent sauuer: les cheuaux & le reste du bagage demeurèrent par les chemins plus rompus & inondez, qu'on ne les auoit veus de memoire d'homme.

Ce desordre & cette ruine, qui ne peurent se restablir si tost, donnerent moyen aux Espagnols de rasieger Tortone, & de se fortifier si bien deuant cette place, que quand nous fusmes en estat de la pouuoir secourir, leur trauail se trouua en estat de ne pouuoir estre forcé, & ils reprirent sans peine ou au moins sans peril, ce qui nous auoit cousté la dissipation d'une belle Armée pour le prendre. La conqueste de cette Place se fit de nostre part auant la mort du Cardinal de Richelieu: Et nous la perdîmes auant celle du feu Roy, qui ne prenant pas peut estre la part qu'il eust fallu aux affaires d'Italie: tesmoigna d'estre peu touché de cette perte.

CHAPITRE XX.

De ce qui s'est fait en Italie, depuis que le Prince Thomas y a commandé seul les Armes du Roy.

LE Duc de Longueuille s'estant retiré d'Italie apres le siege de Tortone: Le Prince Thomas y demeura seul au commandement des Armes du Roy, & de celles de Sauoye. Quelque temps apres le Roy mourut, & la Reyne ayant esté declarée Regente:

Elle prit le soin des affaires de ce Pays-là, aussi bien que de celles que nous auions ailleurs, avec beaucoup de chaleur, & son soin ne fut pas sterile. Le Prince Thomas recouura Ast, dont les Espagnols s'estoient emparez pendant qu'il estoit avec eux: Et renforcé d'une partie des troupes, que le feu Roy auoit destinées pour agir du costé de la Franche-Comté: fut assieger Trin, forteresse reguliere, & qu'il fallut attaquer & reduire par les formes. Pondesture suiuit apres sans resistance, & la citadelle d'Ast, qui auoit esté prise par la faute du Commandant, ne demeura pas long temps entre les mains des Espagnols, par la diligence du Prince Thomas.

Il ne faut point oublier icy, que ce fut Turenne qui luy mena les troupes de la Franche-Comté auant l'attaque de Trin, en qualité de Lieutenant general, & ayant pour Mareschaux de Camp deux hommes de merite, Ruigny & Magaloty. Le Pleffis-Praslin y seruit aussi de Lieutenant general, apres auoir long-temps & tres-dignement seruy de Marechal de camp en Italie.

Le Lecteur n'aura pas à mon auis de la peine à se persuader, que le Cardinal Mazarin connoissant autant que nul autre, l'interest que la France auoit de tenir les affaires de ce Pays-là fleurissantes, ou au moins d'empescher qu'elles n'y vinssent à decliner: n'auoit pas peu contribué aux resolutions que la Reyne prist, & aux ordres qu'elle donna pour ce suiet.

Après le recouurement de la citadelle d'Ast; il ne se passa rien presque de memorable, ny de la part des Espagnols ny de la nostre, iusqu'à la prise de Vigevano, Poste important dás le Milanois, & avec lequel, si nous l'eussions pû conseruer, nous mettions vn Blocus à la ville de Milan, & l'exposions aux courses & aux insults de nos gens de guerre. Mais il y a ie ne sçay quelle fatalité depuis long temps, qui a fait, ou que l'Estat de Milan n'ait point esté attaqué: ou qu'il l'ait esté inutilement: ou qu'on n'ait pû y prendre racine.

A la troisiéme guerre que les Espagnols firent au Duc de Sauoye, depuis la mort de Henry le Grand, la resolution estoit prise, & tous les preparatifs faits de la part de ce Duc, pour entrer dans cét Estat, & occuper le bout d'vn des deux canaux, qui portent vne partie de ses commoditez à la ville de Milan, & qui en sont comme les deux mammelles. Mais par la paix que les Espagnols firent conclurre à Paris, lors qu'ils virent que la guerre d'Italie leur alloit deuenir ruineuse, aussi bié que celle de Gradisque, l'Archiduc Ferdinand: Par cette paix, dis-ie, le dessein du Duc de Sauoye fut eschoüé, & il fut contraint de s'y soumettre: les forces qui estoient venuës de France, & qui faisoient la meilleure partie de son Armée, ayant eu ordre de le quitter.

Aprés que le feu Roy eut forcé le Pas de Suze, & que l'Italie le regardoit desia comme son liberateur:

la plus part du monde s'attendoit, qu'il d'eust attaquer l'État de Milan par l'un des bouts, pendant que les Venitiens & le Duc de Mantouë l'attaqueroient par l'autre. Jamais il ne parut de conioncture plus favorable pour cela : Et pour le demonstrier il suffit de dire, que les Venitiens sur cette croyance ; auoient enuoyé ordre à leur General, qui estoit sur les frontieres du Cremonois, d'y entrer dès qu'il apprendroit que les Armes de France s'auanceroient vers le Milanois, où tout estoit disposé à vne infaillible reuolution. Mais la Paix, que de puissantes considerations que j'ay touchées ailleurs, nous firent conclurre, renuersal' esperance des Italiens, qui souspiroient apres leur liberté, & fit respirer les Espagnols de la crainte, d'une ruine si apparente.

*En la
premiere
partie du
Ministere
d'Etat.*

Qui n'auroit creu que le siege de Valence n'eust deu reüssir, & que ceste porte par où nous eussions pu passer dans le cœur du Milanois : n'eust deu estre ouverte à nos armes, & à celles de Sauoye ? Apparemment elle l'auroit esté, si toutes les causes secondes qui agissoient dans cette entreprise : eussent fait leur deuoir, & si le concert de toutes les pieces de cette machine eust esté iuste. J'ay traité cy-dessus le malentendu volontaire de la part du Duc de Sauoye, qui rendit inutile l'irruption que le Duc de Rohan auoit faité dans l'État de Milan, par la Valteline; fans parler des traueses secretes, que tous les desseins de ce Duc receuoient à la Cour, par quelques Ministres

*Le P. 10
septembre
autres.*

subalter-

subalternes, qui jaloux de sa reputation, & ennemis de sa gloire, auroient voulu en mesme temps deux choses incompatibles, & l'heureux succez des Armes qu'il commandoit, & que ces succez ne luy eussent point produit de l'estime.

Toutefois s'il faut iuger de l'arbre par les fructs, suivant la regle de l'Euangile, & des principes internes de l'homme, par sa conduite exterieure: Ce que nous auons veu dans le cours de l'affaire de la Valeline, nous laisse presumer sans temerité, que des deux passions de ses Ministres, dont l'une estoit louable, l'autre qui ne l'estoit point, l'a tousiours emporté sur la premiere. Que cecy soit dit en passant, & par vn mouvement de la iustice distributive, qui rend à chacun selon ses œuures.

Le dessein de Tortone dont nous auons parlé cy-dessus, & qui venoit en partie de la teste du Cardinal Mazarin, fut sans doute heureux en son premier euenement. Mais ce bon-heur ne fut point de durée, comme nous l'auons remarqué, non plus que celuy de la conqueste de Vigevano, que les Espagnols recouurerent quelque temps apres, par les grands efforts que la ville de Milan fit pour rompre cette suiection, & s'oster du pied vne espine si piquante. Depuis il ne s'est rien passé de remarquable sous la conduite du Prince Thomas iusqu'à l'affaire d'Orbitello, que le Combat de Prou, d'où ce Prince quoy qu'avec inegalité de forces, sortit avec honneur, &

apres y auoir rendu toutes les preuues d'un Capitaine & de soldat, qu'on pouuoit attendre de sa reputation & de son experience.

CHAPITRE XXI.

De ce qui s'est passé en Italie, pendant que les Armes du Duc de Modene y ont agy avec les nostres.

AVant que de venir à l'affaire d'Orbitelle, de Piombin, & de Portelongon; Il nous faut dire vn mot de ce qui s'est passé dans le Cremonois, depuis l'attachement que le Duc de Modene prit avec la France, & la ionction de son Armée à la nostre. Sur quoy ie diray qu'on ne peut douter, que cet attachement n'ait esté ménagé par l'esprit & par les soins du Cardinal Mazarin, & qu'apres auoir ietté dans nos interests le Cardinal d'Est, par la dignité de Protecteur de ce Royaume qu'il luy fit donner; Il n'y ait attiré le Duc son frere, & ne l'y ait retenu, iusqu'à ce que nos Affaires ayant decliné en Italie; l'ont obligé de pouruoir aux siennes, par la neutralité qu'il a embrassée. Certes ce n'estoit pas auoir peu merité de cette Couronne, que de luy auoir gagné deux Princes de ce merite, & dont l'vn en a si hautement soustenu l'honneur à Rome, & l'autre en a fortifié les Armes par les siennes, qui estoient alors considerables.

Durant le temps donc que ses Armes ont agy avec les nostres ; Il y arriua trois occurrences dignes d'estre remarquées. La premiere fut le raitaillement de Casal Majour dans le Cremonois, village de grande estenduë, mais de nulle fortification, & qui n'auoit pas mesme vne simple muraille qui le fermaist. Nauaille vn de nos Mareschaux de Camp, y estant logé avec vne partie de nos troupes, s'y vist tout à coup inuesty par toutes celles des Espagnols, commandées par le Marquis de Caracene en personne.

Ce n'estoit pas le plus grand mal pour luy que la foiblesse du lieu où il se trouuoit engagé. Il auroit pû s'y retrancher & s'y defendre, s'il eut eu des viures pour y subsister. Mais n'y en ayant rencontré que fort peu qui furent d'abord consumez, & n'ayant pas eu le temps d'y en faire venir, lors que les ennemis l'inuestirent; Il falloit necessairement qu'il y perist, si de Beys vn de nos autres Mareschaux de Camp, qui estoit hors de Casal, en estant auerty; ne fut allé ménager aupres du Duc de Modene (qui y apportoit de la repugnance à cause de la difficulté de la chose) vne escorte de mousquetaires, pour assseurer les viures, qu'il fit monter sur des bateaux, iusqu'à vn certain endroit du Pô, où Nauailles se rendit avec sa Caualerie, apres s'estre faisly d'vn poste, par lequel les Espagnols auroient pû couper sa retraite, s'ils se fussent auisez de l'occuper.

La plus grande difficulté pour Beys qui estoit à

Biadanē, auoit esté de faire sçauoir de ses nouuelles à Nauailles, à cause des ennemis qui estoient entre deux. Toutefois il la surmonta par le moyen d'un Pâysan, qui passa & repassa à trauers leurs quartiers portant les billets de l'un & de l'autre dans vne hache, à l'endroit ou le manche & le fer s'emboëntent. Et ainsi à la faueur de ce stratageme, nos troupes se conseruerent, & les Espagnols perdirent vne belle occasion de les deffaire sans les combattre.

Après ce raitaillement, le Mareschal du Pleffis-Prallin arriua de Pied-mont avec le reste de l'Armée. Caracene l'ayant appris, & ne voulant rien hazarder dans le Milanois, contre des gens qui n'auoient rien à perdre s'ils estoient defaits, & qui auroient pû y gagner beaucoup si la victoire leur fut demeurée; tira vne ligne bien entenduë & bien accommodée, depuis l'Oglio iusqu'au Pô, pour la mettre deuant son Armée, & l'opposer à la nostre.

Le Duc de Modene & le Mareschal resolurent de del'y attaquer, sur l'auis que leur donna vn Gentilhomme Italien, qui ayant esté mal-traité de Caracene auoit quitté son Armée, que son trauail n'estant pas en sa perfection en quelques endroits, les nostres y pourroient entrer par là. La chose reüssit comme elle auoit esté proposée. Les Espagnols furent forcez dans leur retranchement: tout leur canon & bagage y demeura, & ce qui ne fut point tué ou fait prisonnier, se sauua par la fuite avec Caracene.

Tous nos gés firent bien en cette occasion, depuis les soldats iusqu'aux Generaux, qui s'y signalerent par leur courage & par leur conduite. Mais la ioye que le Mareschal eust ressentie d'une victoire si remarquable, fut noyée dans le sang de son fils aîné, la mort duquel fut le prix le plus cher, avec lequel nous achetâmes cette victoire. On tient que si immédiatement apres on fut allé à Cremonne, où tout estoit abbatu d'effroy, on l'auroit emportée d'emblée. Mais l'opinion qu'on eut, que Caracene s'y seroit ietté pour l'asseurer par sa presence, & avec le débris de ce qui se seroit sauué du combat perdu, fut cause qu'on ne tourna point d'abord de ce costé-là, & qu'on s'appliqua aux preparatifs du siege, qu'on alla quelques iours apres mettre deuant.

Ce siege qui est la troisieme occurrence dont i'ay promis de parler, receut de grandes difficultez, qui finalement l'enuoyerent en fumée. La premiere fut la foiblesse de nostre Armée, qui ne nous permit de faire qu'une attaque du costé du Chasteau, & qui laissant tout le reste libre, les rafraischissemens d'hommes & de viures, y entroient sans beaucoup de peine.

La seconde fut la liberté que le Duc de Parme accorda aux Espagnols, de faire passer par ses Estats ce qu'ils voudroient, pour le secours de Cremonne. Nous aurions bien pû remedier à cet inconuenient, si nous nous fussions emparez d'une Isle appellée le

Mezan proche de cette place, & à la faueur de laquelle ils y introduisoient leurs secours. Elle appartenoit aux Ducs de Parme: mais par l'accommodement que le dernier fit avec eux; Ils la luy extorquerent avec Sabionnete, ou pour reparation de la guerre qu'il leur auoit faite: ou comme vn gage, & vne assurance, de la bonne volonté qu'il leur promettoit. Quoy qu'il en soit, pour empêcher que nous ne prissions cette Isle sur eux, & pour se rendre encore plus favorable le Duc d'aujourd'huy: Ils la luy remirent, iugeans bien qu'elle nous seroit inuiolable entre ses mains, en vn temps où il nous importoit trop de ne l'auoir pas pour ennemy: Et par vn trait de prudence qui n'est pas commun: Ils aimerent mieux la perdre, que de hazarder Cremone, pour laquelle ils auoient désiré de l'auoir.

Nonobstant cela la Place n'eut pas laissé de tomber sous nos armes, sans vne grande difficulté la plus grande de toutes, qui fut le manquement d'argent, que les desordres de Paris attirerent aussi bien là, qu'au reste de nos Armées. Le Chasteau par où l'on faisoit l'attaque, auoit esté presque mis en poudre: le fossé estoit gaigné: le Marquis Ville qui fut tué le lendemain, estoit arriué avec l'Armée du Duc de Sauoye pour appuyer le siege: Lors que toutes choses manquant à faute d'argent pour l'acheuer, on fut cōtraint de l'abandonner: Et l'on peut dire qu'il gresla alors sur nostre cháp, lors que la moisson s'en alloit meure.

CHAPITRE XXII.

De l'entreprise projetée sur le Mont-Argentario, & particulièrement de celle d'Orbitelle.

QVoy que ce que j'ay dit aux Chapitres precedens, ne soit que trop suffisant pour descharger le Premier Ministre envers ceux qui l'ont voulu rendre responsable des malheurs d'autrui, & des fautes qui ne sont pas siennes: Je croirois faire tort à son mérite & offenser ma Patrie, qui ne doit point ignorer les services qu'elle doit estimer; si ie passois sous silence quelques succez où sa conduite s'est particulièrement signalée, & où son esprit a enuoyé plus de lumiere & plus de chaleur.

Je commenceray par l'entreprise d'Orbitelle, qui s'estant eschoüée par la mort du Duc de Brezé, & par d'autres principes qui tromperent l'esperance qu'on en auoit eüe, causa vne nouvelle enflure au courage des Espagnols, & vne estrange diminution de l'honneur François en Italie. Bien loin que ie pretende icy, que cette disgrace ait imprimé quelque tache en l'administration du Cardinal Mazarin: que ie me propose de faire voir, que comme le Soleil sort quelquefois d'un nuage, plus beau & plus lumineux qu'il n'estoit auparauant: l'entreprise d'Or-

bitelle avec les suites qu'elle deuoit auoir, quelque malheureuse qu'elle ait esté dans l'euenement, a esté dans son proiet vne des plus hautes & des mieux desfeignées de nostre temps, & a adiousté dans la maniere avec laquelle on en a réparé la disgrace, des rayons plus vifs & plus éclatans à la reputation de la France, & à l'honneur particulier du Cardinal.

Ce Cardinal donc, quoy qu'ayent voulu dire ses ennemis, ayant tousiours la paix dans l'esprit en la poursuite de la guerre, & ne voulant oublier aucun des moyens humains qui peuuent faire descendre en terre ce don du Ciel; crût qu'elle pourroit s'auancer en faisant attaquer l'Espagne en quelque autre endroit qui ne luy fust pas moins sensible que l'Estat de Milã; mais où l'on pust faire vne impression, qui fust d'autant plus seure & auantageuse, qu'elle seroit moins preueüe & moins attenduë de la part des Espagnols.

Cela luy fit tourner les yeux du costé du Mont-Argentaire où Orbitelle est situé, afin que de là poussant la victoire par degrez, & s'asseurant des places qui estoient sur le chemin, sans qu'il y demeurast d'Entre-deux, par où la communication en pût estre coupée par les Ennemis: Nostre Armée alloit tomber sans empeschement dás le Royaume de Naples. Tout se concerta avec le Prince Thomas, lequel pour auoir des intelligences fort particulieres, & qu'il nourrissoit de longue main avec plusieurs des grands de ce Royaume, deuoit estre le Chef de cette exepdition:

comme

comme aussi c'estoit luy, qui en deuoit recueillir le principal fruit, & à qui on destinoit le plus riche prix de la course.

Cela se proietta ainsi, sur le modelle du grand dessein que Henry le Grand auoit formé quelque temps auant sa mort, dans lequel de toutes les conquestes qui se deuoient faire en Italie, par ses Armes & celles de ses Alliez: Il ne se reseruoit pour sa part, que la gloire de les faire pour eux, à quelque place frontiere prés, & quelque port de mer, qui luy laissassent l'entrée libre en ce Pays-là, pour les aller secourir toutes les fois qu'ils auroient besoin de son secours.

L'experience des choses arriuées depuis le Regne de Charles Huietieme, iusqu'à la Paix de Cateau-Cambresis, sans parler de ce qui s'estoit passé auparavant au Royaume de Naples & en Sicile, sous la domination des François. L'experience dis-ie de ces choses là, a assez fait connoistre, que les Italiens souffrent à la verité fort mal volontiers cette bigarreure de mœurs & de polices, que les Estrangers ont introduite parmy eux: Mais qu'ils s'accommodent bien mieux avec le flegme, & la grauité reguliere des Espagnols, qu'avec le feu & les irregularitez des François: Et que s'ils y appelloient quelquefois ceux-cy, ce n'estoit que pour les en chasser s'ils pouuoient, apresque par leur moyen ils en auroient chassé les autres. De sorte que ce fut vne notable beueüe à Henry II. d'auoir stipulé dans le Traité de la Ligue, qu'on

luy fit faire avec Paul I V. & ses Neueux, pour la conqueste de Naples, qu'un de ses enfans en seroit Roy à certaines conditions que i'obmets icy, & qu'on peut voir dans ce Traité. Si ce Prince eut bien penetré l'humeur & le genie des Italiens; Il auroit appris qu'un Traité basty sur cette condition, ne pouoit auoir de subsistance, & que les Caraffes n'y auoient donné les mains, que pour donner plus de ialousie aux Espagnols, & pour s'auuster avec eux avec plus de hauteur & plus d'auantage.

Je sçay bien qu'on peut obiecter, contre le proiet dont nous venons de parler de la conqueste de Naples; Que e'estoit bastir sur du sable, que de se fonder sur la volonté des Peuples mal-contens, qu'on peut retenir ou ramener dans leur deuoir, avec la force ou l'indulgence, en les contentant, ou en leur ostant la puissance de se souleuer. Que le premier est tousiours au pouuoir du Prince, pour s'en seruir quand l'autre manque: Et pourueu qu'il n'attende point que le crime soit si grand, que les coupables desesperent d'estre pardonnez, ou de l'estre de bonne foy; Il y a de la fatalité ou de sa faute, si le mal deuiet incurable. La Politique fournit quantité de raisons, & l'Histoire quantité d'exemples, pour confirmer cette verité.

Je respons que cela arriue souuent, mais qu'il n'arriue pastousiours, & qu'il y a des Peuples qui sont certainement fort suiets à ces changemens & à ces retours: mais qu'il y en a aussi, qui depuis qu'ils ont vne

fois pris le frein au dents, s'emportent sans retenue, & ne s'arrestent iamais, qu'ils n'ayent entierement secoué le ioug qui les presse, ou perdu entierement la force & l'haleine. Je ne feindray point de dire, que les François sont du nombre des premiers, & les Espagnols peuvent tesmoigner, combien de fois ils ont veu tomber les esperances, qu'ils auoient eleuées sur nos diuisions: comme ils ont veu aussi des defections de leurs suiets, se maintenir & s'enraciner, & passer mesme avec le temps en dominations legitimes. Tellement que l'obiection prealleguée prise en general, ne nous bat pas en ruine, & qu'il y a des faits particuliers qui la destruisent: comme il y en a d'autres qui l'establissent, suiuant la maxime ordinaire des matieres Politiques.

Or s'il falloit iuger du succez de l'entreprise de Naples, par les choses arriuéées depuis en ce Royaume; On peut conclurre qu'il n'auroit pas tenu aux Neapolitains, qu'il n'eut esté heureux. Et puis qu'il s'en a fallu peu, que ce Peuple n'ait tout à fait rompu les chaisnes qui l'attachoient à l'Espagne, lors qu'il n'auoit rien pour l'entreprendre, que sa resolution & ses propres forces: Qu'il ne scauoit pas si la France auroit le pouuoir de l'appuyer puissamment, on en auroit la volonté: Si nos secours qui ne luy pouuoient venir que par mer, luy arriueroyent à temps, ou ne seroyent pas deffaits par les tempestes, ou par les flotes ennemies: Qu'il n'estoit pas assureé de l'intention

des Grands du Royaume, qui d'un costé estans plus exposez à la veüe du monde, que les petits: estoient par consequent plus en bute au ressentiment des Espagnols, si la fortune leur estoit contraire: Qui perdroient d'ailleurs mal-aisement l'amour de la Royauté, dans laquelle ils se distinguoiét avec éclat, de ceux qui leur estoient inferieurs en naissance, pour se faire Membres d'une Republique, si la forme n'en estoit telle, qu'elle leur conseruait leur rang & leurs auantages. C'est pourquoy il y auoit de l'apparence qu'auant que de s'embarquer dans cette affaire: Ils la voudroient voir acheminer heureusement, & s'ache-miner sous cette forme.

Si ces considerations, dis-ie, n'ont point alenty l'ardeur avec laquelle ce Peuple a tasché de se mettre en liberté: Qu'eust-ce esté ie vous prie, si tout le Royaume eust veu venir en sa faueur & à sa deuotion, de grandes forces de mer & de terre, enuoyées par un Roy puissant & victorieux: sous un Admiral de valeur & d'experience connuë, & sous un Capitaine General Italien de naissance, & de la premiere Maison d'Italie, consommé à la guerre, & qui auoit gagné l'inclination d'une partie des Grands du Royaume, qui ne souspiroient qu'apres un Maistre qui fut de leur nation, & qui leur estant obligé de son elevation, ne leur imposeroit qu'un ioug doux & aisé, & tel que les Peuples se l'imposent eux-mesmes, quand ils se font des Souuerains de leurs propres mains.

Certes il y auoit lieu de se figurer, que la reuolution estant infaillible, si l'entreprise eut eu le cours qu'elle deuoit auoir: ou s'il eut esté arresté par la Paix generale, qui nous auroit assureé ce que nous eussions gagné, & sauué aux Espagnols ce qu'ils auroient encore pû perdre. Mais le malheur a voulu qu'en cette occasion, nous soyons tombez dès le premier échelon de la montée, & fait pour le dire ainsi, naufrage à la sortie du port.

De pretendre maintenant que le Cardinal Mazarin fust responsable de cette disgrâce: ce seroit pretendre aussi qu'il deuoit estre garent de la mort du Duc de Brezé, qui en a esté vne des causes: ou qu'il a esté coupable du peu de progresz que l'Armée fit deuant Orbitelle, & du temps qu'elle perdit au bord du fossé sans le passer, qui auroit pû suffire à prendre deux forteresses encore meilleures que celle-là: si toutes les autres choses qui rendent les sieges heureux, eussent concouru à celuy-cy.

C'a esté luy faire vne iniustice pareille à cette autre qu'on luy a faite, de s'estre pris à luy, de ce que le souleuement de Naples, qui auoit commencé & s'estoit acreu, sans aucun Traité fait avec le Roy: n'a pû s'establi & prendre racine. De ce que le Duc de Guise, que le Peuple de Naples auoit élu pour son Chef, ayant plus consulté son courage & son ambition, que ses forces & la nature de l'affaire qu'il entreprenoit: n'auoit point voulu estre l'homme du Roy

en cette occasiõ, ny agir en cette qualite: n'auoit point voulu s'entendre avec les Ministres de sa Maiesté, qui estoient à Rome, ny avec les Officiers des Armées nauales qu'elle auoit enuoyées en cette coste. De ce qu'il auoit poussé à bout & desesperé. Annese Genaro qui fit voir, que comme il l'auoit sçeu perdre, il auroit pû le conseruer. De ce qu'en fin nous n'auons pû disposer des vents & de la mer à nostre gré, & que ces mutins effrenez & cet element rebelle (s'il m'est permis d'vser de cette figure) n'ont point rendu le respect que nous eussions desiré à la Baniere de Frâce. De ces principes, qui n'estoiēt pas de la dependace du Cardinal, ont deriué les sinistres euenemens du souleuemēt des Neapolitains, & les obstacles que nous auõs rencontrez à les appuyer & à leur prester main forte.

Pour reuenir au plan que nous auions dressé pour l'expedition de Naples, & aux choses destinées à la structure de l'ouurage, que nous deuions esleuer dessus; Le Lecteur remarquera, que iamais entreprise ne fut couuerte d'un secret plus profond & impénétrable, que celle dont nous venons de parler: que les Espagnols croioient aussi bien que nous, que les preparatifs qui s'en faisoient (qui n'estoient pas mediocres) regardoient ou Final ou Taragonne, ou tout autre lieu que celuy par où commença nostre attaque: Bref que la mine estoit si bien apprestée; qu'on peut dire, que si elle a failly son coup, ce n'a point esté pour auoir esté euentée.

Qu'on n'auoit rien oublié, de tout ce qui a coustume de tomber sous la preuoyance humaine: qui n'eut esté inseré dans les Instructions enuoyées où données au Prince Thomas, au Duc de Brezé, & à Argençon Intendant de l'Armée.

Qu'on leur auoit ordonné, de tenir vne estroitte & particuliere correspondance avec les Cardinaux, & les Ministres qui seruoient le Roy à Rome.

Que les ordres nécessaires pour le trajet des gens de guerre, des viures & des munitions, &c. auoient esté enuoyez en Pied-mont, en Prouence & ailleurs, à ceux qui auoient soin en ces lieux-là des Affaires de sa Maiesté.

Que l'Abbé Bentiuoglio en receut particulièrement, dès qu'on se seroit emparé du Port S. Stephano, & qu'Orbitelle seroit inuesty; d'aller trouuer le Grand Duc, pour le disposer à vne neutralité entre les Espagnols & nous, & à nous permettre de tirer de ses Estats en payant, les subuentions dont nous aurions besoin: dequoy il s'aquita avec esprit & succez.

Qu'on auoit représenté au Prince Thomas, que dans les intelligences qu'il entretenoit avec quelques Grands du Royaume de Naples: Il en considerast bien les mouuemens, & obseruast avec soin, si leur ame demeureroit tousiours en mesme assiette: Pource qu'en ces matieres vn commencement de changement, est d'ordinaire suiuy d'vne defection entiere, & que c'est comme ceux qui roulent sur vn penchant; qui ne

peuvent s'arrester, depuis qu'ils ont commencé de rouler.

On luy designoit les moyens dont il se seruiroit, pour attirer à nostre party les Ducs de Florence, de Modene, & de Parme; en cas qu'il pleust à Dieu de benir les premiers mouuemens de nos Armes. Sur tout on luy prescriuoit, que luy & les autres Chefs & Ministres qui seruoient le Roy, se gouernaissent de telle sorte, qui ne parust rien en leur conduite, qui pust donner de la ialousie aux Princes de ce Pays là, & nous rendre suspects de quelque ambition desreglée, & pareille à celle dont les Espagnols leur faisoient tant de peur, & leur donnoient si souuent l'allarme.

Que pour ce qui estoit de leurs Estats, par où nos gens de guerre seroient obligez de passer, il s'appliquast soigneusement à ce que la marche & les iogemens en fussent si peu incommodes à leurs Suiets, qu'ils ne fussent point faschez de voir dans leur voisinage, ceux qu'ils auroient trouuez si discrets & si moderez en leurs passages & dans leurs maisons.

Que si par malheur & nonobstant ces precautions, ce qui auroit esté concerté pour le Royaume de Naples, venoit à manquer, & qu'il arriuaist à cette Expedition, quelque chose de semblable à celle du Duc de Guise sous Henry II. où rien ne se trouua prest, de ce que le Pape & ses Neueux nous auoient promis: On luy ordonnoit de se rabbatre sur
l'Etat

l'estat de Milan, & de l'attaquer par l'un des bouts; pendant que le Marechal du Plessis-Praslin qui estoit en Piedmôt, l'attaqueroit par l'autre, & y faisant diuersion, luy donneroit moyen d'y faire vntel progrez & de si notables establissemens; que les Princes voisins qui n'aiment pas les Espagnols, ne feroient point difficulté de se declarer pour nous, & d'accourir au partage d'une dépoüille, qui seroit toute pour eux.

S'il arriuoit finalement, que l'entreprise du Môt-Argentaire qui deuoit seruir de planche pour celle de Naples vint à s'eschoüer, & que cette machine fust renduë inutile, dès son premier mouuemēt; On regardoit l'Isle d'Elbe, pour y faire la derniere impression, & Piombin & Portelongon estoient comme les pieces de reserue, auxquelles on se deuoit attacher, & auxquelles on s'attacha en effet, apres la disgrace d'Orbitelle.

Je laisse maintenant à iuger au Lecteur équitable & non passionné, si l'entreprise que ie viens de figurer, quoy que grossierement & succintement; a esté bien entendüë & bien desseignée, & s'il y auoit rien à desirer de la part de celuy qui en estoit le principal Aütheur, qu'une meilleure fortune de la part de ceux, qui furent les premiers chargez de l'execution, & qui eurent le desplaisir d'en voir ruiner les fondemens, lors mesme qu'ils les iettoient.

CHAPITRE XXIII.

Des Conquestes de Piombin, Portelongon, la Mothe & Rose, & des avantages qui en sont reuenus à la France.

D'Autant que l'accident d'Orbitelle enflloit merueilleusement le cœur aux Espagnols, & abbaissoit extrêmement l'honneur des François en Italie; La Reyne se résolut de ne laisser pas longtemps ceux-là, dans le débordement de leur vanité, & d'oster de deuant les yeux de ceux-cy, le scandale qu'ils auoient receu, du malheur qui nous estoit arriué. Aussi certes il n'en fut iamais qui fut réparé plus promptement ni plus largement, & iamais en si peu de temps on n'a veu parmy nous, vne Armee naualle restablie: vne Armee de terre assemblee, & tous les preparatifs faits, pour entreprendre vn grand siege. Tout cela se fit en vn mesme Esté, & la conqueste de Piombin & de Portelongon par les Mareschaux de la Meilleraye & de du Pleisis-Praslin; releua plus haut en Italie la reputation de la France, que la disgrace d'Orbitelle ne l'y auoit abaissee,

& donna vne plus grande preuue de la puissance du Roy, que nulle autre Expedition que nous eussions encore faite.

Mais ce ne fut pas seulement vn beau bruit, & vne admiration purement speculatiue, que cette con-
 queste produisit en nostre faueur parmy les Italiens. Elley réueilla encore les affections assoupies, de quelques Princes de ce Pays-là. Elle fournit pret exte au grand Duc, de relascher la chaîne qui l'attachoit à l'Espagne, & entrât dans vne neutralité qui luy estoit honorable; de sortir d'vne partialité, qui n'estoit gueres moins pour luy qu'vne seruitude.

Cette conqueſte alentit encore l'ardeur, que le Pape faisoit paroistre pour les interests des Espagnols, & luy apporta des pensees plus douces, que celles qu'il tesmoignoit pour la Maison Barberine, que la France protegeoit. Elle a affoibly la puissance que l'Espagne auoit dans le Conclau, pour des considerations qu'il seroit trop long de rapporter icy, & qui se toucheront au doigt aux promotions futures des Papes, si cette conqueſte nous demeure. Elle a rendu plus difficile la communication de l'Espagne & du Royaume de Naples, & au lieu que le traict de Gennes à ce Royaume par l'Isle d'Elbe, estoit si court pour ses vaisseaux; elle les oblige de ne passer point par là que forts en nombre, pour n'estre pas la proye des nostres, & de prendre vn autre chemin plus long sans comparaison, & par con-

sequent plus exposé aux rencontres de la mer & aux hazars des Tempestes.

Enfin l'on peut iuger combien la blessure qui a esté faite de ce costé-là aux Espagnols, leur a esté douloureuse; puisque pour la guerir, ils ont negligé les autres membres de leur Monarchie, & destourné le plus clair de leur argent, & le meilleur de leurs forces en cét endroit: comme la nature a coustume d'enuoyer au secours des parties nobles, le plus qu'elle peut de chaleur & d'esprits, quand elles sont oppressees.

En vn mot il suffit de dire, que les apprests qu'ils ont faits pour le recouurement de Piombin & de Porte-longon, leur sont reuenus à plus de six millions de liures: qui est vne somme immense dans la pauvreté où tout gemit dans l'Europe. Ce qui fait voir que celuy qui auoit fait le dessein de les attaquer en cét endroit; connoissoit parfaitement bien leur sensible & leur tendre, & quoy qu'il arriue de la conseruation de ces Places; qu'il a pour le moins préparé par ce moyen, vne infaillible diuersion pour nous, aux Pays-bas & en Catalogne.

Je ne passeray pas sous silence, vne circonstance remarquable pour sa nouveauté, ou au moins pour sa rareté, qui s'est rencontrée en la reduction de Piombin & de Porte-longon, par les Mareschaux de la Meilleraye & de du Plessis-Praslin. C'est qu'au lieu qu'on n'a presque iamais veu, que la concorde

se soit long-temps maintenüe , entre deux Chefs de pouuoir égal; On n'a pourtant iamais veu vn concert si parfait, ni vne correspondance si entiere, que celle qui a paru entre ces deux Generaux , depuis le commencement iusqu'à la fin, en la conqueste de ces deux places. A cela certes on ne peut douter, que la preuoyance & l'authorité du Cardinal , n'ayent beaucoup contribué , & qu'une chose si nouvelle ou si rare ; ne soit en partie sortie du soin qu'il a pris, d'aiuster & d'entretenir dans le temperament qu'il falloit pour le seruice du Roy, des humeurs qui peut estre sans cela , ne s'y seroient pas adiuustees ou entretenues.

Il nous reste à parler des conquestes de la Mothe & de Rose, desquelles on peut dire sans rien donner à la complaisance, qu'elles sont particulièrement de l'inuention & du soin du Cardinal Mazarin. L'on peut dire que c'est luy qui en a fait le projet: qui en a ordonné les preparatifs: qui a dressé les ordres de l'execution; qui a choisi le temps propre pour la faire reüssir , & mesnagé le tout auectant de circonspection & vn tel secret ; Que les Ennemis n'en ont rien penetré: que les François n'en ont rien soupçonné , & que le feu Prince d'Orange l'ayant sçeu ; fut contraint de s'écrier , que ces deux coups auoient esté des coups de Maistre.

*Il le dit au
Sr. Brussel
Resident
pour le
Roy en
Hollande.*

Ce qu'il y a encore à considerer en ces deux im-

portantes conquestes; est qu'elles ont esté faites, sans rien alterer des desseins de nos autres Armees, & que les troupes dont on s'est seruy pour les faire, ont esté ramassees des excroissances, pour le dire ainsi, de ces Armees. Aussi il est presque incroyable, avec combien peu de gens on en est venu à bout: estant certain qu'au siege de la Mothe, il n'y a iamais eu tout à la fois plus de quatre mil hommes, & bien qu'il y en ait eu dauantage à celuy de Rose, que le nombre en a esté inferieur, à ce que sembloit exiger l'estat de la place, & la force de la garnison qui la defendoit.

Quant à la Mothe, on demeure d'accord, que c'estoit vne forteresse des plus considerables de l'Europe pour l'asiete, & qu'elle le pouuoit disputer en cette partie-là, à celle de Montmellian en Sauoye. Cela parut par la resistance qu'elle fit au Mareschal de la Force, lors qu'il l'attaqua sous le feu Roy, avec vne Armee d'élite. Apres sa reduction on n'espargna rien, pour la mettre en meilleur estat qu'elle n'estoit auant le siege. Le Duc Charles y fit encore soigneusement trauailler, apres qu'elle luy fut restituee. La garnison se trouua au second siege beaucoup plus forte, qu'elle ne fut au premier, & le petit nombre des assiegeans ne leur permit d'y faire qu'une attaque. Au lieu que sous le Mareschal de la Force on en fit trois commandees par trois

*Elle estoit
de dix huit
cens hom-
mes.*

Mareschaux de camp de reputation & de merite, le Vicomte d'Arpaion, le Marquis de la Force, & le Clonel Ebron.

Il est vray que cette seconde prise nous a esté vn peu cher vendüe; puis qu'elle a cousté la vie à Magalotti qui commandoit au siege, & qu'il y fut tué lors qu'il estoit sur le point d'en voir la fin, & qu'il auoit fait toutes les auances d'vne prise si glorieuse aux Armes du Roy, & si vtils à la Champagne, où les courses de la garnison, ne laissoient rien de libre ni d'asseuré, iusques aux portes de Reims. Le Marquis de Villeroy, qui depuis a esté fait Mareschal de France, fut enuoyé pour mettre la derniere main à ce siege, & receuoir la place, qui se rendit à son arriuee.

Pour ce qui est de Rose; Il estoit temps ou iamais d'en faire le siege lors qu'on le fit; les Ennemis ayant resolu de former vn Corps d'Armee à la faueur de cette place, & y ayant desia fait de grandes prouisions de cheuaux d'armes & de viures, lors que nous fusmes l'inuestir. Cela obligea le Cardinal qui en estoit bien aduerty, de haster l'execution de ce siege, dont il auoit fait le proiet il y auoit desia quelque temps. Si les mesures n'en eussent esté prises en toutes choses, si iustes qu'elles le furent; on l'auroit sans doute veu auorter: & si on l'eust commencé vn peu plus tard, ou qu'il eut esté plus long;

La place auroit esté secourüe par l'Armee nauale des Ennemis, qui parut huit iours apres sa reduction, & qui auroit infailliblement batu la nostre, qui n'estoit que de dix vaisseaux & de dix galeres, ou l'auroit contrainte de se retirer.

De quelle importance estoit Rose pour le salut de la Catalogne; On le peut iuger, de ce qu'elle fait la separation de cette Principauté, d'avec la France & le Roussillon, & que tant qu'elle eust esté entre les mains des Espagnols; Il nous estoit comme impossible, de rien enuoyer que par mer en Catalogne, qui estoit vne necessité bien ialouse & bien dangereuse. Le Comte du Plessis-Prallin qui commandoit à ce siege; eut aussi le principal honneur du bon succez qui le termina, & le Roy reconnut ce seruice, & les autres qu'il rendoit depuis long temps à l'Estat, du baston de Marechal de France, qui luy fut enuoyé vn peu apres.

LIVRE